



HAL
open science

La place du scantrad dans le paysage éditorial du manga en France

Ameline Walle

► **To cite this version:**

Ameline Walle. La place du scantrad dans le paysage éditorial du manga en France. Sciences de l'information et de la communication. 2018. dumas-02538290

HAL Id: dumas-02538290

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02538290>

Submitted on 8 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE
Master professionnel Sciences Humaines et Sociales
Mention Métiers du livre
Parcours édition

AMELINE WALLE

LA PLACE DU SCANTRAD DANS LE PAYSAGE ÉDITORIAL
DU MANGA EN FRANCE

Mention obligatoire

L'université de Paris Nanterre n'entend donner aucune approbation
ou improbation aux opinions émises dans le mémoire.

Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur.

Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice de recherche, Madame Cécile Rabot de l'université Nanterre pour ses conseils et sa disponibilité.

Je remercie également l'ensemble des interrogées, éditeurs, traducteur et membres de groupes de scantrad, pour leur précieuse collaboration lors de cette enquête.

Enfin, je remercie Dylan Rannaud pour l'aide apportée dans la conception de la couverture.

| | |
|---|-----------|
| AMELINE WALLE | 2 |
| LA PLACE DU SCANTRAD DANS LE PAYSAGE ÉDITORIAL DU MANGA EN FRANCE | 2 |
| Mention obligatoire..... | 3 |
| Remerciements..... | 4 |
| I. Introduction | 8 |
| A. Construction de la problématique..... | 10 |
| 1. La traduction professionnelle et amatrice | 10 |
| 2. Le travail de traduction | 12 |
| 3. Les professionnels de l'édition..... | 15 |
| 4. Les solutions des éditeurs pour contrer le scantrad | 18 |
| 5. Hypothèses de recherche | 20 |
| B. Terrain d'étude | 22 |
| C. Méthodologie | 23 |
| 1. Outils méthodologiques..... | 23 |
| 2. Rapport au sujet..... | 24 |
| II. Traduire le japonais, comment traduire une culture différente | 27 |
| A. Traduire une langue très ouverte | 27 |
| B. Transposer une culture différente..... | 31 |
| 1. Humour, référence et jeux de mots..... | 31 |
| 2. Les accents | 36 |
| 3. La forme de politesse..... | 37 |
| C. La traduction implique des partis pris | 39 |
| 1. Termes intraduisibles : traduction littérale ou adaptation ? | 39 |
| 2. Choix de traduction et fans | 44 |
| D. Y a-t-il une traduction parfaite ? | 46 |
| III. Traduire du manga : des contraintes à respecter..... | 48 |
| A. Traduction et lettrage, deux métiers qui gagneraient à se rapprocher..... | 48 |
| 1. Avant la mise en page, la traduction..... | 48 |
| 2. De la traduction au lettrage | 50 |
| B. La difficulté des éléments propres aux mangas..... | 54 |
| 1. Les onomatopées | 55 |

| | | |
|------------|--|------------|
| 2. | Les gags visuels | 57 |
| C. | Mangas et longévité, les contraintes des longues séries | 59 |
| D. | Traduire en suivant la parution japonaise | 61 |
| IV. | <i>La traduction sur Internet, la place des amateurs</i> | 63 |
| A. | Pourquoi s'engager dans le scantrad | 63 |
| 1. | Scantrad de mangas : partager sa passion | 63 |
| 2. | Faire découvrir des titres inconnus ou non disponibles en France | 65 |
| B. | Des méthodes de travail similaires..... | 68 |
| 1. | Produire un manga : les différentes étapes | 68 |
| 2. | La qualité du produit final | 71 |
| C. | Tremplin vers le professionnalisme ? | 74 |
| 1. | De la traduction amatrice au métier de traducteur | 74 |
| 2. | L'exemple de Despair Paradise : se professionnaliser pour être reconnu | 76 |
| V. | <i>Scantrad et éditeurs : une cohabitation impossible ?.....</i> | 79 |
| A. | Scantrad : domaine de passionnés non exempté de limites | 79 |
| 1. | Des passionnés aux règles strictes | 79 |
| 2. | Des problèmes inévitables | 83 |
| B. | Groupes de scantrad, des prescripteurs devenus indispensables ? | 84 |
| 1. | Des prescripteurs incontestables | 85 |
| 2. | De la traduction à la promotion de série | 88 |
| C. | Des professionnels à l'avis nuancé | 91 |
| 1. | Des professionnels qui ne peuvent être que contre | 91 |
| 2. | Des passionnés qui comprennent la passion des amateurs | 93 |
| VI. | <i>Contre le scantrad : des méthodes inefficaces ?.....</i> | 95 |
| A. | Vers de nouvelles méthodes de consommation ? | 95 |
| 1. | Les magazines de prépublication | 95 |
| 2. | La publication simultanée | 97 |
| B. | Quelle place pour la pédagogie ? | 100 |
| 1. | Des recours à la justice | 100 |
| 2. | Vers la pédagogie ? | 102 |
| C. | S'inspirer d'autres modes de consommation | 106 |
| 1. | L'offre française, en deçà des attentes des lecteurs | 106 |

| | |
|--|------------|
| 2. Des offres étrangères proches des envies des lecteurs | 108 |
| VII. Conclusion | 112 |
| Bibliographie | 116 |
| A. Travaux..... | 116 |
| 1. Bande dessinée | 116 |
| 2. Traduction | 117 |
| 3. Amateur et traduction | 117 |
| 4. Culture médiatique, culture fan..... | 118 |
| B. Sources | 119 |
| Annexes..... | 123 |

I. Introduction

La France est depuis de nombreuses années le deuxième consommateur de mangas au monde, derrière le Japon. Dans un secteur de la bande dessinée dominé par la bande dessinée franco-belge, le manga apparaît pour la première fois en 1990 aux éditions Glénat avec la série Akira de Katsuhiro Otomo. Mais si le manga est disponible en France, ce n'est que sous forme de fascicule reprenant la version américaine et seulement disponible en kiosque en 31 fascicules¹. Toujours chez ce même éditeur, les lecteurs devront attendre 1993 pour se procurer la très célèbre œuvre de Akira Toriyama, Dragon Ball. Si le phénomène manga a connu, au fil des années, un succès époustouflant, c'est parce qu'il est apparu à une période où les jeunes Français avaient déjà un certain lien avec la culture japonaise. En effet, si le premier manga est publié en 1990, le public était déjà familiarisé avec quelques œuvres notoires grâce à la télévision, et notamment Le Club Dorothé qui, dès la fin des années 1980, diffusait des séries d'animation considérées, aujourd'hui, comme culte : Dragon Ball, Goldorak, Sailor Moon ou encore Capitaine Flam. Ce qui pourrait expliquer, notamment, le succès de Dragon Ball qui, en 1995, comptait plus d'un million d'exemplaires vendus en francophonie², car si la télévision est mal vue dans le sens où elle éloigne les jeunes de la lecture, c'est ici le contraire qui s'est produit, elle a même plutôt été un tremplin. Ainsi, le manga a su se faire une place sur le marché français, devenant un véritable phénomène de société en une décennie³. Il n'en faudra d'ailleurs pas plus pour que cette nouvelle part de marché intéresse les grands groupes de l'édition française. Il y a eu un attrait de plus en plus grandissant pour ce secteur, constatable tout simplement par les chiffres : alors que le chiffre d'affaires de la bande dessinée était de 44 millions d'euros en 1994 (soit 2,1% de part de marché), il est passé à 242 millions en 2004 (soit 9,5%)⁴. En effet, avec l'intérêt croissant des lecteurs pour cette littérature, chaque grand groupe a maintenant de la bande dessinée et du manga dans ses rangs : Hachette rachète Pika Éditions en 2007 (puis Nobli-Nobli en 2016) ; Delcourt rachète Tonkam puis Soleil Manga ; on trouve aussi Kana chez Média Participation, le label manga de Glénat, Casterman chez Madrigall ou encore Kurokawa chez Editis.

La popularité de plus en plus grandissante de cette nouvelle forme de lecture dans les années 1990-2000 a aussi vu apparaître, grâce à la démocratisation d'Internet, une toute nouvelle pratique : le « scantrad » ou « scanlation » (en anglais). Contraction des mots « scanner » et

¹ BERTHOU Benoît, *Éditer de la bande dessinée*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, p.51.

² BELLEFROID Thierry, *Les éditeurs de bande dessinée*, Bruxelles, Niffle, 2005, p.81.

³ GRAVETT Paul, *Manga : Soixante ans de bande dessinée japonaise*. Monaco, Ed. du Rocher, 2005, 176 p.

⁴ BERTHOU Benoît, *Éditer de la bande dessinée*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 123 p.

« traduction », le scantrad consiste à numériser les pages d'une œuvre puis de les traduire pour, enfin, mettre le tout à disposition sur Internet. Les mangas sortant, dans un premier temps, en chapitre dans des magazines de prépublication, les lecteurs français peuvent ainsi lire la suite de leurs séries préférées en même temps que les lecteurs japonais. Ce phénomène concerne tout particulièrement le secteur du manga puisque ce dernier pourrait être qualifié comme « étant au centre ou à la superposition de deux axes historiques : celui de l'Internet et celui de la bande dessinée »⁵. Il n'est d'ailleurs pas le seul dans ce cas puisque le même phénomène est visible dans l'animation japonaise, ou japanimation, avec le fansub (qui consiste à traduire les séries d'animation). De plus, si les autres bandes dessinées étrangères telles que les comics sont plus faciles à se procurer et à lire, ce n'est pas la même chose pour les mangas, la barrière de la langue jouant beaucoup, l'anglais étant beaucoup plus accessible que le japonais. Ce qui peut, en partie, expliquer pourquoi le scantrad touche essentiellement le manga, et les produits culturels japonais en général.

Si la traduction par les fans est apparue, c'était avant tout pour pallier deux principaux problèmes. D'une part, bien que cette nouvelle bande dessinée attire les lecteurs, le marché est encore balbutiant, l'offre est minime. D'autre part, toujours pour les mêmes raisons, les lecteurs doivent faire face à des rythmes de parution lents. Ainsi, en traduisant eux-mêmes, ces derniers pouvaient suivre leurs séries, mais aussi découvrir d'autres encore méconnus en France.

Pratique faite par des fans pour des fans, le scantrad a vu le jour en même temps que le manga et a évolué avec lui. Mettre à disposition des œuvres inconnues peut paraître, à première vue, comme une entreprise louable, et pourtant, elle pose problème. En effet, si le but ne vise pas à nuire, la pratique reste toutefois illégale. Sans accords des ayants droit et sans rémunération de ces derniers, le scantrad s'apparente finalement à ce qui se trouve dans le domaine de la musique ou de l'audiovisuel avec les sites de téléchargement illégaux, soit du piratage.

De plus, si on peut comprendre l'utilité d'une telle démarche lors des premiers pas du manga en France, cela reste plus discutable à l'heure actuelle. Le manga a, depuis plus d'une quinzaine d'années, connu une évolution fulgurante avec une multiplication du nombre de maisons d'édition, mais surtout du nombre de titres parus. Le rapport annuel de Gilles Ratier sur la production de bande dessinée le prouve très bien : si le nombre de publications dans le

⁵ DU9, BOUDET Jean-Christophe, *La « scantrad », une chance pour l'édition*, 2015. [en ligne], (consulté le 07/01/17) <http://www.du9.org/dossier/la-scantrad-une-chance-pour-ledition/>

secteur du manga n'était que de 227 en l'an 2000, elle a incontestablement augmenté en quinze ans, n'atteignant pas moins de 1 575 publications en 2016⁶. Au vu de ces chiffres, il est alors possible de remettre en question l'existence de ces groupes. Si le nombre de parutions est en constante augmentation, avec toujours plus de nouvelles séries, le scantrad ne devrait-il pas être voué à disparaître ? Le constat est négatif, malgré l'offre éditoriale, ces groupes sont toujours bien présents sur la toile, au grand dam des professionnels. Cette étude sera alors un moyen de questionner sa place au sein du marché français de mangas.

A. Construction de la problématique

En questionnant la place de cette pratique amateur, il est évident que la première chose à laquelle touche cette question est l'objet manga. Pourtant, en s'y intéressant un peu plus, le tout se divise en plusieurs angles, tous touchant de près ou de loin au sujet.

1. La traduction professionnelle et amatrice

La caractéristique illégale de la pratique a été énoncée. Ce n'est cependant qu'un morceau du sujet. En prenant la pratique elle-même et en la définissant, la première chose à laquelle elle touche est bien la traduction, et plus particulièrement une différence de nature entre deux types de traduction. La traduction professionnelle et la traduction amatrice.

Si les maisons d'édition font appel à des professionnels, qui connaissent la langue japonaise et qui ont de l'expérience dans le domaine, les groupes de scantrad sont, quant à eux, à l'opposé. Le scantrad est apparu sur Internet, de fait, il peut être pratiqué par n'importe qui le désirant. Ces individus se regroupent en « teams », à l'image de son pendant audiovisuel qu'est le fansub, pour travailler ensemble sur un projet ; c'est ce que Miguel Jimenez Crespo appelle une traduction collaborative en ligne⁷. De plus, il qualifie le fansub (et donc indirectement le scantrad), comme un regroupement de personnes qui travaille avec motivation dans un but commun, qui est la traduction de mangas, mais aussi d'autres médias tels que les séries télévisées et d'animations ou encore les jeux vidéo⁸. Pour chacun de ces

⁶ RATIER Gilles, *Rapport sur la production d'une année de bande dessinée dans l'espace francophone européen : 2016 l'année de la stabilisation*, ACBD, 2016. [en ligne], (consulté le 18/02/17) http://www.acbd.fr/wp-content/uploads/2016/12/Rapport-ACBD_2016.pdf

⁷ JIMENEZ-CRESPO Miguel A. Mobile apps and translation crowdsourcing: The next frontier in the evolution of translation, *Revista*, 2016, n°14, p. 75-84

⁸ Ibid.

domaines, la communauté de fan est appelée fandom ou fanbase, certaines étant plus grande que d'autres (par exemple, Star Wars ou Le Seigneur des Anneaux sont de ces œuvres qui possèdent les fanbases les plus importantes). Les membres du groupe, notamment ceux ayant le rôle de traducteur, peuvent aussi bien être une personne connaissant la langue japonaise (à haut niveau ou non), ou bien qui n'en connaît pas un mot et traduit d'une autre langue.

Un regroupement donc, mais comment s'organise-t-il ? Dans son travail traitant de l'utilisation des notes de traduction dans le scantrad de mangas, Matteo Fabretti indique que les individus pratiquant le scantrad travail en tant que groupe dans lequel chaque membre endosse un rôle particulier⁹. L'activité de scantrader inclut donc un certain nombre d'étapes « such as editing, translating and typesetting »¹⁰. Si l'étape l'on comprend en quoi consiste la traduction, les deux autres étapes sont plus obscures, on peut alors se demander en quoi elles consistent et surtout comment sont vraiment organisés ces groupes amateurs. Car si ces étapes donnent l'impression qu'il existe aussi une sorte de chaîne éditoriale dans la production d'un manga fait par les amateurs, est-ce la même que les professionnels ?

D'un côté donc, des amateurs sans qualifications particulières dans le domaine, qui n'ont pas vocation à gagner de l'argent, et de l'autre les professionnels.

Questionner la place du scantrad, c'est questionner son rapport à la traduction et donc au professionnalisme ou non des traducteurs. Car même si la pratique n'est qu'un hobby pour certains, le professionnalisme est un point très important pour d'autres, à l'image de Samuel Bréan dans son article sur l'amateurisme et le sous-titrage :

Un sous-titrage de qualité est effectué par un traducteur/adaptateur professionnel, c'est-à-dire une personne le plus souvent diplômée bac + 5 en traduction ou en langues. C'est un métier qui requiert des compétences multiples parmi lesquelles une excellente connaissance de la langue source et des cultures qui s'y rapportent, une maîtrise parfaite de la langue cible, une grande polyvalence, la maîtrise des techniques de documentation, des talents de dialoguiste, etc. Enfin, c'est un métier qui s'apprend sur le long terme et il faut des années de pratique pour devenir un bon traducteur/adaptateur.¹¹

La traduction, pour être de qualité, nécessiterait des compétences spécifiques, acquises lors d'études, mais aussi d'expérience, donc de temps. En ce point, cela voudrait dire que la traduction amatrice s'éloignerait de cette qualité que doit posséder une traduction, que ce soit

⁹ FABBRETTI Matteo, *The Use of Translation Notes in Manga Scanlation*, *TranscUlturAl: A Journal of Translation and Cultural Studies*, 2016, p.87.

¹⁰ Ibid, p.86.

¹¹ BREAN Samuel, *Amateurisme et sous-titrage : la fortune critique du « fansubbing »*, *Traduire*, 2014, 230, p. 22-36

pour du sous-titrage ou tout autre besoin. La question qui se pose donc ici concerne cette professionnalisation. L'idée sera d'interroger en quoi cette qualification et le temps propres à la qualité du travail différencient les traducteurs professionnels et ceux d'Internet.

Par ailleurs, la différence entre ces deux formes pose aussi des questions quant au réel travail effectué sur un projet. En effet, selon Umberto Eco, traduire une langue étrangère, c'est dans un premier temps traduire une culture bien différente de celle d'arrivée. Cela peut être en termes d'us et coutumes, d'humour ou tout simplement d'usage de la langue. Toutes les particularités d'une langue doivent être retranscrites pour un nouveau lectorat, qui soit expert ou novice sur cette culture. On peut alors se demander en quoi ces particularités peuvent être problématiques dans le travail de traduction, mais aussi si elles différencient ou non les professionnels et les amateurs.

2. Le travail de traduction

Le travail sur une traduction comprendrait plusieurs caractéristiques, pouvant être problématique, et que tout traducteur a à affronter. Ces caractéristiques sont propres au travail de traduction en général, mais peuvent tout à fait être applicables à la traduction du japonais et du manga.

L'obstacle de tout traducteur, qui est probablement le problème central, est l'intraduisibilité pure et simple ; cas qui peut apparaître dans n'importe quel texte à traduire, et ce dans n'importe quelle langue. Ce point peut être à rapprocher avec le concept de « perte absolue »¹² énoncé par Umberto Eco, qui décrit l'impossibilité totale de traduire, c'est-à-dire, que pour un mot, ou une expression, il n'y a tout simplement pas de termes existants dans la langue de réception qui permette de traduire. Cela est intimement lié à la culture du pays, qui possède des termes propres qui n'existent donc pas dans d'autres états.

Ce point concernant la culture amène directement vers d'autres obstacles qui en découlent. L'exemple de la langue ici traité permet d'illustrer ces propos. L'impossibilité de traduire est en rapport avec la culture d'un pays, et le Japon ne fait pas exception. En effet, comme pour d'autres langues, la traduction du japonais « ne concerne pas seulement un passage entre deux langues, mais entre deux cultures, ou deux encyclopédies. Un traducteur tient compte des

¹² ECO Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Paris, Librairie générale française, 2006, p. 118

règles linguistiques, mais aussi d'éléments culturels, au sens large du terme »¹³. Dans ces éléments culturels, on peut y avoir plusieurs éléments : tradition, humour ou bien expressions. Si cela entraîne un problème de taille lorsque sont faits référence des pratiques ou objets liés à ces traditions, on peut se demander où réside précisément la difficulté, si on parle encore une fois d'une intraduisibilité ou d'autres choses.

En se basant sur des travaux scientifiques, voilà un échantillon de ce que représente le travail d'un traducteur, et ce qui être des difficultés récurrentes. De plus, l'objet ici étudié étant la bande dessinée japonaise, une autre question s'incorpore à celle-ci concernant les difficultés. Si le travail de traduction du japonais est le même pour d'autres langues, le manga, tout comme la bande dessinée en général est un objet bien particulier dans le sens où il combine texte et image. La question qui se pose alors est si oui ou non, le manga a des spécificités qui ont des répercussions sur le travail du professionnel.

Pour poursuivre sur ces notes de traductions, Matteo Fabretti, dans *The Use of Translation Notes in Manga Scanlation*, montre d'une part que ces notes sont beaucoup utilisées par les amateurs, mais aussi qu'elles sont employées selon quatre catégories qu'il a lui-même divisées :

1. Extralinguistic references: References to cultural items, institutions, sports and pastimes, food and drink, events, festivities, famous people, personalities, etc.
2. Intralinguistic references: Language variation (idioms, proverbs, slang and dialect), forms of address and endearment, taboo language, etc.
3. Borderline features: Features that cross-cut both category 1 and 2: metaphors, idioms, allusions, songs, rhymes, poetry, gestures, etc.
4. Visual feature: Purely visual elements that are highly culture-specific.¹⁴

Il sépare ici les références extralinguistiques, intralinguistique, celles à la frontière des deux ainsi que celles purement visuelles. S'il tend à montrer que les notes faites par les amateurs sont utilisées majoritairement parmi ces catégories, qu'en est-il de celles faites par les professionnels ? Les notes sont-elles employées pour les mêmes références

Dans ce même cas, Umberto Eco précise dans son ouvrage sur la traduction que l'emploi de ces notes serait « un signe de faiblesse de la part du traducteur »¹⁵. Même si cette affirmation

¹³ ECO Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Paris, Librairie générale française, 2006, p. 137

¹⁴ FABBRETTI Matteo, *The Use of Translation Notes in Manga Scanlation*, *TranscUltrAI: A Journal of Translation and Cultural Studies*, 2016, p.90.

est, dans un sens, très juste, elle peut toutefois être remise en cause. Comme énoncé plus tôt, la langue japonaise contient beaucoup d'objets, de lieux ou de concepts typiques à sa culture, et il serait impossible de trouver un équivalent français. Il en va de même avec l'humour. Si une blague ne comporte aucune difficulté dans la traduction même, ce n'est pas pour autant que le lecteur français la comprendra. Donc la note de bas de page peut bel et bien constituer une solution. Mais encore faut-il savoir ce qu'en pensent les traducteurs : dans quels cas la note de traduction est-elle utilisée ? Et surtout, à quel taux le sont-elles ?

Il faut aussi noter que l'arrivée du manga en France marquait par la même occasion l'arrivée d'une culture inconnue. Même si les téléspectateurs qui regardaient les dessins animés en provenance du Japon pouvaient commencer à avoir une certaine connaissance sur le sujet, le format papier est bien différent (déjà avec son sens de lecture de droite à gauche). De ce fait, il n'était pas rare de trouver des notes de bas de page, ou tout simplement des lexiques, glossaires en début ou fin de volume. Par exemple, *GTO* de Tôru Fujisawa, série connue de beaucoup d'amateurs de mangas, et éditée aux éditions Pika, comportait, et comporte toujours, ses pages de lexique. Il était alors utilisé pour expliquer des termes qu'on ne trouvait, à l'époque, mais pouvait aussi permettre d'expliquer des expressions, etc. Dans sa nouvelle édition simple, en parution depuis septembre 2017, la page de lexique a été réduite. Les éditeurs ont eux-mêmes fait une sélection des entrées à supprimer, car maintenant, beaucoup de mots japonais sont connus et utilisés. Bien que réduite, elle existe toujours, la raison étant que le ton de la série repose sur des références culturelles, certaines sont laissées telles quelles, et ont donc besoin d'une note explicative.

La série *GTO* est toutefois un rare exemple de série où une page de lexique est présente. En effet, les lecteurs ont depuis assimilé un grand nombre de mots autrefois inconnus. Malgré cela, il reste des choses intraduisibles, et dans ces cas, le traducteur peut, comme précisé ultérieurement, opter pour la note, mais l'autre option est celle de l'adaptation. Cette option semble d'ailleurs être la solution qu'émet Jean-Marc Gouanvic dans son travail sur la sociologie de l'adaptation et la traduction : « L'adaptation est la seule solution dans les cas d'intraduisibilité, puisqu'il n'existe pas de correspondance naturelle entre (un segment de) texte source et sa traduction dans le texte cible. »¹⁶

¹⁵ ECO Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Paris, Librairie générale française, 2006, p.205-206.

¹⁶ GOUANVIC Jean-Marc, *Sociologie de l'adaptation et de la traduction : le roman d'aventures anglo-américain dans l'espace littéraire français pour les jeunes 1826-1960*, Paris, H. Champion, 2014, 265 p.

Toutefois, la question qui en ressort concerne les raisons de son utilisation, est-ce une décision de l'équipe éditoriale ou une proposition du traducteur ?

Ces problèmes sont liés à la traductologie, et en étudiant le travail d'un traducteur, il sera possible d'analyser l'hypothèse selon laquelle une traduction amatrice est de moins bonne qualité qu'une traduction professionnelle. Ce qui fait qu'un travail par un traducteur d'expérience sera meilleur qu'un autre.

3. Les professionnels de l'édition

Après la traduction, le deuxième point qui vient compléter le sujet est le rapport entre les groupes de scantrad et les professionnels de l'édition, à savoir les éditeurs de mangas.

Point tout aussi important, puisqu'à première vue, la relation entre un éditeur et une team paraît tendue. Ce qui, en soi, est tout à fait légitime puisque d'un côté il y a la maison d'édition qui prend des risques en achetant une licence pour la diffuser légalement, et de l'autre, des groupes mettant à disposition les œuvres gratuitement sur Internet. Que ce soit interviews, podcasts ou encore conférences, les sources qui valident l'impression que les éditeurs ne voient pas ça d'un bon œil ne manquent pas. Mais outre ce constat de base où il serait possible où on peut se demander si la relation entre les deux se rapproche vraiment d'une « guerre » entre deux camps, le sujet porte à discussion.

L'illégalité du scantrad est, certes, indéniable, et les maisons d'édition, représentantes des ayants droit, mais est-ce là le seul problème ? Selon le podcast sur le sujet¹⁷, réalisé par Mangacast, la réponse est non. Lors du débat, le représentant d'une maison d'édition a été formel sur certains points : le scantrad, au même titre que le fansub, n'a pas de rôle de prescripteur et ne contribue pas à la promotion d'une œuvre ; au contraire, elle serait un frein à son développement et résulterait en une fuite du lecteur ainsi qu'une baisse du chiffre d'affaires. Cela voudrait dire que si le marché du manga est en baisse (ce qui n'est plus le cas actuellement), cela s'expliquerait par le fait que les titres lus ou téléchargés sur Internet (sur les sites agrégateurs) ont moins de chance de se vendre une fois en librairie. Pourtant, en prenant du recul, certains des points évoqués peuvent être remis en question, voire être réfutés. En effet, si lire ou télécharger des scans sur Internet entraîne une baisse des ventes, et du chiffre d'affaires, comment est-il possible de prouver et de quantifier précisément le lien

¹⁷ MANGACAST N°09, *Débat : Fansub/Scantrad, quelle place pour la traduction de fans ? Partie 2 : Côté Éditeurs*, 2013, 143'17

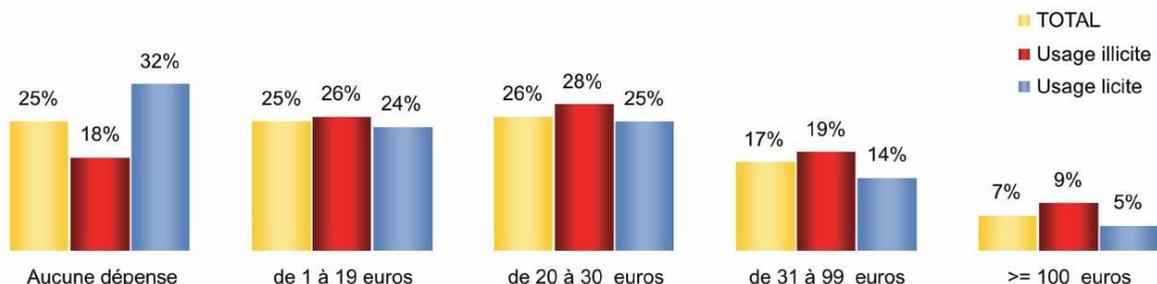
entre la lecture en ligne et cette baisse ? Le questionnement se portera alors sur ces propos, les groupes de scantrad sont-ils devenus des prescripteurs, et font-ils fuir le public comme l'indique cet éditeur.

Enfin, un rapport fait par HADOPI tend à montrer que ceux qui consomment des biens culturels de manière illicite seraient aussi ceux qui en consomment le plus légalement.

Dépenses mensuelles pour des biens culturels

Ces dépenses incluent l'achat de biens culturels physiques sur Internet. Les internautes déclarant un usage illicite ont une dépense légèrement supérieure à la moyenne (+1 à +2 points selon la tranche), ils sont moins nombreux que la moyenne à déclarer « aucune dépense ». A contrario, les internautes déclarant un usage licite ont une dépense légèrement inférieure (-3 à -1 points selon la tranche) et sont plus nombreux que la moyenne à ne déclarer « aucune dépense ».

D'une façon générale, quel montant dépensez-vous en moyenne chaque mois pour votre consommation de produits ou services culturels sur Internet ?



18

L'étude ne spécifie pas de quels genres de biens culturels il est question, mais il ne serait pas audacieux de dire que la majorité concerne les films et les séries télévisées. Mais si on relie ce rapport aux livres, cela voudrait dire que justement, ceux qui consomment illégalement des mangas en ligne sont aussi ceux qui achètent en librairie, est-ce vraiment le cas ?

Enfin, malgré cette opposition des professionnels, ces derniers sont conscients qu'à l'heure actuelle, la situation est compliquée, qu'ils ne peuvent pas faire grand-chose et que c'est à eux que revient le rôle de créer un besoin chez le consommateur. Besoin qui le poussera à acheter, qui le fera choisir l'offre légale plutôt que celle d'Internet. C'est d'ailleurs cette situation qui entraîne les professionnels à tolérer les groupes de scantrad tant qu'ils respectent les règles tacitement fixées. C'est-à-dire tant qu'ils suppriment les séries qu'ils traduisent au moment où elles sont licenciées en France. Ce qui paraît logique puisque le but de ces groupes est de

¹⁸ Hadopi. (2011) « Hadopi, biens culturels et usages d'internet : pratiques et perceptions des internautes français. » [en ligne] (consulté le 08/04/17) <https://www.hadopi.fr/download/hadopiT0.pdf>

remédier au manque de certaines séries sur le marché français, si les éditeurs obtiennent une licence, la traduction sur Internet n'a plus lieu d'être.

De l'autre côté, il y a donc les groupes de scantrad, qui dans un débat similaire, organisé par les mêmes personnes, ont un discours à l'opposé de ce qui vient d'être montré. Le discours des amateurs via ce même débat tend à nuancer le tout. En effet, ces derniers ont conscience que leur activité est illégale et surtout que les éditeurs sont ceux vers qui se tourner quand une série est licenciée. De ce fait, il est tout à fait normal de leur côté de supprimer les séries qui vont connaître une sortie imminente, même si cela ne plaît pas à tous leurs lecteurs : « Des fois on annonce des licences, donc surtout via, sur notre page Facebook, donc oui, il y a des réactions de fans, comme y en a qui sont heureux d'une licence, y en a qui sont dégoûtés d'une licence, c'est malheureux, moi personnellement, je suis plutôt content. »¹⁹

Par ailleurs, les membres interrogés affirment que le rapport avec les professionnels n'est pas un rapport « team versus éditeur ». Au contraire, ils pensent plutôt avoir un rôle complémentaire, dans le sens où ils proposent des titres méconnus du public français, et que par la même occasion, ils répondent aux besoins des lecteurs :

Y a aussi la particularité du scantrad. C'est aussi que les lecteurs veulent leurs chapitres maintenant, tout de suite, au plus près, au plus tôt, et disons que par rapport au Japon, on a déjà un gros décalage et en fait, contrairement aux animes, où chez certain il y a du simulcast, par exemple Wakanim, nous vu qu'on fait Silver Spoon, on connaît bien Wakanim qui propose l'anime, on a l'épisode directement dans la journée. Silver Spoon pour avoir un tome, c'est au moins un an quoi, même si Kurokawa est en train de bien travailler pour rattraper, mais de toute façon, ils laisseront toujours une grosse marge.²⁰

C'est en ça qu'ils expliquent le fait de traduire des séries pourtant licenciées. Ils traduiront les nouveaux chapitres parus au Japon pour ceux qui ne veulent pas, ne peuvent pas, attendre plusieurs mois pour la parution française en tome relié. Ils supprimeront les chapitres une fois que le tome sera disponible, mais en attendant ils produisent ces traductions.

Pour finir, les membres présents énoncent le fait que le scantrad n'est qu'une solution temporaire : « On est dans le consommable, eux [les éditeurs] sont dans la durée. »²¹ Ils sont une solution temporaire jusqu'au moment où le tome paraît en France, ou si les éditeurs

¹⁹ MANGACAST N°08, *Débat : Fansub/Scantrad, quelle place pour la traduction de fans ? Partie 1 : Côté Amateurs*, 2013, 113'32.

²⁰ MANGACAST N°08, *Débat : Fansub/Scantrad, quelle place pour la traduction de fans ? Partie 1 : Côté Amateurs*, 2013, 50'43.

²¹ MANGACAST N°08, *Débat : Fansub/Scantrad, quelle place pour la traduction de fans ? Partie 1 : Côté Amateurs*, 2013

trouvent un système viable de parution en ligne, à l'image de certaines plateformes qui le font à présent avec l'animation japonaise.

Ces deux points de vue différant l'un de l'autre amènent certains questionnements. D'abord sur les points négatifs qu'apportent les groupes sur le marché du manga (sont-ils vrais et pertinents ?), mais aussi sur leur relation, si le premier semble particulièrement contre, les amateurs respectent les professionnels, mais est-ce parce que leur vision de la pratique est différente ou que l'entente est juste impossible ? Ces derniers propos dégagent aussi l'idée d'une certaine complémentarité entre les deux groupes qu'il serait bon de développer. En partant du principe que les teams de scantrad proposent une série pour la faire découvrir, ou pour permettre aux fans de lire le chapitre tout juste sorti, ne serait-il pas aussi de leur rôle de ne pas seulement annoncer une licence, mais aussi d'inciter les fans à acheter la série si cette dernière a été appréciée ? D'ailleurs, cela met aussi en avant la question de l'investissement de ces groupes et de leur motivation.

4. Les solutions des éditeurs pour contrer le scantrad

Après avoir questionné le travail de traduction et la relation entre amateurs et professionnels, de ce sujet découle naturellement la réponse des éditeurs.

S'ils sont contre cette pratique, ces derniers vont en toute logique chercher à contrer le phénomène, ou en tout cas à le minimiser au maximum. Car les maisons d'édition sont aux faits de ce que demandent les lecteurs adeptes de la lecture en ligne. En effet, si une méthode de consommation permettait aux lecteurs de lire leur chapitre en même temps que les lecteurs japonais, les teams de scantrad n'auraient plus lieu d'être. Les éditeurs français en sont conscients, mais même s'ils étaient capables de répondre à cette demande, ils ne pourront, toutefois, pas licencier toutes les séries existantes au Japon. Il y aura toujours des séries inconnues en France, donc les teams auront toujours une raison d'exister. En sachant cela, que peuvent faire les maisons d'édition face au scantrad ?

En ce sens, le numérique semble être un enjeu de taille. Les éditeurs ont d'ailleurs commencé à développer leur offre en proposant un catalogue numérique où les lecteurs peuvent acheter à moindre coût leurs séries. Toutefois, cette offre est relativement récente, à l'image des éditions Pika qui l'on mit en place en 2014²², ou plus récemment avec les éditions

²² Pika Éditions (2014). « Pika lance son catalogue numérique ! » [en ligne] (consulté le 08/04/17), <http://www.pika.fr/actualites/pika-lance-son-catalogue-numerique-16802>

Akata qui ont lancé leur catalogue digital en janvier 2018²³, ce qui montre bien que l'objet est encore loin d'être indispensable chez les éditeurs. En effet, bien que de plus en plus d'entre eux proposent un catalogue numérique, comme le montre la récente annonce d'Akata, ce n'est pas le cas de tous. La plupart en sont équipés (Kazé, Glénat Manga, Kana, Delcourt, etc.), mais certains, qui sont pourtant des maisons d'éditions intermédiaires, font encore sans, à l'image de Doki-Doki ou Taifu Comics. Mais bien que le lancement d'un catalogue numérique ait des avantages pour les lecteurs, est-ce réellement pour les éditeurs un pas vers une solution ?

La deuxième solution, mise en œuvre par les maisons d'édition, est la traduction simultanée. Plus souvent appelée simultrad ou simulpub, elle permet de répondre aux besoins des fans concernant la lecture en français des chapitres sortis le jour même au Japon. En effet, les mangas sont, au Japon, proposés dans un premier temps en chapitres publiés dans des magazines de prépublications. Les volumes reliés ne sont disponibles que quelques mois plus tard, et c'est cette sortie reliée que les éditeurs français doivent attendre pour pouvoir commencer à travailler sur le numéro.

Donc les éditeurs qui, jusque-là, ne publiaient les mangas qu'en volumes reliés, ne pouvaient pas contrer la rapidité des groupes de traductions amateurs. Ainsi, face à l'énorme quantité de traductions sur Internet, et surtout celles concernant leur best-seller (*Naruto*), les éditions Kana se sont lancées dans la traduction simultanée pour la suite de cette série, *Boruto*.

Précurseur de cette nouvelle méthode de production, d'autres gros éditeurs ont suivi le pas, en proposant en simultrad certains de leurs succès, ou encore des nouvelles séries attendues par les fans. Ce fut le cas pour la série *Platinum End* de Tsugumi Ôba et Takeshi Obata, série très attendue des fans, puisque réalisée par le duo qui a créé le très populaire *Death Note* ; de ce fait, Kazé, l'éditeur qui a acquis les droits de la série, a proposé une parution en simultanée, les tomes reliés paraissant quelques mois plus tard. La publication simultanée permet donc de répondre à la demande des lecteurs en leur fournissant le chapitre de leur série préférée en même temps que les lecteurs japonais, et ce à un prix ne dépassant pas les 1€ (le dernier chapitre paru de *Platinum End*, le 32, est sorti le 04/07/18 au prix de 0,99€²⁴).

²³ Animeland, DE LA CRUZ Bruno, *Akata ouvre son catalogue numérique !*, 2018 [en ligne] (consulté le 20/01/18)

<https://animeland.fr/2018/01/16/akata-ouvre-son-catalogue-numerique/>

²⁴ *Platinum End*, chapitre 32, sur IZNEO.COM :

<https://www.izneo.com/en/mangas/shonen/platinum-end-chapitre-10605/platinum-end-chapitre-32-30312>

Toutefois, ce nouveau système, encore peu développé en France, semble tout de même présenter des difficultés pour les éditeurs : « “C’est une course”, explique Pierre Valls, directeur éditorial chez Kazé rencontré à la soirée de lancement de Platinum End. “Dès qu’on reçoit le chapitre, il faut le faire traduire dans l’après-midi, dans un délai de douze heures environ. Il faut en parallèle envoyer tout le matériel à un studio pour retravailler sur la version japonaise. Quand la traduction est terminée, il faut la relire et la corriger. Ensuite il faut convertir les planches au bon format pour pouvoir les publier numériquement”. »²⁵. D’autant plus qu’il n’est pas précisé si le travail sur la simultrad est effectué par un des éditeurs, assistants d’éditions (ce qui leur donnerait une masse de travail supplémentaire en plus des titres dont ils s’occupent), une personne s’occupant principalement du domaine du numérique ou peut être par un prestataire ou éditeur freelance.

Le simultrad est, en effet, une solution intéressante qui inciterait les lecteurs à privilégier l’offre légale plutôt que celle de la communauté d’Internet. Mais la simultrad est un système encore récent, et comme pour les catalogues numériques, seuls quelques-unes des maisons d’éditions françaises se sont lancées (Kazé, Kana, Pika et très récemment Akata). De plus, les titres proposés en simultrad sont encore très limités et on pourrait donc se demander la cause : est-ce l’impossibilité de l’étendre à plus de séries ? Ou peut-être que le système ne prend pas suffisamment auprès des lecteurs ?

Quoi qu’il en soit, le numérique on peut se demander si le numérique est une porte qui permettrait l’évolution d’un marché déjà bien installé en France.

Ainsi, ces grands axes permettront de faire le tour de la question de manière la plus objective possible afin de montrer que le sujet révèle plus que le seul point de vue des professionnels ou des amateurs, et ainsi de montrer si le scantrad est si problématique qu’il n’y paraît.

5. Hypothèses de recherche

En prenant ces axes en considération au début de mes recherches, j’ai pu dégager plusieurs hypothèses sur lesquelles j’ai pu m’appuyer pour la suite pour, par exemple, établir des guides d’entretiens.

²⁵ Numerama, BELKAAB Omar, *Les mangas numériques en diffusion traduite simultanée : la solution contre le piratage ?*, 2016[en ligne] (consulté le 14/04/17) <http://www.numerama.com/pop-culture/171685-mangas-numeriques-diffusion-traduite-simultanee-solution-contre-piratage.html>

Dans un premier temps ce sont développées celles concernant le travail de traduction. Tout d'abord sur la qualité des traductions, puisque si ce qui différencie les deux traducteurs est l'absence ou non de professionnalisme, il est logique de croire que le travail de l'un est plus abouti que celui de l'autre ; surtout lorsque l'on prend en compte le fait que les traductions amatrices sont, dans la grande majorité des cas, des traductions de traductions. En poursuivant sur cette idée, il est aussi possible d'émettre l'hypothèse que ces deux types de traductions sont différents. En effet, si le travail reste le même, les enjeux divergent. D'un côté, la traduction doit être validée par la maison d'édition, de l'autre, cela reste un hobby. De ce fait, les difficultés et méthodes de travail peuvent être plus éloignées que ce qu'on pourrait imaginer.

D'autre part, d'autres hypothèses se consacrent aux relations qu'entretiennent professionnels, et particulièrement les éditeurs, et les teams de scantrad. La première serait que ces deux camps que tout semble opposer sont plus proches et complémentaires que ce qu'il paraît. Même si, à première vue, on pourrait croire à une relation « éditeurs versus team », ils semblent, au contraire, se rapprocher sur bien des aspects, en commençant par une organisation du travail. De la traduction au lettrage, jusqu'au produit final, le système de travail semble présenter bien des points communs.

De cette idée découle donc naturellement le fait que ces deux partis ne connaissent pas le milieu de l'autre, ce qui les entraîne à avoir et à véhiculer des a priori et autres stéréotypes.

Par la suite se sont greffées d'autres hypothèses, et notamment sur le rôle que jouent les teams dans la promotion d'une série. S'il ne faut pas oublier le travail de promotion des équipes marketing au sein d'une maison d'édition, une série connue sur Internet grâce à une traduction amatrice a sans doute plus de chance de se vendre puisqu'elle est déjà connue et a donc plus de chance de créer un buzz bénéfique à son succès.

Enfin, si les lecteurs se tournent encore vers le scantrad pour lire les nouveaux chapitres de leurs séries favorites, c'est parce que les maisons d'édition traditionnelles ne proposent pas suffisamment de solutions. En effet, si la publication simultanée a été mise en place par certains professionnels, cela ne semble pas assez pour les lecteurs.

B. Terrain d'étude

Les travaux sur ce sujet sont peu nombreux en France, voire quasi inexistant. Bien que les lectures faites, notamment sur des travaux scientifiques et sources diverses portant sur les questions de traduction, de professionnalisme et d'amateurisme ainsi que des sujets touchant à la culture des fans, aient permis de dégager ou d'approfondir plusieurs pistes de réflexion, développer une argumentation sur un tel sujet a demandé de collecter du matériel directement à la source. Les grandes lignes du sujet s'axant sur les amateurs sur Internet et les professionnels des métiers du livre et de l'édition, la collecte de matériaux s'est faite dans ce sens.

Dans un premier temps donc, et avant la mise en œuvre d'entretiens, différentes interviews qui, avec la théorie acquise lors des lectures, ont permis d'avoir une base de réflexion plus solide et concrète. Ainsi, l'une des premières sources n'est autre qu'un podcast sur le thème du scantrad où interviennent éditeurs de mangas et de séries d'animation. Organisé par Mangacast, un site spécialisé, proposant tous les mois des talk-shows consacrés au manga et à l'animation japonaise, et ayant pour but « de donner des clés pour décrypter le marché français du Manga, en proposant des débats, des dossiers, des dossiers d'actualité, et des sagas qui reviennent sur l'histoire des grandes entreprises du secteur. »²⁶. Le numéro consacré à le scantrad a été fait en compagnie de plusieurs professionnels du secteur qui ont pu aborder leur vision d'éditeurs, leurs problématiques et aussi leur vision de la traduction de fans ainsi que son impact sur le marché. Ce débat, d'une durée plus de 2h, est un support riche en matériaux concernant l'édition de manga en général et plus particulièrement la maison d'édition Kurokawa, maison d'édition intermédiaire appartenant au groupe Edis. De plus, un podcast similaire a été produit côté amateur, permettant, dès le début d'avoir les deux points de vue.

Il en va de même pour les traducteurs où YouTube a été une source non négligeable d'interviews et conférences organisées lors de conventions où lors d'émissions diffusées notamment sur des Web TV spécialisées en jeux vidéo, et plus généralement en bien culturels japonais. Ces éléments ont permis de récolter du matériau sur les questions concernant la traduction, le scantrad/fansub et le simulcast d'animation japonaise.

²⁶ À propos du site Mangacast [en ligne]
<http://www.mangacast.fr/a-propos/>

Enfin, un travail sur différents sites de groupe de scantrad qui soit encore actif a été effectué afin de pouvoir analyser leur travail, leur organisation et de chercher si parmi les messages de nouveauté, il était possible de trouver des propos concernant le travail effectué sur un chapitre ou encore sur l'actualité du marché du manga. Pour cela, la sélection s'est faite donc par rapport à l'activité des groupes, mais aussi selon leur projet, leur année de création et leur effectif, afin d'avoir un échantillon hétéroclite.

Cette année de recherche a alors été en grande partie consacrée aux entretiens. Dans un premier temps les professionnels, éditeurs et traducteurs, puis les amateurs. Ces méthodes ont permis d'interroger deux éditeurs, dont un directeur éditorial, ainsi que trois traductrices professionnelles. Côté amateur, la prise de contact s'est faite via les réseaux sociaux et a permis de récolter des réponses de quelques membres de team.

C. Méthodologie

1. Outils méthodologiques

Pour répondre et mes hypothèses, et récolter le matériau nécessaire pour mes analyses, j'ai donc choisi la méthode de l'entretien avec l'interview de professionnels (éditeurs et traducteurs), ainsi que d'amateurs (membres de team de scantrad). Couplés aux différentes sources composant ma bibliographie (podcast, interview, conférences, articles, etc.), ces derniers m'ont permis de récolter assez de matériaux pour le traitement du sujet, et ainsi valider ou, au contraire, infirmer mes hypothèses de départ. Pour ce faire, j'ai donc réalisé des guides d'entretien l'an passé, qui ont beaucoup changé au fil du temps et de mes lectures, et bien sûr, entre chaque entretien.

Concernant le choix des personnes interrogées, mon stage au sein de l'équipe éditoriale de Pika Éditions m'a beaucoup aidé. En plus de me permettre de me donner une idée des traducteurs potentiellement interrogeable, la maison consistait elle-même une cible de choix, étant donné qu'elle est de ces maisons s'étant très vite lancées dans le numérique et la publication simultanée, deux points essentiels de mon étude.

Pour ce qui est des traducteurs, je voulais, dans un premier temps, une personne qui ait assez d'années d'expérience pour me parler des débuts du manga en France (en donc du début du scantrad), et d'autre part, si c'était possible, un traducteur s'étant lancé un peu plus tard. J'ai eu la chance de trouver les deux, une traductrice exerçant de manière professionnelle depuis

2001, et deux autres depuis 2009. Ces dernières ayant la particularité d'appartenir à un studio de traduction, c'est-à-dire qu'elles travaillent main dans la main sur les mêmes séries avec les lettrés, fait qui s'est avéré très intéressant.

Enfin concernant les membres de groupes de scantrad, mon souhait était aussi de pouvoir interroger des membres plus anciens dans le domaine. Ainsi, parmi la pléthore de teams présents sur Internet, j'ai sélectionné celles ayant plus de 5 ans d'existence, et de préférence celles approchant des 10 ans, pensant que les membres les plus anciens auraient une vision plus globale des questions concernant mon sujet.

Dans le cas de mon sujet, l'entretien a été privilégié, car cet outil de recherche permet de recueillir des informations qualitatives, au contraire du questionnaire. Cependant, j'ai su rester vigilante aux défauts que comporte cette méthode. Ainsi, je savais que je me devais de rester objective et garder un regard critique lors de mes analyses.

J'avais, dans un premier temps, l'idée d'utiliser, en plus des entretiens, la méthode du questionnaire, notamment pour les teams. En prenant en compte le nombre de ces groupes sur Internet, je pensais que cela suffirait pour collecter un maximum de données sur un échantillon large et hétérogène. Cependant, au vu du temps que me prenait la mise en place, la retranscription et l'analyse des entretiens, l'idée a été avortée. De plus, en ayant essayé d'établir un questionnaire, je me suis vite rendu compte que la méthode ne serait pas viable, les réponses auraient, en effet, été trop fermées pour en tirer quoique ce soit de concret.

2. Rapport au sujet

Choisir un sujet sur le secteur du manga n'a pas été fait par hasard. Dans un premier temps amatrice de bandes dessinées et de littérature fantastique, cela fait plus de 10 ans que j'ai commencé à lire régulièrement des mangas. De simple lectrice qui connaissait à peine les maisons d'édition spécialisées dans le domaine, je me suis peu à peu intéressée au secteur et à l'objet manga : comment il était fait, quels étaient les différents acteurs du marché, les leaders, les grands groupes japonais, etc. jusqu'à vouloir en faire mon métier (même si je n'exclus pas mon intérêt pour d'autres secteurs). Au fil de ces années, j'ai accumulé un important nombre de lectures, et ce dans la majorité des genres et des maisons d'édition existants, ce qui m'a permis de gagner une certaine expertise sur le sujet.

Ayant déjà fait un mémoire de recherche lors d'une année de master de lettres, j'avais conscience du travail qu'un tel projet demandait, et comme pour le premier, il était important

de choisir un sujet sur lequel je sois assez passionnée pour qu'il puisse garder mon intérêt pendant les deux années de formation. Le manga était donc le meilleur choix, mais encore fallait-il trouver un sujet dans l'air du temps et surtout, n'ayant pas encore été fait.

C'est d'ailleurs sur ce dernier point qu'est apparue la première difficulté. Le but n'était pas de travailler sur un sujet bateau que tout le monde pourrait produire, mais quelque chose qui pousse à la réflexion, et qui m'apporte aussi quelque chose. Cela n'aurait servi à rien de traiter un sujet sur lequel je n'aurai rien appris. C'est pourquoi mon choix s'est dans un premier temps porté sur les catégories de mangas, et plus particulièrement sur les mangas dits « pour fille » avec tous ses dérivés. Cependant, en mettant mes idées sur papier, j'ai finalement abandonné, ne sachant pas ce que je voulais faire avec. J'ai ensuite pensé aux mangas pornographiques ; branche très peu exploitée en France, contrairement au Japon, cela pouvait soulever des questions intéressantes, cependant je n'étais pas à l'aise avec le sujet. Finalement, c'est au cours d'une conversation sur le sujet que j'ai constaté que le scantrad pouvait à lui seul constituer un sujet de recherche. Pourtant, le début des recherches n'a pas été des plus faciles. Il y a certes des ouvrages sur le manga et plus généralement sur la bande dessinée, mais les travaux sur un tel sujet, ou tout simplement sur la traduction de mangas sont quasi inexistantes. J'ai donc dans un premier temps abordé le sujet sur les angles que j'avais pu dégager, notamment sur la traduction. Pour ce qui est des travaux sur le scantrad et la traduction amatrice, j'ai finalement trouvé ce dont j'avais besoin dans des articles scientifiques ou thèses anglophones, où la documentation est beaucoup plus importante.

Récolter des matériaux sur le sujet lui-même n'était pas la chose la plus aisée, mais alors que mes lectures sur les différents angles du sujet m'ont permis d'acquérir la théorie, c'est surtout mon stage au sein du service éditorial des éditions Pika qui m'a apporté ce qui me manquait aux prémices de mes recherches. Du choix du titre à la remise à la fabrication, j'ai eu connaissance de toutes les étapes de fabrication d'un manga. En plus de travail éditorial, mes échanges avec les prestataires (traducteurs, lettrés, correcteurs), m'ont aussi permis de récolter une quantité conséquente d'informations qui m'a aidé lors de l'élaboration de guides d'entretien.

Entretiens qui ont été la partie la plus difficile et qui m'a pris le plus de temps. Je pensais que le plus compliqué serait de recevoir des réponses positives à mes demandes. Pourtant, même si certains n'ont jamais répondu ou ne m'ont plus donné de nouvelles après des premiers échanges, je n'ai pas eu de peine à entrer en contact avec les professionnels ou

les amateurs. Ce qui a été le plus éprouvant fut de convenir d'un rendez-vous. Cela a été particulièrement le cas concernant les traducteurs. Je savais que je n'allais pas obtenir un entretien quelques jours après ma demande, mais je ne m'attendais pas à ce que cela se compte en mois, ce qui a été une grande source de stress. Avec le recul, j'y vois toutefois des points positifs. En effet, j'ai pu peaufiner au maximum mes guides d'entretiens, et l'attente entre chacun d'entre eux m'a permis de retranscrire et analyser plus posément ce qui avait déjà été fait.

L'interview d'amateurs a été moins compliquée quant à la prise de contact, la majorité étant très ouverte, mais c'est la forme qu'elle devait prendre qui me causa des soucis. Contrairement aux professionnels, les membres des groupes étaient moins enclins à me rencontrer en personne, de plus, tous ne résident pas en région parisienne. De ce fait, j'ai eu la plupart de mes réponses à l'écrit (un membre faisant tourner mes questions au sein de la team), ou *via* le logiciel Discord. Ce logiciel, qui est de plus en plus courant dans les communautés de fans, permet à une personne de créer un serveur sur lequel n'importe qui peut accéder s'il est invité, permettant ainsi aux membres de la communauté d'échanger, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Ce genre d'échange n'est pas aussi simple qu'un entretien en tête à tête, et ce n'est d'ailleurs pas non plus la méthode avec laquelle je suis la plus confortable.

Ainsi, l'élaboration d'un tel projet m'a demandé beaucoup d'organisation, mais aussi de savoir sortir de mes zones de confort, sans quoi je n'aurais pas pu obtenir de quoi produire une analyse adéquate.

II. Traduire le japonais, comment traduire une culture différente

Traduire une langue, quelle qu'en soit la provenance, demande de retranscrire dans la langue de réception des termes, expressions, concepts, etc. propres à chaque pays, et inévitablement à chaque culture. Il en va de même en ce qui concerne le japonais, que ce soit par rapport à sa culture donc, mais aussi à sa langue, car le japonais est une langue qui plus facile à maîtriser à l'oral qu'à l'écrit. En effet, avec ses spécificités, ses règles linguistiques, sa traduction devient parfois compliquée.

A. Traduire une langue très ouverte

Comme toutes langues, le japonais a ses spécificités qui lui sont propres. L'une d'entre elles, et qui pose le plus de difficulté aux traducteurs, est le fait que le japonais est une langue très ouverte où il est possible d'avoir tout type d'interprétation.

Ce point est d'ailleurs l'une des premières difficultés auxquelles ont pensé les traductrices interrogées pour cette enquête : « Moi tout de suite, ce qui me vient en tête c'est que euh, la construction des phrases japonaises fait que tu comprends certaines choses avec le contexte, genre si on parle d'un homme, on parle d'une femme, on parle de plusieurs personnes ou pas. »²⁷ La langue japonaise est très différente du français à ce niveau, voire complètement à l'opposé, dans la façon d'exprimer certaines choses. Les traducteurs sont donc confrontés à des cas de figure où le travail devient difficile, car le français n'est pas aussi flexible que le japonais. C'est notamment le cas avec le genre et le nombre, comme l'évoque l'extrait d'entretien cité ci-dessus.

Dans un premier temps, il arrive que le genre ne soit pas spécifié. On ne sait donc pas si tel ou tel personnage est une femme ou un homme. Ce genre de situation peut avoir deux raisons.

La première est que le sexe du personnage se comprend par le contexte, et la langue japonaise fonctionne souvent de la sorte. Le contexte permet de comprendre l'idée générale et, de ce fait, comprendre de quoi on parle.

La seconde raison est, quant à elle, beaucoup plus problématique, puisque ce sont les cas où le genre n'est pas du tout spécifié, pour la simple raison que l'auteur ne veut pas le dire, ou en

²⁷ Entretien avec une traductrice de Black Studio, mené le 29/03/18.

tout cas pas tout de suite – l'idée derrière tout ça étant de garder un certain mystère avec cette ambiguïté.

Mais alors que la langue japonaise permet d'utiliser le neutre, et rendre ces cas de possible tout en restant naturel, ce n'est pas le cas en français. Il est possible de le faire, mais cela reste très compliqué, car le résultat est souvent peu fluide et spontané. C'est sur ce cas de figure qu'est confrontée la traductrice de la série *Are You Alice* de Ai Ninomiya et Ikumi Katagiri (publié chez Kazé). En effet, l'auteur reste volontairement dans le flou pour que la série garde une aura mystérieuse :

Typiquement il va parler d'une personne et on va pas savoir si c'est une femme ou un homme, en disant : « Ah y a untel qui va tuer untel », mais euh, sauf qu'en français, faut bien que je dise « Il va être tué par elle ou par lui », ça te demande que t'arrives à jongler pour que ça reste très ambigu, c'est pas évident.²⁸

Jongler pour trouver une astuce qui fonctionne, et le neutre n'existant pas en français, l'entreprise est tout de suite plus ardue. Surtout pour une série qui repose beaucoup sur ce principe, puisque la traductrice ne doit pas non plus toujours utiliser la même astuce. Cela rendrait la lecture redondante, et surtout étrange pour le lecteur. En effet, s'il lit tout le temps la même chose, il sentira qu'il y a quelque chose de peu naturel.

Pour prendre l'exemple d'une série plus connue, il y a aussi *L'Attaque des Titans* d'Hajime Isayama, où là encore, l'auteur ne veut pas qu'un de ces personnages secondaires soit généré. Le traducteur, Sylvain Chollet, doit alors faire en sorte que tout reste neutre, de trouver les bonnes tournures de phrases, et ce depuis plus de 20 tomes (24 tomes étant actuellement parus en France).

D'autre part, ce manque de précisions peut aussi avoir pour effet de se demander qui parle. En japonais, le lecteur peut comprendre quel personnage est en train de parler sans pour autant le voir, car chaque personnage a une manière de parler bien à lui. Par exemple, il y a, en japonais, plusieurs façons de dire « je », ce qui donne un indice sur le caractère du personnage, alors qu'en français, il n'y a pas d'autres manières de le dire :

J'avais une page dans euh, c'était *Le Garçon d'à côté*, c'était une page où il y avait que des bulles, mais où y avait pas les personnages, mais chaque personnage à sa façon de parler, du coup, dans chaque bulle, en japonais, on sait qui parle, mais en français...²⁹

²⁸ Entretien avec une traductrice de Black Studio, mené le 29/03/18.

²⁹ Entretien avec une traductrice de Black Studio, mené le 29/03/18.

Le traducteur doit, encore une fois, faire preuve d'ingéniosité pour contourner le problème est proposé une version satisfaisante, pour que le lecteur comprenne et expérimente cette page comme l'a fait le lecteur japonais.

Si ces spécificités sont possibles en japonais et qu'il est beaucoup plus difficile de les faire passer en français, c'est d'une part parce que l'utilisation de la langue le permet, mais aussi car, à l'opposé, le français est une langue très carrée et précise, d'où la difficulté de l'exercice. En effet, le français construit ses phrases sur un schéma strict sujet, verbe, complément (COD, COI, etc.), or ce n'est pas toujours le cas en japonais, et traduire peut alors se révéler complexe puisqu'on peut se demander quel est le sujet de la phrase, l'objet, etc. Ainsi, si par exemple, le nombre d'un objet n'est pas noté, cela pose tout de suite un problème, car le français a besoin de dire si le déterminant est « un » ou « des » : « “attends, mais pourquoi ils disent pas si c'est un arbre ou des arbres ?”, alors nous ça nous semble, euh, “yen a un ou deux ?” »³⁰. En effet, ça peut paraître un élément minime de ce genre, mais en français, il n'est pas possible de laisser le terme tel quel, le rendu ne voudrait rien dire.

D'autre part, les trois traductrices interrogées sont d'avis que, contrairement au français, le japonais ne met pas forcément l'accent sur l'individu, car le plus important n'est pas ce dernier, mais l'action en elle-même, le fait qu'elle soit réalisée : « Leur façon de concevoir le monde est différente de nous, et donc du coup leur façon d'exprimer le monde est différente de nous, alors des fois nous, on arrive pas à imaginer »³¹. L'important est avant tout l'idée qui se dégage de l'action alors que la langue française a besoin que tout cela soit dit clairement, qu'il y ait quelque chose de concret, comme avec l'exemple des déterminants. S'il est primordial en français de caractériser l'objet ou l'individu dont on parle, le japonais fonctionne tout aussi bien sans le préciser.

Face à ces difficultés grammaticales, on peut se demander quels outils ont en mains les traducteurs pour y pallier, et ainsi proposer une tournure de phrase qui contiendra le même effet.

Premièrement, pour des cas où le genre est volontairement non spécifié, les traducteurs n'ont pas d'autres choix que de réfléchir à des tournures de phrases qui soient le plus neutres possible. Cela leur demande, inévitablement, de passer plus de temps sur certains passages.

³⁰ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

³¹ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

Pour réussir ce tour de main, il leur faut éviter les pronoms personnels ou les adjectifs qui permettraient au lecteur de deviner si le personnage est bien un homme ou une femme.

Dans un autre temps, les traductrices interrogées disent que dans ce genre de cas, la solution peut être de demander directement à un japonais: « Des fois j'me dis sans elle bin, je ferais un peu au hasard quoi »³². Malgré tout, si ces derniers peuvent être d'une grande aide dans certaines situations, il arrive que même eux n'aient pas de réponse, car il n'y a tout simplement pas de réponses à donner. Cela renvoie à ce qui a été précédemment énoncé, le fait que certaines choses ne soient pas évoquées n'est pas ce qui est le plus important, car c'est l'action et l'idée qui s'en dégage qui prime avant tout. Qu'on ne sache pas à quoi se réfère, par exemple, un verbe n'est pas important, car le lecteur ressentira l'idée qui se dégage derrière, chose possible en japonais.

Enfin, une dernière solution consiste à demander l'avis d'autres collègues traducteurs (ce qui est notamment le cas de deux des traductrices interrogées, les deux faisant partie d'une même entité de traduction et lettrage). Comme pour toute chose, passer trop de temps sur un seul et même élément peut rendre l'affaire d'autant plus compliquée. Avoir l'avis neuf d'une seconde personne peut permettre de trouver une solution.

L'autre personne vers qui il peut se tourner est bien évidemment son éditeur. Il lui présentera le problème, émettra des propositions, et à deux ils feront le choix qui leur semble être le plus adapté à la situation. Ce fut d'ailleurs le cas pour le problème cité plus haut sur *Le Garçon d'à côté* où la page entière ne comportait que des bulles, rendant impossible l'identification des personnages une fois le texte transposé en français. Le travail consistait à faire en sorte que le lecteur français réussisse à identifier qui parle dans telle ou telle bulle. Pour se faire, la traductrice et l'éditeur ont fait le choix d'utiliser une police de caractères différente pour chaque personnage. La traductrice du manga, pense d'ailleurs que le fait d'avoir utilisé cet artifice fait qu'il y a tout de même une perte, car le lecteur japonais n'a, lui, pas eu besoin de ça pour comprendre et apprécier la lecture de la page.

La traduction comporte des difficultés propres à chaque langue, mais dans ce qui a été examiné ici, cela montre que la langue japonaise peut être particulièrement complexe à retranscrire en français par un système linguistique fondamentalement différent. En effet, le japonais a parfois des conceptions bien différentes de la langue française, notamment du fait de l'action qui prime sur l'individu, chose inconnue dans les langues les plus traduites, à

³² Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

l'image de l'anglais ou de l'espagnol. Traduire du japonais nécessite alors un excellent niveau de langue, aussi bien en français qu'en japonais, pour pouvoir faire face ces spécificités et proposer une traduction qui ne dénature pas la langue source.

Cependant, cette particularité ici traitée n'est pas le seul élément intralinguistique qui demande un traitement particulier, c'est aussi le cas de la culture du pays.

B. Transposer une culture différente

Comme l'a dit Umberto Eco dans son ouvrage *Dire presque la même chose*, traduire ne consiste pas seulement à passer d'une langue à une autre. Le traducteur doit tenir compte des règles de chaque langue (règles linguistiques), mais aussi des éléments culturels qui la composent (éléments extralinguistiques). Certains éléments se retrouvent, et ce, quelle que soit la langue : l'humour, les références culturelles, des mots ou expressions propres à chaque pays ou régions (tels des proverbes). Le japonais comporte ces éléments, mais aussi d'autres typiques de la culture japonaise.

1. Humour, référence et jeux de mots

Dans un premier temps, il y a l'humour, qui est considéré pour beaucoup de traducteurs comme ce qu'il y a de pire, ou en tout cas, l'une des premières choses qui leur viennent à l'esprit quand ils réfléchissent aux difficultés de traduire la langue japonaise. Car, si ne pas savoir le sexe d'un personnage demande de trouver une tournure de phrase qui permette de contourner le problème, traduire une blague peut parfois prendre des heures, voire des jours quand ces dernières sont en plus liées à une référence culturelle. L'humour n'est pas le même, et même si la blague ne pose aucun problème de traduction vers le français, elle ne fonctionnera pas forcément, puisqu'elle ne voudra peut-être rien dire ou ne sera tout simplement pas drôle.

Sur le même modèle, il y a les références culturelles. Parfois isolées, elles peuvent faire référence à une émission de télévision, une célébrité, une chanson, etc., ces dernières peuvent parfois avoir pour but un effet comique ou être liées à une blague. Dans ce cas précis, la traduction devient d'autant plus compliquée, puisqu'il faut conserver le comique de la situation ou de la blague, tout en y intégrant la référence qui fait partie du comique.

Enfin, un dérivé de la blague, le jeu de mots. La langue japonaise possède beaucoup

d'homophones. Si ce genre de mots existe aussi en français, cela n'a rien à voir avec leur quantité dans la langue japonaise. Au vu de leur quantité, il est donc très simple pour un auteur d'en créer.

La question que pose alors cet élément est quant à sa résolution. Traduisent-ils littéralement tout en intégrant une note de traduction ? Ou préfèrent-ils adapter pour le lectorat français ? Et dans ce cas, à quel point s'éloignent-ils de la version originale ?

Deux choix s'offrent donc à eux, la note de traduction, ou note de bas de page, ou l'adaptation.

La note de bas de page peut être une solution lorsqu'il est impossible de traduire ou que l'adaptation s'avère être impossible. Pourtant les trois traductrices enquêtées sont toutes du même avis concernant les notes : elles n'aiment pas en surcharger leur travail. Sauf bien sûr s'il n'y a pas d'autres choix, mais elles tenteront avant tout de faire des périphrases, ou dans le cas de l'humour et des références culturelles, de faire leur possible pour adapter, quitte à passer énormément de temps sur un seul passage. En effet, le but de la traduction est de respecter au maximum ce que l'auteur a voulu transmettre. Si le texte est surchargé de note, il sera beaucoup plus lourd. Il est même évident d'ajouter que l'humour n'est plus drôle si l'on a besoin de l'expliquer, l'élément comique perdrait tout son intérêt.

C'est donc l'adaptation qui est majoritairement utilisée par les traducteurs. L'adaptation consiste à mettre le texte en bon français, afin qu'il suive le bon rythme est soit fluide et cohérent pour que le lecteur français ne passe pas plus de temps à lire un manga que le lecteur japonais. On sait maintenant que la langue japonaise est très différente du français quant à la construction des phrases, l'adaptation est donc nécessaire pour que ces dernières aient un sens une fois retranscrit en français, comme l'illustre la traductrice de *Card Captor Sakura* :

Forcément il va falloir changer certains dialogues, euh, je sais pas, ça va être euh, tiens, il me semble que ça va être Sakura et Shaolan encore une fois, euh, qui vont aller visiter un, un musée ou je sais pas trop quoi avec euh, « ohlala mais tu es sûr que tu veux y aller avec moi ? - oh, mais c'est plutôt toi qui me fait l'honneur de venir avec moi », alors si on traduit comme ça en français, déjà on se dit qu'ils sont deux gogoles, et c'est, c'est d'une lourdeur, alors, il va falloir trouver des dialogues pour retranscrire la même idée de gêne « ah, mais, est-ce que c'est vraiment avec moi qu'il veut y aller ? »³³

Voilà concrètement en quoi peut consister une adaptation, ce n'est pas forcément pour des cas comme illustré plus tôt. La plupart du temps, c'est faire en sorte que la phrase soit correcte en

³³ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

français, en trouvant réorganisant la phrase ou bien en trouvant des mots qui seront plus parlants pour le lecteur français.

Par ailleurs, l'adaptation est aussi ce que semblent privilégier les éditeurs : « Personnellement, je suis assez pour l'adaptation, qu'on lise un manga, qu'on a l'impression de lire un livre et qu'on est pas arrêté sans arrêt par les notes qui nous expliquent des trucs qui cassent la lecture. »³⁴ Le choix d'adapter ou non reste personnel, comme c'est le cas ici, et cela dépend aussi du type de série qui est traduit. En effet, si pour certaines séries, le traducteur adaptera à sa guise, il arrive que la règle donnée par l'équipe éditoriale soit, au contraire, de ne pas trop adapter. Toutefois, même si l'adaptation est de rigueur, elle doit être réfléchie pour que le lecteur réagisse à la blague sans se douter que ce n'est pas tout à fait celle d'origine, sans avoir l'impression qu'il y a quelque chose qui n'est pas naturel. Bien sûr, en adaptant, on perd une part de la version originale, mais il n'y a pas d'autres choix lorsque le rendu n'évoque absolument rien. Le rôle du traducteur sera alors de trouver quelque chose pour remplacer tout en restant le plus proche possible de la blague d'origine afin que le lecteur français ressente la même chose à la lecture.

Blagues, références et jeux de mots, il y a plusieurs situations possibles qui demandent un genre d'adaptation différent. Mais cela dépend aussi du manga, et bien sûr du traducteur, chacun ayant sa façon d'aborder le problème.

Dans un premier temps, il est possible pour un traducteur de devoir adapter toutes les blagues d'un même titre. Lors d'un des entretiens effectués pour l'enquête, une traductrice évoque le cas d'une série de trois tomes tout à fait particulière. Nommé *Kid I Luck* de Yûkô Osada, le contenu repose entièrement sur des sketches humoristiques typiquement japonais, et dont le héros souhaite devenir champion ; le récit suit donc son apprentissage. Et qui dit apprentissage, dit bien évidemment des ratés. De fait, la caractéristique de ce manga était que les blagues devaient au début tomber à plat et qu'à la fin (troisième tome), elles fassent enfin rire son audience (et le lecteur par la même occasion). Ainsi, bien que courte, traduire cette œuvre a été un réel défi pour la traductrice :

Et honnêtement quand on lit les, les gags tels quels en japonais en tant que français, on voit le petit corbeau qui passe derrière comme ça (rit), ok alors il va falloir rendre ça

³⁴ Entretien avec une responsable éditoriale de mangas, mené le 27/12/17.

rigolo euh, alors c'était un challenge terrible avec les équipes de Ki-oon qui étaient derrière moi.³⁵

Dans une situation comme celle-là, la concertation avec l'éditeur est nécessaire si ce n'est primordial, puisque la traduction d'un tel ouvrage demande beaucoup de travail d'adaptation. Pour ce titre, l'objectif a alors été de s'éloigner complètement de la version originale, les blagues étant toutes impossibles à retranscrire, il n'y avait pas d'autres choix. Le travail de la traductrice a alors consisté à trouver des blagues gardant le même contexte, le même thème, pour que le lecteur français comprenne : « Chaque fois, y avait un thème, et, j'avais vous dire n'importe quoi euh "inventez une catégorie de sport olympique", voilà il fallait trouver les déclinaisons alors, euh, le lancer de disque dur, par exemple. »³⁶

Trouver des déclinaisons, et ce, pour la majorité du contenu humoristique, sachant que le sujet principal du titre est l'humour, la traductrice a eu affaire une grosse quantité de travail d'adaptation. Cependant, le cas de cette série est particulier, car le thème même du manga est cette forme spécifique d'humour japonais, de ce fait, cet énorme travail d'adaptation reste tout de même assez rare.

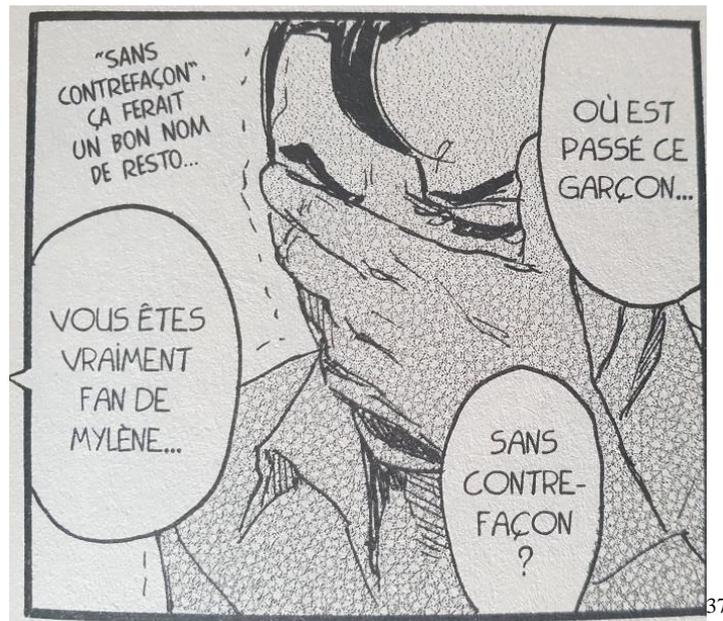
Les cas les plus courants relèvent donc de l'adaptation de références ou de jeux de mots, ce qui n'est pas non plus toujours facile. Lors des entretiens effectués, les traductrices ont donné beaucoup d'exemples, ce qui montre à quel point le sujet est difficile, étant donné que chaque cas est différent d'un autre, et doit donc être traité autrement.

La traductrice du manga *Born to be on Air*, de Hiroaki Samura, a donné un exemple du récent tome 4 qu'elle avait traduit. Dans ce tome, il y avait un passage où un personnage reprenait les paroles d'une chanson d'une artiste japonaise très populaire. Elle précise que si cette artiste connue en France, il ne le serait que par un public de niche, or cette dernière est connue de la grande majorité des Japonais, il faut donc que cela soit similaire dans la traduction française. Traduire littéralement les paroles n'aurait pas été évident et, de plus, cela n'aurait rien évoqué aux lecteurs. Pour ce titre, la volonté éditoriale est d'adapter au minimum, sauf si c'est vraiment nécessaire, et c'était le cas pour cette situation, la référence étant inexploitable. Inexploitable d'une part, car le nom de l'artiste n'aurait rien évoqué aux lecteurs français, et d'autre part car traduire les paroles de la chanson gardée telle quelle n'aurait fait référence à rien, et la traduire n'était évidemment pas envisageable. Le rôle de la traductrice a alors été de trouver une chanson véhiculant la même idée pour que le lecteur comprenne le comique de la

³⁵ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

³⁶ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

situation, mais une choisissant une artiste assez connue à l'internationale pour que la référence reste crédible et que le lecteur français ne se doute de rien. La chanson d'origine datant de 1987, il lui a fallu passer en revue toutes les chanteuses des années 1980/1990 ayant une envergure internationale, et ensuite trouver une chanson immédiatement reconnaissable et au contexte similaire afin de garder ce qui fait la singularité de la référence. Après un long temps de recherches, la traductrice a finalement opté pour la chanson « Sans Contrefaçon » de Mylène Farmer.



Mylène Farmer étant aussi écoutée au Japon, la référence reste crédible. L'une des difficultés de cette adaptation était que les paroles du personnage devaient se mêler à celles de la chanson pour que le lecteur la reconnaisse aussitôt, et c'est ici bien le cas. Ce choix marche d'autant plus, puisqu'elle fait, d'un côté, écho à l'homosexualité du personnage, et de l'autre, elle fonctionne aussi très bien avec le texte hors bulle en haut à gauche. Par ailleurs, lors de références de ce genre, il n'est pas rare que les traducteurs choisissent de changer l'artiste par une star internationale. Ainsi, plutôt que de garder un artiste japonais inconnu, ils opteront pour un individu connu par tout le monde (Brad Pitt, Johnny Depp etc.).

La traduction de l'humour ne s'arrête donc pas qu'à la traduction. Il faut, certes, maîtriser parfaitement la langue et la culture pour comprendre la blague, ou en tout cas, ce qui fait qu'elle soit drôle, mais cela peut aussi demander des recherches dans le cas de références

³⁷ SAMURA Hiroki, *Born to be on Air*, Tome 4, Pika Éditions, 2018, p.22.

compliquées ou lorsqu'il faut trouver un substitut français ou étranger, comme dans le cas de l'exemple cité ci-dessus.

2. Les accents

L'humour et les références culturelles sont monnaie courante dans n'importe quelle traduction, mais il reste un point lié à la culture et à chaque pays : l'accent régional ou le dialecte.

Comme le français, qui possède plusieurs accents et ses variantes (l'accent du Nord ne sera pas le même s'il provient du Nord-Pas-de-Calais ou de Picardie), il en va de même au Japon ou certaines régions ont un accent bien particulier (le plus connu étant celui du Kansai, région au nord du Japon). Faire parler un personnage avec un certain accent le caractérise immédiatement, lui donne un trait qui lui est propre et un indice sur son caractère. Dans ce cas, comment faire pour que la version française retranscrive cette singularité sans qu'elle ne soit trop annotée par des accents français qui feraient peu naturels ?

Dans la langue japonaise, les accents sont souvent utilisés, plus que dans les livres ou bandes dessinées françaises. Dans certaines régions du Japon, les habitants ont des accents très prononcés, et au sein même d'un accent, il peut aussi y avoir des petites particularités. De ce fait, les accents sont très difficiles à retranscrire, et encore une fois, chaque traducteur à son avis sur la question. Parmi celles interrogées, on peut dégager des méthodes différentes quant au traitement de cette caractéristique, mais cela dépend aussi des séries et des accents.

La première d'entre elles ne va pas faire parler son personnage entièrement avec l'accent du nord de la France ou du sud. Elle indique que selon les accents, elle transposera le tout différemment. Pour un certain type d'accent, elle va faire en sorte que cela soit un peu dialectal. Pour un autre, qui fait très « paysan » et que, par exemple, le héros ne comprend pas, elle va chercher des mots d'argot pour que le lecteur soit dans la même situation, qu'il soit tout aussi perdu que le personnage. Cette méthode permet de donner au personnage ce côté singulier et différent des autres, mais sans le faire parler entièrement avec un accent qui n'irait pas avec le manga. Le lecteur n'est pas dupe, les histoires prenant majoritairement place au Japon, voire un personnage parler l'accent du sud sonnera faux. Enfin, pour le cas particulier de l'accent du Kansai, qui est souvent comparé à l'accent marseillais, elle va essayer d'incruster de temps en temps des mots du patois marseillais.

Pour les secondes, elles trouvent les accents particulièrement difficiles à retranscrire en français, car elles veulent éviter au maximum l'utilisation de mots ou d'expressions françaises typiques de ses accents ; selon elles, le rendu serait trop franco-français. En effet, utiliser certains dialectes ou des patois rendrait le tout étrange et non naturel à la lecture. Par exemple, si un personnage se met à parler ch'timi, cela créerait un décalage qui peut immédiatement choquer à la lecture. Encore une fois, cela dépend des accents, pour certains, par exemple les accents de la campagne, elles vont faire en sorte que les personnages en question mâchent leurs mots. Utiliser ce genre d'astuces permet alors de montrer qu'il y a une forme d'accent sans pour autant que le lecteur se demande pourquoi tel personnage parle avec un accent du nord ou du sud de la France. Toutefois, les traductrices avouent que parfois, elles n'ont pas d'autres choix que de gommer l'accent : « Tu vas avoir des personnages qui vont avoir un accent particulier [...] malheureusement ça fait partie des trucs que tu, qu'on peut pas trop retranscrire, ou pas très bien quoi, ça rend jamais le même effet pour le lecteur. »³⁸

Les accents ne sont pas ce qu'on pourrait qualifier d'intraduisible, mais ils restent un défi pour le traducteur qui va devoir prendre parti sur la manière dont il va le retranscrire ou pas. Dans le cas où les traducteurs décident de ne rien ajouter pour noter cette singularité, cela note tout de même une perte non négligeable, car important dans la version d'origine.

3. La forme de politesse

Bien que l'humour ou les accents soient des composants culturels que l'on retrouve dans toutes les langues, le japonais possède un autre élément qui lui est exclusivement attaché, les formes de politesse que l'on trouve dans les suffixes prévus à cet effet.

À première vue, une forme de politesse est tout à fait naturelle. La France possède « Madame », « Monsieur » et « Mademoiselle » (même si ce dernier est remis en cause et n'est plus utilisé dans les documents administratifs), mais contrairement aux formes japonaises, ils ne sont qu'occasionnellement utilisés, quand la situation l'exige.

Cependant, les formes de politesse ont un usage courant et quotidien au Japon. En effet, l'utilisation de particules honorifiques spécifiques à la langue (-san, -chan, -kun, etc.) est inévitable. L'emploi de ces particules a une fonction de politesse (à l'image des « Madame » ou « Monsieur »), mais est aussi une forte indication quant au rapport hiérarchique ou de la relation entre deux personnes.

³⁸ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

Certaines sont plus faciles à traduire que d'autres, ainsi la particule « -sensei » sera utilisée pour s'adresser à un médecin, un professeur ou bien un auteur.

Mais il y a des subtilités : « -san » pourra se traduire tout simplement par « Monsieur » ou « Madame », pourtant, son utilisation ne s'arrête pas à cette simple fonction, car « -san » est à utiliser avec une personne avec qui l'individu qui l'utilise n'est pas proche, donc cela peut aussi bien être dans le domaine professionnel (collègues, patrons, clients) que dans la vie quotidienne avec de simples connaissances. De ce fait, un simple « Monsieur » ne dégage pas toute cette subtilité, puisque par exemple, un mari et sa femme vont employer *san* alors qu'ils sont mariés et se connaissent *a priori* depuis longtemps ; sa seule utilité est de marquer un respect mutuel. Cette particularité est donc forcément présente dans la littérature japonaise. Par exemple, dans la version originale de la série *Card Captor Sakura* (plus connue en France sous le nom de *Sakura chasseuse de cartes*), le père de l'héroïne utilise la particule *san* pour s'adresser à sa fille. Cela ne veut pas dire qu'il la vouvoie, mais qu'il la respecte. Pourtant, cette marque de respect ne sera pas présente dans la version française, car beaucoup trop difficile, voire impossible, à retranscrire ; et utiliser le vouvoiement serait trop étrange et trop peu naturel à la lecture.

De plus, suivant ces différents rapports, un individu (ou personnage dans le cas du manga) va adopter une manière de parler très poli, même s'il connaît bien son homologue ou s'ils ont pratiquement le même âge. C'est notamment le cas dans la relation « *kohai* » et « *senpai* », qui montre un ordre hiérarchique. Dans le domaine scolaire, le *kohai* sera l'élève le plus jeune, et le *senpai* le plus âgé, mais de manière générale, cela sera employé pour noter qu'un individu a plus d'expérience que l'autre dans un domaine. Parfois, ils n'ont qu'un an de différence et pourtant, le plus jeune doit respecter le plus âgé, et cela se ressentira dans la manière de parler : « Le *kohai* va avoir un an de moins que le *senpai* mais en japonais on va utiliser un langage poli, mais c'est bizarre si un élève de seconde vouvoie un élève de première, ça, ça passa pas. »³⁹ Il existe une dizaine de particules de politesse dans la langue japonaise, et bien que certaines soient faciles à traduire, il reste des subtilités impossibles à retranscrire en français parce que la notion n'existe pas qu'il n'y a pas d'équivalent ; car cela évoque des relations hiérarchiques qui n'existent tout simplement pas en France. Pour certains d'entre eux, les traducteurs n'ont d'autres choix que de les faire disparaître, les garder n'aurait d'ailleurs pas de sens.

³⁹ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

Faire transparaître la culture d'un pays dans une traduction n'est donc pas de tout repos pour un traducteur. Cela lui demande du temps et des compétences acquises après des années d'expérience. Le japonais emploie en plus des éléments qui lui sont propres, rendant la tâche d'autant plus difficile. Ce qui a d'ailleurs pu être remarqué, c'est que bien que le thème soit le même, par exemple la traduction d'une blague, une méthode de traduction ou d'adaptation n'est pas forcément réutilisable pour une autre blague, puisque cela dépend de chaque situation, et de chaque traducteur. Ainsi, traduire ne demande pas seulement de transposer dans une autre langue, mais aussi de faire des choix de traduction. Cela veut dire que la traduction implique des partis pris inévitables.

C. La traduction implique des partis pris

Certains exemples déjà évoqués l'ont montré, parfois, traduire demande de faire des choix obligatoires. En effet, le japonais comporte des termes, mots, notions ou concepts qui n'existent pas en langue française. Dans ces cas bien précis, le traducteur n'a d'autres solutions que de faire le choix d'une sorte de traduction plutôt qu'une autre.

1. Termes intraduisibles : traduction littérale ou adaptation ?

Comme indiqué plus tôt, face à des passages difficilement traduisibles, le traducteur a le choix de traduire tel quel et insérer une note de traduction ou un lexique, ou encore d'adapter pour le public français.

Il existe dans la langue japonaise, des mots ou des concepts intraduisibles : jeux de mots, blagues, particules de politesse, etc. Dans chacun de ces cas, le traducteur décide comment il abordera la difficulté et fera en sorte de la contourner de telle sorte que cela ne gêne pas l'expérience de lecture du lecteur français. Face à ces mots intraduisibles, le traducteur peut traduire littéralement et mettre une note de bas de page, ou alors adapter, comme l'indique une responsable éditoriale interrogée :

Il peut décider de l'adapter complètement et d'oublier le, la traduction littérale, et nous on lit quelque chose de tellement cohérent qu'on se pose même pas de questions ; soit il peut laisser la traduction littérale, qui veut pas dire grand-chose pour nous, et expliquer d'où viennent les mots, pourquoi c'est comme ça.⁴⁰

Donc chaque solution est possible et possède ses avantages et ses inconvénients, et c'est au traducteur de choisir laquelle de ces deux méthodes il emploiera.

⁴⁰ Entretien avec une responsable éditoriale, mené le 27/12/17.

L'adaptation semble être majoritairement appréciée auprès des traducteurs et éditeurs, sauf exception quand l'éditeur l'exige (à l'image de la série *Born to be on Air* où l'éditeur a demandé au traducteur d'adapter le moins possible). Comme évoqué précédemment, cette méthode est privilégiée, car les traducteurs favorisent le confort de lecture. Cependant, cela varie en fonction de la série et du passage concerné, car parfois, il est plus intéressant de choisir l'adaptation à la traduction littérale ou inversement : « Tu fais quand même un pont entre les deux langues au final, si une notion existe pas en français euh, si tu la refabrique de façon artificielle ça fait pas naturel. »⁴¹ Car, si une adaptation sonne faux, cela va tout de suite se voir, et si c'est une traduction littérale qui a du sens, mais qui l'est trop, cela va aussi se sentir, le lecteur verra immédiatement qu'il y a quelque chose, mais ne saura pas déceler l'idée qui s'en dégage.

Quant à la note de traduction ou le lexique, ils sont utilisés dans des cas bien particuliers (donc selon le contexte, encore une fois). La note de bas de page est avant tout utile dans les cas spécifiques, lorsque même en adaptant on perd ce qui faisait l'essence du passage. Si le mot ou l'expression marque une forte note culturelle, les traductrices interrogées sont toutes du même avis, elles mettent une note ; ce qui est d'autant plus le cas lorsque le terme est récurrent à la série, comme l'explique l'une d'entre elles :

Si on est dans une série avec euh, les « onmyouji », les exorcistes, ils vont avoir toute leur panoplie, alors, à ce moment-là, on peut se permettre de mettre, euh « fuda » voilà, expliquer ce que c'est qu'un « fuda », un morceau de papier sur lequel on a inscrit une formule magique, parce que ça va faire partie de euh, du lexique qui va être employé régulièrement dans la série. Si c'est juste à un moment donné, y a pas du tout de contexte euh, japonais quoi que ce soit mais que le personnage sort un fuda, ben on va remplacer par talisman parce que euh, c'est à peu près le même, une équivalence mais, mais ça va pas alourdir la lecture.⁴²

Cela montre que le rôle d'un traducteur est aussi d'évaluer la pertinence dans ses choix de traduction. Comme elle l'indique ici, il n'est pas nécessaire de mettre une note si le mot n'est pas un élément important à la série.

Dans le cas des pages de lexiques, elles sont d'autant plus rares et réservées à des séries bien particulières, à l'image d'une série comme *GTO*, où les références (en très grand nombre), font partie de l'essence même du manga. Cette série de 25 tomes est depuis longtemps terminée (le dernier tome étant paru en 2003), mais a connu deux rééditions, dont une en

⁴¹ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

⁴² Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 29/03/18.

cours pour fêter les 20 ans de la série. Pour cette dernière, en plus de nouvelles couvertures et logos, il a été décidé par l'équipe éditoriale de garder les pages de lexiques, mais en prenant le temps de revoir le contenu. En effet, si en 2001, la culturelle japonaise était encore peu connue des Français, et même des amateurs de mangas, ce n'est plus le cas actuellement. De ce fait, les termes définis dans ces lexiques ont été réduits.



GTO fait suite à *Shonan Jun Ai Gumi*, une série de 31 volumes qui retraçait les aventures d'Eikichi Onizuka lorsqu'il était lycéen, dans la région de Shōnan. Il était chef de gang de Yankee. La série a connu un tel succès que Tôru Fujisawa, l'auteur, a décidé de poursuivre les aventures et la reconversion de son héros avec GTO. Lui aussi a connu un énorme succès au Japon (un feuilleton live a été adapté ainsi qu'un film). Ce manga contenant des codes et des références typiquement japonaises, nous vous proposons un lexique qui vous permettra de comprendre un peu mieux l'ambiance.

LEXIQUE

Amazake : Saké (alcool de riz) sucré. Bien meilleur que le saké ordinaire.
Conversion Yen/Franc : 1 yen ± 0,06 F
Cosplay : Ceux qui se déguisent en personnages de jeux ou de dessins animés.
Chiba : ville située à côté de Tokyo où les Yankées se rassemblent.
Drama : Ce terme désigne tous les feuilletons dramatiques de la télévision. Drama s'associe à d'autres mots pour définir un genre particulier (Keisatsu Drama pour policiers, Samourai Drama...).
Furyo : Dévergondé. Désigne en général les voyous ou les jeunes agressifs.
Ginza : Les « Champs Elysées japonais »... Le quartier des grands magasins le jour et des clubs privés avec hôtesse le soir.
Kichijōji : Quartier de Tokyo très à la mode chez les jeunes.
Kinpachi Sensei : Drama très célèbre des années 80. Kinpachi représente l'enseignant idéal pour tout lycéen. C'est dans le même genre que le « Cercle des Poètes Disparus ».
Kotatsu : Couverture que l'on met sur les tables basses sous laquelle on glisse les jambes. Il y a une résistance dans la table pour la chauffer un peu.
Love Hotel : Hôtels où se retrouvent les jeunes couples japonais... On paie le temps passé.
Shinto : Une des deux principales religions du Japon... En fait, c'est plus

une philosophie car elle n'a ni fondateur ni leader. Les temples shinto se distinguent par leurs portes (Tori) et l'absence de statues de Bouddha.
Shonan : Région du Japon que les Zoku fréquentaient dans les années 80/90. Aujourd'hui, c'est le « paradis » des surfers et des ados américains.
Shukiyaki (avec bœuf de Kobe) : Plat japonais.
Telekura : Abréviation de Telefon Kurabu (Telephone Club). Ce sont les clubs de prostitution par téléphone. Ceux qui sont déjà allés à Tokyo connaissent ces petits autocollants avec photos de donzelles qui parsèment les cabines téléphoniques des quartiers populaires !
Tsubo : Unité de mesure de surface. 1 tsubo = 3,3 m².
Yak, Yakuza : Mafioso japonais. Les voyous qui travaillent pour les Yakuza sont recrutés chez les Yankee parfois, mais on les appelle spécifiquement des Chinpira !
Yankee : Loubards japonais. Et plus spécifiquement ceux qui se teignent en blond, se font un look à la James Dean et roulent dans de superbes voitures trafiquées payées à crédit.
Zoku ou Bosozoku : Voyous à moto qui percent leurs pots d'échappement pour faire plus de bruit, agressent parfois les automobilistes et passent au ralenti en pétaradant devant les postes de police.

43

Par exemple, la page de lexique ci-dessus contient des termes qui ont été supprimés dans la nouvelle version de 2017, à l'image de « Cosplay », « Drama » ou encore « Love Hotel ». En effet, si les lecteurs ne connaissaient pas en quoi consistait le cosplay en 2001, l'activité est maintenant tellement répandue, notamment grâce à des événements culturels tels que la Japan Expo, qu'il n'est plus nécessaire de préciser sa définition. À l'instar de ces exemples, les autres mots ont été conservés. En réalité, et au vu des mots présents dans les pages de lexique, ces dernières pourraient tout à fait ne plus être nécessaires. Pour cela, il aurait cependant fallu mettre en place une retraduction complète de la série, or cela n'a pas été le cas.

Un autre cas particulier est la série *Sayonara Monsieur Désespoir*, de Kumeta Kōji. La série suit la vie d'un professeur qui voit tout de manière négative (la série est clairement une

⁴³ FUJISAWA Tôru, *GTO*, Tome 1, Pika Éditions, 2001, p.1.

critique de la société sous une forme parodique), est un véritable défi à traduire puisqu'il contient énormément de références et faits d'actualités, ce qui fait qu'il est indispensable d'y intégrer un lexique. En effet, sans ce dernier, seules les personnes ayant une connaissance poussée de la culture japonaise, de sa politique, etc., pourraient comprendre et apprécier pleinement son humour. Par exemple, chaque nom de personnage est un jeu de mots, qui correspond à sa personnalité. Les adapter serait impossible, ou cela n'aurait aucun sens, et serait de plus très étrange pour le public français. De plus, l'histoire suivant un professeur et sa classe, il est question d'au moins une vingtaine de personnages : une page de lexique leur est donc attribuée en plus de celles pour les nombreuses notes de traduction.

LEXIQUE

→ Shonen Sunday par Kumeta Kohji. L'auteur lui-même demande à ce que l'on fasse comme si cette série n'avait jamais existé.

Page 45

1) Histoire du bain public de Shirahone : en 2004, quelqu'un un versé du produit de bain dans ce bain public.

Page 52

1) Hôpital Tezuka : allusion à Tezuka Osamu, le père du manga moderne, qui fut médecin avant de devenir mangaka.

2) Golden Ginza : Ginza est l'un des quartiers chics de Tokyo. Son artère principale est souvent décrite comme étant "Les Champs-Élysées de Tokyo".

3) Banque Yamaguchi : mangaka auteur de la série "Paul le pêcheur" qui fut banquier avant de dessiner.

Page 53

1) Je me suis vraiment inquiété pour une actrice : allusion à l'actrice Yada Akiko qui a perdu des contrats publicitaires quand sa relation avec Oshio Manabu a été rendue publique. Son agent l'avait prévenue.

Page 54

1) Studio Zero : studio d'animation qui réunissait des mangaka issus du Tokiwa-sô, le premier studio de Tezuka Osamu.

Page 60

1) Une partie de territoire national est sous le contrôle d'autres pays : il s'agit d'une île déserte concédée à la Corée par les Américains pendant l'occupation du Japon.

2) Le gisement de gaz au large de Kyushu : ce gisement est à cheval entre les eaux territoriales chinoises et japonaises. C'est une source de conflit entre les deux pays.

3) Les violations de nos eaux : la marine chinoise ferait régulièrement des intrusions dans les eaux territoriales japonaises.

Page 70

1) Grappa : eau-de-vie italienne de marc de raisin.

Page 71

1) Elle est pleine de chocolats ! : le principal sponsor de la fédération japonaise de patinage est une grande marque de produits chocolatés.

Page 80

1) Permis moto - Gouvernator : Arnold Schwarzenegger bien que passionné de moto n'avait pas son permis quand il a eu un accrochage au guidon de sa Harley, début 2006. Il ne l'a obtenu que six mois plus tard.

Page 81

1) Médecin au noir : allusion à la série "Black Jack" de Tezuka Osamu dont le héros est un médecin clandestin.

Page 83

1) Keiko & Manabu : jeu de mots entre le titre d'une revue pédagogique "Apprendre avec Keiko" et le prénom masculin "Manabu". (En japonais "apprendre" se dit "manabu").

2) Akiko, Natsumi et Megumi : prénoms de jeunes femmes qui, selon une rumeur, auraient eu affaire avec le chanteur Oshio Manabu connu pour être un coureur de jupons avant son mariage.

Page 91

1) Setsubun : fête qui marque le retour du printemps selon l'ancien calendrier lunaire. Elle est fêtée le 3 février.

Page 93

1) Je ne dors pas ! : phrase lâchée par le patron de la principale entreprise laitière japonaise lors d'un scandale au lait empoisonné, qui marqua le début d'une grave crise de confiance de la part des consommateurs et s'est retournée contre lui.

2) J'ai volé un truc ! : aveu fait sur le ton de la plaisanterie par une vedette de la télé. Le scandale engendré par cette révélation l'a privée d'antenne pendant deux mois.

3) Je suis génial ! : exclamation lancée par un chanteur au cours d'une conférence de presse qui a finalement marqué la fin de sa carrière.

4) Allez aux toilettes pendant les pubs ! : c'est ce qu'a dit un présentateur télé juste avant une page de publicité. Les annonceurs concernés n'ont, semble-t-il, pas apprécié son humour.

5) Quand l'équipe des Dragons gagne, il n'y a pas de catastrophes : allusion à une citation d'un acteur selon laquelle quand les Dragons gagnent le championnat de baseball, il y a un changement de gouvernement. Cette rumeur

← PAGE SUIVANTE

158

44

⁴⁴ KUMETA Kohki, *Sayonara Monsieur désespoir*, Tome 4, Pika Éditions, p.158.

Comme on peut le constater, il n'y a pas de notes toutes les pages, mais elles restent excessives par rapport à un manga ordinaire (ou il est très courant de n'en avoir aucune), mais ici, les références ne s'arrêtent pas aux célébrités, mais aussi à des faits d'actualités que le manga reprend et parodie. Une adaptation intégrale pourrait être possible, même si cela demanderait un travail colossal, mais une telle décision dénaturerait l'œuvre. On peut d'ailleurs préciser que, pour ce titre, le traducteur d'origine a préféré arrêter au bout de quatre tomes, passant trop de temps sur ces notes explicatives. La série a donc été reprise par un traducteur japonais.

Enfin, une dernière solution est de contourner le problème en faisant des périphrases, ce qui consiste à exprimer en plusieurs mots une notion d'un seul mot, notamment pour des concepts ou notions qui n'ont pas d'équivalent français. L'une des traductrices interrogées donne l'exemple de l'adjectif japonais « natsukashi ». Il n'y a pas de problème à le transposer en français, ce dernier se traduisant tout simplement par « nostalgique ». Pourtant, derrière ce simple mot se cache un concept beaucoup plus complexe pour les Japonais, et à part avec le mot nostalgie, il n'y a pas d'autres manières de traduire ce sentiment particulier : « Eux ils ont ce sentiment de, le retour, j'sais pas comment dire, de, de se replonger dans un souvenir, etc., et nous on a pas de terme pour ça. »⁴⁵ Ce terme est utilisé à outrance par les Japonais, donc plutôt que de reprendre l'adjectif « nostalgique » à chaque fois, ce qui deviendrait vite lourd et lassant à la lecture, elle utilise une périphrase qui, pour elle, est ce qui marche le mieux dans ce genre de situation.

Dans ce genre de cas, le traducteur est libre dans sa méthode de traduction, et pour les cas les plus délicats, il n'hésitera pas à en parler à son éditeur, et à deux, ils décideront ce qui est le mieux pour ladite situation. Libre dans sa traduction, il peut aussi garder des mots japonais quand il sait que le public visé par la série connaît bien le pays et sa culture. Ainsi, il préférera employer, par exemple, le terme « onigiri » plutôt que « boulette de riz ». Un autre exemple de ce type est le fait de conserver volontairement des références qui risquent de ne pas être comprises. Exemple particulier, c'est notamment le cas de la série *Born to be on Air*. Dans cette dernière, la traductrice explique que l'auteur est très friand des références culturelles. Certaines étant plus connues que d'autres, il est donc tout à fait possible qu'un lecteur japonais ne sache pas non plus en quoi elles consistent :

⁴⁵ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

Des fois c'est des références que, même quand tu comprends le japonais tu passes à côté, toi-même tu vois pas le lien ou euh, il te met pas une petite note « bah là je parle de, d'idol truc » ou, « là c'est un p'tit clin d'œil à cette émission de télé », etc., donc si c'est pas hyper évident culturellement, si tout le monde peut pas comprendre, j'essaye de moi-même, de pas sur-expliquer le texte, parce que dans le fond l'auteur n'a pas voulu sur-expliquer, c'est comme si toi en tant que lecteur tu t'fais « ah c'est marrant c'est ça », mais un autre lecteur va pas le voir forcément et, et si je commence à vouloir à ce que tout le monde voit toutes les références, c'est pas ce que l'auteur a fait à la base.⁴⁶

À première vue, cette remarque est tout à fait pertinente, mais elle consiste surtout en un parti pris de la traductrice. Il est certes important de conserver l'idée d'origine de l'auteur, donc s'il intègre une référence très peu connue, que tous les Japonais ne comprennent pas, il peut en effet être intéressant de vouloir garder cela dans la traduction. Pourtant, il est peut-être plus facile pour un lecteur japonais d'aller vérifier et comprendre telle ou telle référence que pour un lecteur français. Mais évidemment, les choix et partis pris des traducteurs leur sont propres, et ils ne plairont forcément pas à tout le monde.

2. Choix de traduction et fans

Cela peut paraître évident, mais prendre le parti de traduire un terme par un autre, une blague ou même le nom d'un personnage, aura forcément un impact sur les fans, notamment les plus exigeants. Ainsi, il n'est pas rare que des traducteurs soient critiqués, créant parfois des polémiques.

La critique des fans quant à la traduction n'est pas récente. En effet, elle existe depuis que le manga est apparu en France, et notamment par ceux qui découvraient toutes leurs séries *via* les teams de traduction de l'époque. Le cas le plus célèbre dans le milieu français de la traduction de manga est celui de la série *One Piece* de Eiichiro Oda. En effet, son traducteur initial, Sylvain Chollet, (qui fut remercié par l'éditeur après 60 tomes), était souvent critiqué : « Dans le cas de *One Piece*, les réactions sur différents forums montrent que la traduction de Sylvain Chollet était jugée trop littéraire par rapport à celles des scantrad où les termes vulgaires abondent. De même, les lecteurs lui reprochent la francisation de certains noms. »⁴⁷ Dans le cas de cette série, les noms francisés de certains personnages étaient une adaptation puisque les noms japonais étaient des jeux de mots. Par exemple le traducteur avait fait le choix de changer le nom « Usopp » en « Pipo » ; le « uso » de son nom voulant dire « mensonge » (référence que le personnage ment souvent), le nom francisé faisait tout à fait

⁴⁶ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

⁴⁷ BOUTHAVY Suvilay, Traduire les best-sellers du manga : entre « domestication » et « exotisation », *Revue Critique de Fxixion Française Contemporaine*, 2017.

sens. Cependant, les lecteurs se sont habitués aux noms japonais à travers les nombreuses versions scantradées sur Internet, mais aussi avec le dessin animé diffusé à la télévision.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que ces critiques sont avant tout présentes chez les mangas cultes, ou en tout cas les best-sellers. Ce qui est logique. Bénéficiant d'une plus large visibilité, depuis plus d'une décennie, en plus d'une aura certaine, il y a forcément plus de chance que certains fans ne soient pas contents. Ce fut le cas récemment pour la traductrice qui s'occupe de la retraduction de la série *Ranma ½*, de Rumiko Takahashi, et qui eut affaire à une sorte de « polémique » quant à son choix de traduction sur un surnom d'un personnage qui se transforme en petit cochon. En effet, la traductrice, ainsi que les fans, ont toujours eu l'habitude du nom de « P-chan », le p de « pig » et le « -chan » particule qui marque l'affection ; ou encore « Petite Puce » dans sa première version française. Étant un travail de retraduction, elle ne voulait pas reprendre le surnom de la première version française ; le nom lui-même n'évoquant rien en français, excepté pour les fans de la première heure, elle décida de le traduire. Après y avoir longuement réfléchi, la traductrice choisit donc de remplacer le « P-chan » par « Pitchoun » ; on y retrouvait la même sonorité tout en conservant le côté mignon et drôle, cela fonctionnait pour elle. Elle ajoute qu'elle se doutait que les puristes de la série ne seraient pas heureux, et ce fut le cas, comme elle l'évoque en expliquant ses raisons :

« Ah pourquoi elle a changé, pourquoi elle a pas gardé petite puce ?! », bah parce que si je faisais exactement la même chose, ça n'a aucun intérêt, « pourquoi elle n'a pas gardé euh, P-chan », parce que c'est pas prononçable en français, et euh, et dans une série où l'humour est omniprésent comme *Ranma*, bah on est obligé d'adapter des, des noms comme ça c'est, c'est juste pas possible.⁴⁸

À présent, pour éviter un maximum ce genre de polémique, elle essaye au maximum de se renseigner sur le fandom, en allant voir ce qui se passe sur les forums, notamment pour la série *Seven Deadly Sins*, qui a une grande communauté de fan. Elle lit aussi les scans de la série pour savoir ce qui s'y passe et ne pas faire de contresens dans sa traduction (car cela peut arriver que le sens d'un passage diffère avec un élément de la suite de l'histoire). N'ayant pas la suite des mangas en version originale, elle se tourne vers des scans anglais, car c'est ce qui reste, selon elle, le plus proche de la version originale.

⁴⁸ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

Les dilemmes auxquels sont parfois soumis les traducteurs les obligent à choisir une solution plutôt qu'une autre. De ce fait, pour chaque volume de chaque série, un traducteur proposera sa version, mais qui aurait pu être différente si traduite par un autre.

D. Y a-t-il une traduction parfaite ?

Après avoir vu et analysé ce qui fait la particularité de la traduction de la langue japonaise, ainsi que le rôle du traducteur dans celle-ci, on peut alors se poser la question suivante : existe-t-il une bonne traduction ? Une traduction parfaite ?

Les précédentes parties ont invoqué des points de vue souvent similaires, de temps en temps différents. Cela montre que le travail d'un traducteur dépend beaucoup de sa propre vision, de ce qu'il veut transmettre et comment il veut le transmettre. Cela voudrait dire qu'il y a une subjectivité dans ce qu'est une bonne traduction ou non. Cependant, les traductrices interrogées pour cette étude ont émis des avis assez similaires quant à leur vision de la chose.

Le point central, que l'on retrouve dans leurs propos, est le lecteur français. Le fait que le but de leur traduction est le confort du lecteur lors de sa lecture. De fait, l'objectif de la traduction est que le lecteur français ressente exactement ce que le lecteur japonais a ressenti lors de sa lecture ; qu'un passage le fasse rire de la même manière, ou qu'un autre lui évoque la même idée :

Selon nous, une bonne traduction est celle dont le résultat est naturel en français, celle qui fait oublier que l'œuvre est écrite dans une autre langue à la base. Pour cela, il ne faut pas hésiter à s'écarter de la structure des phrases originales, ne pas hésiter à prendre quelques libertés, utiliser des expressions bien françaises.⁴⁹

Cette perception du travail de traduction est très proche, voire similaire à ce qui disait Umberto Eco dans le sens où la traduction « doit produire le même effet que celui que visait l'original »⁵⁰. Le rôle du traducteur est alors de rendre son travail fluide, que le tout ne soit pas indigeste pour le lecteur, c'est d'ailleurs en cela que les notes de bas de page sont évitées au maximum, pour ne pas alourdir le texte. De plus, le manga est un objet qui contient beaucoup de dialogue, il est donc absolument nécessaire qu'ils paraissent naturels, auquel cas,

⁴⁹ Interview de Claire Olivier et Anaïs Koechlin.

OZOUF Paul, *Paroles de Trad' : Black Studio, la traduction en tous genres !*, 2017 [en ligne] (consultée le 09/04/18)

<https://www.journaldujapon.com/2016/12/08/paroles-de-trad-black-studio-la-traduction-en-tous-genres/>

⁵⁰ ECO Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Paris, Librairie générale française, 2006, p.99-100

le lecteur sortirait de l'histoire. Et pour que le lecteur français soit dans la même position que le lecteur japonais, l'adaptation est donc parfois de mise :

Si le lecteur japonais a telle ou telle référence, eh bien remplaçons par des références que le lecteur français va connaître, alors, euh, oui traduire c'est trahir, ya des lecteurs qui vont pas du tout aimer les adaptations [...], mais faut éviter les références franco-françaises parce que c'est toujours euh, c'est toujours délicat.⁵¹

D'un autre côté, l'une des traductrices interrogées met en évidence un fait intéressant, la traduction ne doit pas être une démonstration technique, car cela enlèverait tout plaisir de lecture, donc son but ne sera pas de laisser des mots ou expressions japonais pour expliquer leur construction. La traduction comporte des contraintes, des dilemmes et c'est aussi le travail du traducteur de faire avec tout ça lorsqu'il traduit. La contrainte principale étant la lisibilité, que le tout soit fluide et agréable à lire.

Pour finir, cette dernière ajoute, lors d'une interview accordée au webzine Journal du Japon en 2016, que chaque traducteur aura sa traduction, qui correspond à ces différents choix, il n'y a donc pas qu'une seule traduction : « Pour le même texte, il peut y avoir plein de “bonnes traductions” différentes, qui correspondent à des choix différents. La traduction, c'est avant tout une question de choix. C'est pour ça que c'est subjectif. »⁵² Cela va donc de pair avec ce qui a été évoqué concernant les partis pris. Le résultat de ces derniers donnera une traduction unique à chaque traducteur.

Cette première partie a permis de mieux appréhender le travail de traduction, en prenant tout particulièrement l'exemple de la traduction de la langue japonaise. Ce qui a pu être constaté est que le travail de traduction est bien plus volumineux et complexe que ce qu'on pourrait penser, ce qui montre bien qu'il ne consiste pas seulement en un passage d'une langue à une autre. Enfin, cela a aussi permis de démontrer que chaque langue, à l'image ici du japonais, a ses propres caractéristiques, singularités qui la rendent unique, mais aussi difficile à retranscrire. De ce fait, traduire une langue étrangère demande avant tout une excellente maîtrise des deux langues (la langue source et la langue d'arrivée), mais pas que. Les situations exposées et leurs résolutions montrent que le traducteur doit aussi posséder une multitude de capacités secondaires qui permettront de concevoir la traduction la plus adéquate.

⁵¹ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

⁵² OZOUF Paul, *Paroles de Trad' : Black Studio, la traduction en tous genres !*, 2017 [en ligne] (consultée le 09/03/18

<https://www.journaldujapon.com/2016/12/08/paroles-de-trad-black-studio-la-traduction-en-tous-genres/>

III. Traduire du manga : des contraintes à respecter

La partie précédente l'a démontré, la traduction du japonais, et de n'importe quelle langue en général, est un travail fait de contraintes et de dilemmes inévitables. Mais le manga vient aussi en ajouter quelques-uns. Pour les traducteurs auxquels s'intéresse cette étude, la simple traduction du japonais n'est pas le seul élément qui demande certaines exigences. Le manga, cette bande dessinée japonaise, comporte bien des particularités qui demandent, encore une fois, aux traducteurs de faire preuve d'excellentes compétences dans leur domaine.

A. Traduction et lettrage, deux métiers qui gagneraient à se rapprocher

La première partie a consisté à faire le tour du métier de traducteur et de ses problématiques : en quoi il consistait et quelles étaient les difficultés qu'il pouvait contenir. Mais travailler sur un manga, ce n'est pas seulement travailler sur une traduction, le rapport à l'image est tout aussi important. Ce n'est qu'en intégrant le texte traduit dans les bulles que le manga prend toute sa forme. De la traduction à la mise en page du texte, il n'y a qu'un pas, et c'est au lettré d'effectuer ce travail.

1. Avant la mise en page, la traduction

Traduire un manga, c'est bien étendu traduire du japonais, mais pour cela, le traducteur passe d'abord par plusieurs étapes.

Dans un premier temps, le traducteur va recevoir de son éditeur le volume en version originale. Sa première tâche consistera alors à indexer le volume, c'est-à-dire le numéroté : d'abord le numéro des pages si elles n'apparaissent pas, puis celui des bulles et des onomatopées. Une fois ce travail effectué, il passe à la traduction sur un logiciel de traitement de texte, en inscrivant le numéro de la page avec le texte correspondant à chacune des bulles : « On va reporter la bulle numéro 1 et taper le texte de la bulle 1, on saute une ligne, bulle 2, etc. et les mises en forme dépendent des éditeurs. »⁵³ En effet, chaque éditeur a sa façon de travailler, et c'est au traducteur de s'adapter. Par exemple, la mise en page chez Pika Éditions est toujours la même : les bulles sont numérotées avec des chiffres et les onomatopées avec des lettres majuscules ; de plus, les onomatopées doivent figurer en gras de couleur rouge ou verte. Le rouge veut dire que l'onomatopée devra être entièrement retouchée par le lettré,

⁵³ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

tandis que le vert indique que sa traduction devra figurer en sous-titre. D'ailleurs le traducteur ne devra pas non plus oublier de spécifier sur son fichier le genre de paroles qu'emploie le personnage puisque la police de caractères ne sera pas la même si le personnage pense, chuchote, parle normalement, a peur, etc. Une fois que tout ce travail est fait, il enverra sa traduction par mail à l'éditeur qui prendra soin de la lire, d'apporter des corrections d'ordre orthographique ou syntaxique, mais aussi de poser des questions si un passage lui semblait étrange ou s'il pense qu'il doit être reformulé. Pour la suite, le traducteur devra attendre que le texte soit mis dans les bulles pour lire une dernière fois sa traduction et y apporter des corrections si nécessaire. D'ailleurs, cela semble être une étape très importante pour les traducteurs, car selon eux, le ressenti n'est pas le même entre un texte sur un logiciel de traitement de texte et un texte une fois intégré dans les bulles :

C'est plus confortable de relire quand c'est lettré. Quand on relit juste la traduction comme ça, euh avec mise en forme traitement de texte on peut faire des corrections, comment dire euh, au niveau de la syntaxe tout ça, dire telle ou telle phrase va mieux sonner, mais au niveau du sens, c'est toujours mieux d'avoir les images à côté, donc oui, oui je refais des petits changements aussi quand je relis le PDF, et ce qui est utile quand on a, quand je reçois le PDF, c'est qu'il s'est écoulé quelques semaines, voire quelques mois, euh, après la traduction, donc je peux être un peu plus loin dans l'histoire, me dire « Ah ça fait référence à ça », donc houlà faut corriger.⁵⁴

Effectivement, il se passe souvent un mois ou plus entre le moment où le traducteur rend son travail et celui où il reçoit le PDF de relecture, puisque les éditeurs laissent en général 3 semaines aux lettrés, et ensuite, ils font eux-mêmes une relecture et intégration de corrections. Le manga étant un objet combinant image et texte, le travail du traducteur ne s'arrête pas qu'à la remise de la traduction, le produit presque fini est tout aussi important pour avoir une image globale de ce que donne son travail.

Le travail sur un volume est le même pour chaque traducteur, ils passent en effet par les étapes énumérées précédemment. Toutefois, ils n'ont pas la même manière de travailler. Et l'entretien avec trois traductrices montre bien ce point.

La première interrogée, qui est aussi celle qui a le plus d'expérience (ayant commencé en 2001), passe en général trois jours par titres. Elle divisera donc le manga en trois parties, ce qui équivaut à 65 pages environ (cela peut varier selon la longueur des volumes), et traduira une partie en une journée, et ainsi de suite. Selon elle, certains traducteurs font d'abord une traduction littérale et adaptent à la relecture, mais ce n'est pas son cas puisqu'elle a tendance à

⁵⁴ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

faire tout d'un coup.

La seconde se dit très perfectionniste et ne quitte pas une page tant qu'elle ne lui convient pas, de ce fait, son premier jet est quasiment définitif, puisqu'elle a moins de corrections au second passage. Enfin, la dernière fera un premier jet rapide pour avoir toute l'histoire et elle repassera ensuite plusieurs fois pour peaufiner son travail.

Méthodes d'organisation différentes, mais elles sont du même avis sur le fait qu'elles profitent de l'indexation des volumes pour voir ce qui s'y passe et repérer d'éventuels passages à problème :

Souvent ce que je fais c'est, je parcours pendant que je numérote, je feuillette comme ça sans trop rentrer dans les détails, ça me permet de, de voir ce qui se passe dans le volume [...] des fois je tombe sur un jeu de mots et, et puis j'y pense et ça me permet de, entre-temps, d'y réfléchir.⁵⁵

La traduction, qui demande un travail similaire pour chaque traducteur, se métamorphose quand elle se lie au manga. Plusieurs étapes viennent se greffer au seul travail de traduction, ce qui a pour effet de mettre en évidence différents systèmes d'organisation : traduction sur trois jours ou une semaine, par chapitre ou par un quota de pages par jour.

2. De la traduction au lettrage

Le lettrage est l'étape qui vient juste après que la traduction soit validée par l'éditeur. Pour ce faire, le lettreur recevra par ce dernier la traduction, le volume indexé par le traducteur, et bien entendu le contenu du manga que les ayants droit japonais auront envoyé au préalable à l'éditeur français. Le travail du lettreur est dans un premier temps d'insérer le texte dans les bulles, mais ce n'est pas tout.

De plus, bien que deux étapes différentes dans la chaîne éditoriale du manga, il semblerait que le lettrage et la traduction marchent mieux si les deux protagonistes travail de pair.

Le premier devoir du lettreur consiste à constituer la maquette du manga sur Indesign. En effet, si les ayants droit japonais envoient les planches du volume, c'est en page par page ; d'ailleurs, le format d'un manga japonais étant légèrement différent du format français, il est indispensable de revoir la maquette.

Le tout constitué, le lettreur pourra alors commencer à insérer le texte dans les bulles, en suivant la traduction indexée par le traducteur. Mais cela ne s'arrête pas là, car en plus

⁵⁵ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

d'intégrer le texte dans la bulle correspondante, le lettré doit aussi y appliquer la bonne police et taille de caractère, et faire en sorte que la forme que prend le texte dans la bulle soit en harmonie avec cette dernière, pour que le tout soit beau et plus agréable à lire pour le lecteur (d'où le mot lettrage). Il peut aussi arriver, notamment pour un nouveau titre, que le lettré fasse des propositions à l'éditeur quant au choix de la police pour un certain type de texte. En effet, même si la plupart des polices restent les mêmes, le texte courant, les pensées, cries, etc., certaines peuvent être différentes d'une série à l'autre.

Le plus gros du travail, en plus de l'insertion du texte, est celui des différentes retouches graphiques, principalement celles des onomatopées. Les onomatopées se distinguent en deux catégories : celles que le lettré doit entièrement retoucher (majoritairement les plus petites), et celles où la traduction doit apparaître au-dessous, c'est-à-dire qu'elle sera sous-titrée. Dans les deux cas, le lettré doit créer une onomatopée qui ressemble le plus possible à celle d'origine pour que cette dernière s'intègre parfaitement au dessin. En effet, l'onomatopée est considérée comme un élément indissociable de la planche, et s'il fut un temps où la volonté des éditeurs était de tout retoucher pour ne faire paraître que les françaises, c'est de moins en moins le cas – cela dépend des œuvres. Certaines peuvent d'ailleurs demander plus de manipulations que d'autres, à l'image de l'anecdote narrée par Martin Berberian, sur la page Facebook de B.L.A.C.K Studio.



56

Comme on peut le voir, l'onomatopée japonaise comporte une ombre portée. Ce genre d'onomatopée prenant une grande partie de la case doit être sous-titré, comme on le voit dans la troisième image. Donc le lettré doit faire en sorte qu'elle ressemble un maximum possible à celle d'origine, d'où l'importance d'y intégrer aussi une ombre portée, ce qui nécessite de

⁵⁶ Images tirées de la page de Black Studio, [en ligne]
<https://fr-fr.facebook.com/blackstudioFR/>

passer par plusieurs étapes sur un logiciel de retouche : « À l'ombre, maintenant. Il duplique son ono, l'aplatit et lui applique une trame identique à celle de l'ombre VO. Enfin, il la met en mode produit (CaD translucide), afin que le blanc disparaisse au profit de l'arrière-plan. Il n'a plus qu'à remettre son ono dessus. »⁵⁷ Comme indiqué dans son anecdote, ce genre d'onomatopées, avec ombre portée, est assez rare. Cependant, un manga comporte, dans une grande majorité des cas, un nombre conséquent d'onomatopées, et même si dans une même série, le lecteur peut réutiliser des onomatopées déjà apparues, il devra tout de même effectuer de légères modifications pour qu'elles épousent parfaitement la forme de l'onomatopée d'origine.

Il y a une grande différence entre le moment où le traducteur écrit son texte sur un logiciel de traitement de texte, et celui où ce dernier se retrouve dans les bulles. Comme évoqué plus tôt, les traducteurs sont d'avis que leur lecture n'est pas du tout la même, et que cela entraîne des corrections :

Ça change tout. Ouais bah déjà quand on voit sur le Word, on a pas du tout le même feeling que quand il est en bulle, et quand il est en bulle d'un coup on se fait « bah ça colle pas du tout bien cette bulle, il faut la retravailler » [...] moi j'ai plein de changement à apporter⁵⁸

Il a été dit que la bulle est le texte ne doivent faire qu'un, que le but pour le lecteur est que le texte épouse la forme de la bulle pour rendre cette dernière agréable au regard et à la lecture. Mais cela ne fonctionne qu'à la condition que le texte rende dedans. En effet, il arrive que quelques mots en japonais deviennent plus longs en français. On peut penser aux périphrases qu'une des traductrices dit souvent utiliser pour expliquer des notions ou concepts inexistants en français. Dans ce cas-là, elle doit aussi faire attention à ce que sa traduction ne soit pas trop longue pour la bulle, car elle ne rentrerait pas. Ou alors le lecteur peut diminuer la taille de la police, mais cela rendrait la bulle illisible. Donc le traducteur doit avoir conscience du travail qui sera effectué derrière sa traduction, cela permet d'éviter au lecteur, ou à l'éditeur pendant ses corrections, d'être face à une situation problématique.

Toutefois, ce genre de situation peut être largement minimisé si les deux étaient en contact. En effet, ils ne le sont jamais, si problème de traduction il y a, ce sera à l'éditeur de faire le pont entre les deux intervenants. Cependant, il existe un groupe de professionnel de la

⁵⁷ BERBERIAN Martin, post Facebook du 26/02/18 [en ligne] (consulté le 13/03/18)
<https://www.facebook.com/blackstudioFR/>

⁵⁸ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18

traduction et du lettrage qui se sont regroupés pour permettre une meilleure cohésion entre chaque étape. Sur leur site Internet⁵⁹, on peut notamment comprendre leur motivation :

Notre expérience du métier nous a amenés à porter un regard averti et concerné sur notre travail en tant que traducteurs, adaptateurs ou lettreurs. Une bonne adaptation, qu'elle concerne un manga, un jeu vidéo ou un dessin animé, passe par une chaîne de travail dont chaque étape est dépendante de la précédente et exige une vigilance qualitative adaptée. Au B.L.A.C.K Studio, nous estimons que les prestations de toutes ces étapes gagnent à mieux se connaître et à travailler main dans la main.⁶⁰

Ainsi, traducteur et lettreur sont en étroite collaboration, ce qui a l'avantage, selon eux, de n'avoir, pour l'éditeur, qu'à travailler avec un prestataire unique et surtout cela permettrait des rendus plus rapides, étant plus facile d'échanger entre eux, cela simplifie chaque étape du processus.

Parmi les nombreuses anecdotes de traduction et de lettrage que l'on peut trouver sur leur page Facebook, l'une reflète bien l'idée que les deux domaines fonctionnent mieux une fois connectés.

Dans le tome 4 de *Born to be on Air* se trouve une case de conversation téléphonique. Dans les bulles est intégré du texte simulé, illisible, qui ressemble à une écriture manuscrite. Le travail du lettreur sera de recréer ce texte, mais en écriture occidentale, puisque de haut en bas dans la version originale. Toutefois, la traductrice explique s'être aperçue que les bulles contiennent parfois du texte lisible, et qu'il faut donc obligatoirement traduire.



À première vue, le texte est illisible, mais comme on peut le voir ici, certains passages sont du vrai texte. Les deux types de texte sont d'ailleurs si bien intégrés que le changement est imperceptible. Les deux professionnels travaillant ensemble, la traductrice a ainsi pu transmettre les mots à ajouter directement pour que le lettreur puisse les insérer.

⁵⁹ <http://blackstudio.fr/>

⁶⁰ B.L.A.C.K Studio, « Le B.L.A.C.K Concept » [en ligne] (consulté le 16/03/18)
http://blackstudio.fr/?page_id=151

1. Les onomatopées

L'onomatopée est un mot qui a pour rôle d'imiter un son. Un son de pas, un grincement de porte, un klaxon, etc. Dans le monde de la bande dessinée, franco-belge, comics, manga, l'utilisation d'onomatopée est très courante. En ce sens, le manga ne déroge pas à la règle. Pourtant, contrairement aux autres types de bandes dessinées, le manga a une manière toute particulière d'employer les onomatopées. En effet, dans les comics ou bandes dessinées franco-belges, l'onomatopée est utilisée pour indiquer un son bien particulier lié à la scène (une explosion par exemple), mais sur l'œuvre entière, elle se fait assez discrète. Le manga, quant à lui, donne une place des plus importantes à celle-ci puisqu'elle se voit très présente tout au long d'un tome. Il n'est donc pas rare d'en trouver parfois à chaque page (cela varie aussi selon les séries, certaines en ayant beaucoup plus que d'autres). Plus qu'une simple indication de son, l'onomatopée fait partie entière du dessin, c'est d'ailleurs pour cela, qu'à présent, les éditeurs décident de les sous-titrer au maximum pour ne pas à avoir à toucher au dessin. Encore une fois, cela dépend des cas, et il existe des œuvres où la volonté éditoriale est de retoucher toutes les onomatopées (ce qui demande un énorme travail du lettré). L'onomatopée est donc tout à fait spécifique au manga, et un lecteur serait d'ailleurs très surpris de ne pas en trouver dans l'une de ses séries, mais en quoi pose-t-elle problème ?

Ce qui fait toute la singularité, et la difficulté, de l'onomatopée japonaise est qu'il en existe des milliers. Et c'est en ça qu'elle peut vite devenir problématique pour un traducteur. Ainsi, les traductrices interrogées ont été véridiques sur ce fait : l'onomatopée peut parfois faire partie des termes intraduisibles : « Qu'est-ce que ça prend la tête les onomatopées, parce qu'ils en ont, mais un paquet en japonais et très précise ! Alors l'onomatopée du, de l'objet lourd qui tombe avec un son mate, euh, le bruit de silence, j'adore. »⁶² Les Japonais ont une onomatopée pour tout, du son le plus commun, les bruits de pas, du vent, etc. à ceux qui ne semblent même pas exister (l'onomatopée du soleil qui brille ou encore du fait d'avoir le visage fripé⁶³). D'ailleurs, l'une des traductrices a indiqué avoir un dictionnaire d'onomatopées japonaises, qui malheureusement ne regroupe pas toutes les onomatopées, et notamment celles pouvant être créées par le mangaka lui-même.

Les difficultés qui en découlent peuvent se faire en deux temps.

⁶² Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

⁶³ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

La première est que l'onomatopée en question n'évoque tout simplement rien en français : « Alors euh, “kyorokyoro” euh, quand on tourne la tête et ben, on va mettre un truc qui ressemble alors qu'en français, ça n'évoque rien du tout. »⁶⁴ C'est alors au traducteur de faire preuve d'ingéniosité pour trouver un son qui pourrait évoquer ce geste bien précis.

Dans un deuxième temps, il y a le fait qu'une simple onomatopée peut avoir plusieurs variations alors que cela reste, à la base, le même son. Mais ces onomatopées étant différentes dans la version originale, le traducteur doit encore une fois se démener pour trouver ce qui fonctionnerait en français :

Sur *Hikari Man* j'ai beaucoup de, d'onomatopée d'électricité, et euh, bon quand t'en as une ou deux bon t'as des trucs, mais là, elles sont très différentes, y en a énormément des petites nuances, un tout petit coup d'électricité, un gros coup, un arc électrique, un machin... Alors du coup j'suis là devant mon ordinateur « dzz, dzzzz, dzz dzz ? », ah ouais c'est plus « dzzzt », et donc du coup tu vas taper, mais ça rend pas bien en lettre du coup t'es là « ah », (rit), c'est vrai que, ça rend un peu débile.⁶⁵

Si on ajoute à ces cas le nombre d'onomatopées dans un simple tome, cela peut vite devenir difficilement gérable pour les traducteurs, et leur faire perdre du temps dans leur travail.

Toutefois, les onomatopées présentes dans les séries restent les mêmes la plupart du temps, et les exemples cités ci-dessus ne sont pas les plus courants. Les plus courantes deviennent d'ailleurs des automatismes pour les traducteurs, car ils les retrouvent dans plusieurs séries ; par exemple, ils savent que les bruits de pas seront traduits par « tap tap tap ». Les entretiens ont d'ailleurs pu dégager le fait que l'expérience joue aussi beaucoup dans le fait de surmonter cette difficulté. En effet, les traductrices interrogées évoquent essentiellement leur début quand elles en parlent. Bien sûr, il leur arrive de tomber sur certaines pouvant leur donner du fil à retordre, mais à force de pratique, elles ont acquis certaines compétences qui les aident dans leur traduction :

Au début j'étais pas très habituée aux onomatopées, et au fur et à mesure, maintenant quand je vois une onomatopée, ça m'évoque quelque chose tout de suite, tu te dis « Ah oui, ça c'est quelque chose qui roule, ça c'est quelque chose qui brille, ça c'est quelque chose de mouillé », j'sais pas comment dire, à un moment les sons, ils sont associés à quelque chose et, et tu vois bien que des fois, ils contractent deux onomatopées existantes, ou ils en créent une totalement, et du coup, toi-même ben, tu vas recréer un truc qui va essayer d'exprimer tout ça.⁶⁶

⁶⁴ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

⁶⁵ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

⁶⁶ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

Chaque individu devient meilleur dans son domaine au fil du temps, mais cela semble d'autant plus vrai lorsque l'on parle du métier de traducteur puisque c'est à force d'être face à ces difficultés qu'ils développent des automatismes qui facilitent leur travail. Ainsi, si au début l'onomatopée pouvait être difficilement traduisible, ce n'est plus le cas.

2. Les gags visuels

L'humour japonais, que ce soit des blagues (liées ou non à des références) ou des jeux de mots, peut s'avérer particulièrement problématique. La partie lui étant dédiée a surtout évoqué que l'humour en tant que tel, mais il ne faut pas oublier que les auteurs ne manquent pas d'imagination, et qu'il arrive très souvent qu'une blague soit illustrée par le dessin de la case. C'est ce qu'on appelle un gag visuel.

La traduction de blagues ou de jeux de mots peut devenir un vrai parcours du combattant lorsque ladite blague ne fonctionne pas en français. C'est la même chose pour les jeux de mots, très appréciés des auteurs. En y ajoutant donc l'aspect visuel propre au manga, l'adaptation d'une blague, peut devenir des plus ardues. S'il veut absolument adapter et éviter une note de bas de page, le traducteur n'a pas le choix, il doit prendre le temps pour trouver la solution qui concordera avec l'image : « Là faut se torturer la tête pendant des heures et des heures, comment tordre le texte, comment trouver quelque chose qui passerait, s'éloigner le plus possible du japonais pour ouais, pour trouver un gag qui ressemble au dessin et qui, qui soit drôle. »⁶⁷ Il y a là l'idée qu'il ne faut pas hésiter à s'éloigner complètement de la version originale pour trouver ce qui fera mouche. Bien sûr, décider d'adapter en s'éloignant ainsi du texte à des défauts, car ce n'est plus du tout le texte et la blague d'origine, mais c'est un parti pris du traducteur. Certains privilégieront la fluidité en faisant en sorte que la blague fasse naturelle, que le lecteur en rit comme si c'était la vraie, d'autres préféreront rester fidèles au texte (ou n'auront pas le choix) et mettront une note de traduction.

D'un autre côté, il arrive que le traducteur n'ait pas de solutions, ou qu'il préfère tout simplement rester au plus proche de la version originale. Dans ce genre de cas, il devra se tourner vers une traduction plus littérale en expliquant ce que les termes japonais veulent dire et ce qui en fait que c'est drôle pour le lecteur.

Un exemple très parlant se trouve dans la série *GTO* de Tôru Fujisawa. Comme dit précédemment, cette série regorge de note d'humour, jeux de mots et références culturelles,

⁶⁷ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

car en plus de son histoire, c'est aussi ce qui en fait une œuvre culte. Dans un passage du tome 7, un gag visuel est inséré du fait que le personnage principal ne comprend pas un mot. Dans l'extrait en question, les élèves du héros évoquent le fait que l'absentéisme d'une élève est lié à un traumatisme.



Sans explication, cette partie de la planche n'a aucun sens pour un lecteur français. De plus, le dessin étant très spécifique au jeu de mots, il serait très peu probable qu'une adaptation soit possible en gardant le thème du traumatisme. Le renvoi au lexique en début de volume est donc de mise. En effet, grâce à lui est révélé qu'en japonais, « trauma » se dit « torauma ». Or, dans ce mot, on entend « tora » et « uma », qui se traduisent respectivement par « tigre » et « cheval », d'où l'image du tigre-cheval que se fait le personnage principal. Ce genre de jeu de mots illustré pose évidemment problème dans un manga, car soit il passe, miraculeusement, en français, soit le traducteur réussit à trouver un équivalent qui fonctionne avec l'image. Cela demande toutefois des heures de recherches possiblement infructueuses. Auquel cas, l'astérisque sera obligatoire, soit pour renvoyer à un lexique, comme dans ce cas, soit à une note de bas de page.

La langue japonaise n'est donc pas la seule à posséder ces particularités puisqu'à ces dernières s'ajoutent celles de l'objet manga, et plus spécialement dans certains aspects de son contenu.

⁶⁸ FUJISAWA Tôru, *GTO*, Tome 7, Paris, Pika Éditions, 2001, p. 115

C. Mangas et longévité, les contraintes des longues séries

Traduire une série demande forcément un travail très rigoureux de la part du traducteur, et c'est d'autant plus le cas quand cette dernière dure dans le temps.

Bien qu'il existe des séries courtes ou des One-shot, à savoir une histoire en un seul tome, ce n'est pas la forme la plus courante d'un manga. En effet, si on se promène dans la partie manga d'une librairie, on peut vite constater que la majorité des séries présentes dépassent sans difficulté les 10 tomes, avec une mention spéciale pour certains best-sellers internationaux. Pour les plus célèbres, maintenant terminés, *Naruto* compte 72 tomes, *Bleach* 74, et *Fairy Tail* 63 tomes. Mais d'autres séries tout aussi longues sont encore en cours telles que la très célèbre *One Piece*, totalisant actuellement 87 tomes et qui ne compte pas prendre fin de sitôt puisque son auteur, Eiichiro Oda a récemment confié que son œuvre aurait atteint 80% de son histoire⁶⁹. Ce ne sont là que les exemples les plus connus du grand public, mais ce ne sont pas les seules à atteindre des nombres aussi élevés.

Il se passe beaucoup de choses en 60 tomes et plus, et c'est encore un long travail qu'est contraint de faire le traducteur afin de rester cohérent dans ce qu'il fait.

Dans un premier temps, traduire des séries aussi longues demande l'élaboration d'un index complété au maximum : personnages, lieux, noms d'attaques (s'il y en a), etc. C'est surtout le cas pour les mangas d'aventure, fantaisie..., où le nombre de personnages et de lieux est vite très élevé. Il en est de même pour les noms d'attaques, ce qui est très courant dans ce genre de mangas (les titres cités ci-dessus en sont tous dotés). Un index permet avant tout au traducteur de ne pas faire d'erreur, ce qui peut arriver quand une série dure aussi longtemps. Toutefois, il ne doit pas être qu'une simple liste, elle se doit d'être très précise. Pour ce faire, le traducteur va, par exemple, noter le nom du personnage ainsi que son tome d'apparition. Pour les attaques et techniques, il devra, en plus de sa première utilisation, écrire le nom en japonais et sa traduction, et surtout ne pas oublier de spécifier quel personnage utilise telle technique. Encore une fois, cela varie entre chaque série. Par exemple, les techniques qui sont en anglais dans la version originale sont généralement laissées telles quelles.

Pour des séries de ce genre, les index sont indispensables pour les traducteurs, mais aussi dans le cas où la série est reprise par un autre.

⁶⁹ Kubo, *Le manga One Piece aurait atteint 80% de son histoire*, Manga Mag, 2018 [en ligne] (consulté le 21 juillet 2018)
<https://www.mangamag.fr/actualite/actualite-manga/le-manga-one-piece-deiichiro-oda-auroit-atteint-les-80-de-son-histoire/>

Même si c'est assez rare, il arrive, pour des raisons diverses, qu'une série change de traducteur. Et pour un traducteur, reprendre une série demande un gros travail préparatoire. Travail plus ou moins long selon l'œuvre, mais si on parle d'une série de 20 tomes ou plus, cet index devient précieux :

Le lexique, c'est utile pour moi et c'est utile si jamais quelqu'un reprend la série, parce que j'ai repris des séries sans index de personnages, alors sur *UQ Holder*, qui est la suite de *Negima* [série de 38 tomes], *Negima* y avait pas du tout eu de, d'index de personnages, et vu qu'il y en a 300 000, je rame.⁷⁰

L'absence d'index peut alors s'avérer un sérieux bâton dans les roues, pouvant ralentir considérablement le travail du traducteur.

L'index est un point important qui peut beaucoup aider si un manga est confié à un nouveau traducteur, mais comme dit plus tôt, cela demande tout de même un gros travail préparatoire. Premièrement, le traducteur doit prendre le temps de relire tous les tomes parus (en français, et éventuellement en version originale), ce qui peut prendre un temps considérable s'il s'agit d'une longue série. Une fois ce travail fait, le nouveau traducteur doit faire attention aux choix de traduction qui ont déjà été faits dans les volumes parus. Mais pour l'une des traductrices interrogées, bien que tout cela demande un travail considérable, ce n'est, selon elle, pas le plus difficile : « Mais c'est pas que ça j'trouve, il y a aussi tout un style d'écriture qui est pas forcément le même quoi, c'est un gros taff, en tout cas quand tu reprends une série, tu sais que ça va pas être de tout repos quoi. »⁷¹ Ses propos mettent en avant le fait que, comme n'importe quel auteur, les traducteurs ont leur propre façon de faire, et donc leur propre style d'écriture. Cela demande alors une compétence de plus pour ce dernier, qui doit faire en sorte que le lecteur ne ressente pas ce changement lors de sa lecture. Car au fil du temps, le lecteur se sera habitué au style d'écriture du traducteur, et le rôle du nouveau traducteur sera justement de ne pas le sortir de cette ambiance : « J'ai dû travailler sur deux chapitres de *L'Attaque des Titans* pour remplacer le traducteur [...] et j'me souviens que là j'ai eu le plus beau compliment de ma carrière, là mon éditeur qui m'a dit "bon bah j'avais l'impression que c'était Sylvain". »⁷² Ainsi, être traducteur ne demande pas seulement de savoir traduire correctement, mais aussi des capacités secondaires, à l'image de ce travail de caméléon.

⁷⁰ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

⁷¹ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

⁷² Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

D. Traduire en suivant la parution japonaise

Depuis quelques années, certains éditeurs français ont mis en place un nouveau système de consommation de mangas : la publication simultanée. Son fonctionnement et sa mise en place seront plus particulièrement traités dans la partie lui étant consacrée, mais ici sera notamment traité le travail de traduction.

Avant d'expliquer le terme, il est important de préciser qu'au Japon, les séries sont d'abord prépubliées dans un magazine de prépublication édité par les maisons d'édition. Ainsi, chaque semaine ou chaque mois (ceci étant le rythme de publication le plus courant), les lecteurs japonais peuvent trouver dans ces magazines un nouveau chapitre de leurs séries préférées. Ce n'est que quelques mois plus tard, quand le nombre de chapitres pour constituer un volume est atteint, que le tome paraît en reliaison. Cette méthode de publication, et de consommation typique du marché japonais est moins courante, voire inexistante en Occident, à l'exception des comics américains, mais là encore, le rythme de publication est bien moins soutenu que pour les séries japonaises. Grâce donc à ce système, les lecteurs japonais n'ont pas à attendre un an ou plus pour découvrir la suite de leurs séries (ce qui est majoritairement le cas pour la bande dessinée en France).

Cela permet de comprendre le principe de la publication simultanée. Le but est, comme au Japon, de proposer les chapitres d'une série en même temps que la version originale et ainsi permettre aux lecteurs français qui ne souhaitent ou ne veulent pas attendre, de pouvoir lire leurs séries préférées en même temps que les lecteurs japonais. Mais pour que cela soit possible, il y a un lourd travail à faire en amont.

En effet, les éditeurs ne reçoivent les fichiers qu'une petite semaine avant la parution officielle, et donc, tout le travail, de la traduction au lettrage avec la relecture de l'éditeur entre chacune de ces étapes doit se faire en quelques jours. Le retard n'est pas permis, car cela voudrait dire, ne pas sortir le chapitre dans les temps. : « Pour organiser une publication simultanée avec le Japon, c'est une usine à gaz. »⁷³

Pour le traducteur, le travail devra être fait dans la journée. L'une des traductrices interrogées (la plus expérimentée), qui s'occupe du simulpub de la série *UQ Holder* pour Pika Éditions, expliquait lors de l'entretien que son chapitre du mois allait arriver le lendemain (soit un jeudi), et qu'elle devrait rendre la traduction en fin d'après-midi maximum. Dans le cas d'un simulpub, elle ne recevra pas le volume d'origine, puisqu'il n'est pas encore sorti au Japon,

⁷³ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

mais un PDF de basse qualité du chapitre (basse qualité pour qu'elle n'ait pas besoin de trop de temps pour le télécharger). Elle doit donc faire sa traduction dans la journée, pour qu'elle puisse partir chez le lecteur le plus vite possible afin qu'il passe son week-end sur le chapitre, que la relecture soit faite par l'éditeur le lundi matin et qu'il l'envoie en BAT en fin de matinée.

Pour le traducteur, cette dose de travail lui prend la journée. De ce fait, c'est une journée de travail sur laquelle il ne passera pas sur ces autres séries en cours. La publication simultanée, bien qu'elle comporte des avantages pour le lecteur, est en soi, une méthode de consommation contraignante pour le traducteur, mais aussi pour tous les autres maillons de la chaîne. En plus de ça, il faut ajouter les délais à respecter, qui peuvent être une source de stress. En effet, dans ce type de travail, le traducteur ne peut pas passer des heures, voire des jours sur les difficultés antérieurement énoncer. Donc, s'il a, par exemple, un jeu de mots, il ne pourra pas passer des heures, voire des jours, à chercher la solution parfaite, il n'a pas le luxe du temps.

IV. La traduction sur Internet, la place des amateurs

Se lancer dans le scantrad, même si l'activité s'apparente à un hobby, demande de consacrer une partie de son temps libre. La motivation doit être assez importante, car pour les groupes traduisant des séries très attendues, il faut pouvoir délivrer aux lecteurs des chapitres dans les meilleurs délais. On peut alors se demander ce qui pousse les membres à s'y engager.

A. Pourquoi s'engager dans le scantrad

Créer une team de scantrad, ou en intégrer une déjà existante, demande de la part du membre une motivation certaine. En effet, quelle que soit la place du membre dans la team ou le nombre de projets en cours, travailler dans le but de produire un chapitre traduit et correctement mis en page demande, et cela va de soi, du temps que tout le monde n'a pas. Ainsi, pour qu'un groupe dure dans le temps et produise un travail de qualité (à leur niveau d'amateur), cela demande aux membres, et futurs membres, une forte implication, mais comment le manga incite une telle motivation ?

1. Scantrad de mangas : partager sa passion

Lorsque l'on cherche la réponse à cette question, l'évocation de la passion est ce qui vient en premier lieu. En prenant le sens strict du terme, la passion est d'abord un terme propre à la religion, mais avec le temps, elle a pris un caractère lié à un amour ou une émotion intense. Pour sujet ici traité, c'est donc la passion du manga qui est en jeu ; du manga en général c'est-à-dire l'objet même, mais cela peut aussi bien être la passion d'un certain genre de manga ou tout simplement de certaines séries. En effet, que ce soit dans les présentations des teams sur leur site web, lors d'interviews lues sur Internet ou même de la part de certains membres interrogés, le mot passion est un élément clé, vu dans la majorité des cas. Les membres se voient comme des personnes passionnées, et c'est cette passion qui les a poussés à créer un groupe de scantrad ou d'en rejoindre un. On peut le voir sur plusieurs sites, à l'image de la Shamballa Alchemist Team, spécialisé dans le shônen et le seinen (mangas dont la cible éditoriale est les jeunes garçons et jeunes adultes), qui se qualifie comme « une team de fans, de passionnés, adressée aux fans et passionnés des séries que nous traduisons, envers

qui nous cherchons à offrir un service bénévole, gratuit et désintéressé »⁷⁴, ou encore la Sumire Team, traduisant majoritairement du shôjo (cible féminine) : « La Sumire Team a pour but de partager sa passion pour la culture asiatique au travers de news régulières, de critiques de mangas, animés, films mais aussi en vous faisant découvrir des mangas encore inédits en France. »⁷⁵ Ce dernier point montre aussi un penchant prononcé pour la culture asiatique, principalement japonaise, ce qui fait que les membres de ces groupes ont certes cette passion pour le manga, mais en règle générale, un amour prononcé pour son pays d'origine.

La passion est vue ici comme un point positif, dans le sens où c'est ce qui a poussé les membres à envisager puis se lancer dans la pratique du scantrad. De plus, en se positionnant comme des passionnés, ils permettent de créer un lien avec les lecteurs *via* un esprit communautaire entre personnes partageant la même passion. Cette passion étant ici le manga, l'idée est de partager leur travail fait au reste des fans, et ce, sans rien demander en retour, d'où la notion de désintéressement. Là encore, c'est ce que l'on trouve dans la plupart des propos émis par les teams de scantrad : « Parce qu'on aime les mangas et qu'on aime faire du bénévolat (en tout cas moi je suis pas payé). Bref quitte à faire des chapitres autant les partager avec la communauté. »⁷⁶ En partageant leur contenu avec le reste de la fanbase, on a affaire à ce que Henry Jenkins appelle une culture participante, comme le montre Laurence Allard :

C'est ainsi que la convergence culturelle débouche, selon Jenkins, sur une culture participante : « L'explosion de nouvelles formes de créativité l'intersection de différents médias et technologies, industries et consommateurs encourage une nouvelle culture participante en donnant les moyens aux gens et des outils pour archiver, annoter, s'approprier et diffuser du contenu »⁷⁷

Cette culture participante redéfinit le rôle du consommateur qui en résulte ainsi en une pratique travaillant pour l'intérêt général, fait que l'on retrouve dans les propos cités ci-dessus. En tant que passionnés qui traduisent des mangas pour assouvir cette passion, ils partagent leur travail à toute la communauté, donc pour l'intérêt général. Cette culture participante n'est pas unique à la communauté de manga, mais de n'importe quelle autre

⁷⁴ Shamballa Alchemist Team, « La SAT » [en ligne]

<http://satuniverse.free.fr/index.php?page=team#supplements>

⁷⁵ Sumire Team, « Qui sommes-nous ? » [en ligne]

<http://sumire-no-team.eklablog.com/qui-sommes-nous-p1045568>

⁷⁶ Miam Miam Team, « FAQ » [en ligne]

<https://miammiam-team.org/team/faq/>

⁷⁷ ALLARD Laurence, BLONDEAU Olivier, 2.0 ? : culture numérique, cultures expressives, *Médiamorphoses*, 2009, n°24, p.20

forme de biens culturels ; Internet regorge de fanfictions et fanarts de films, livres, jeux vidéo ou encore de séries télévisées.

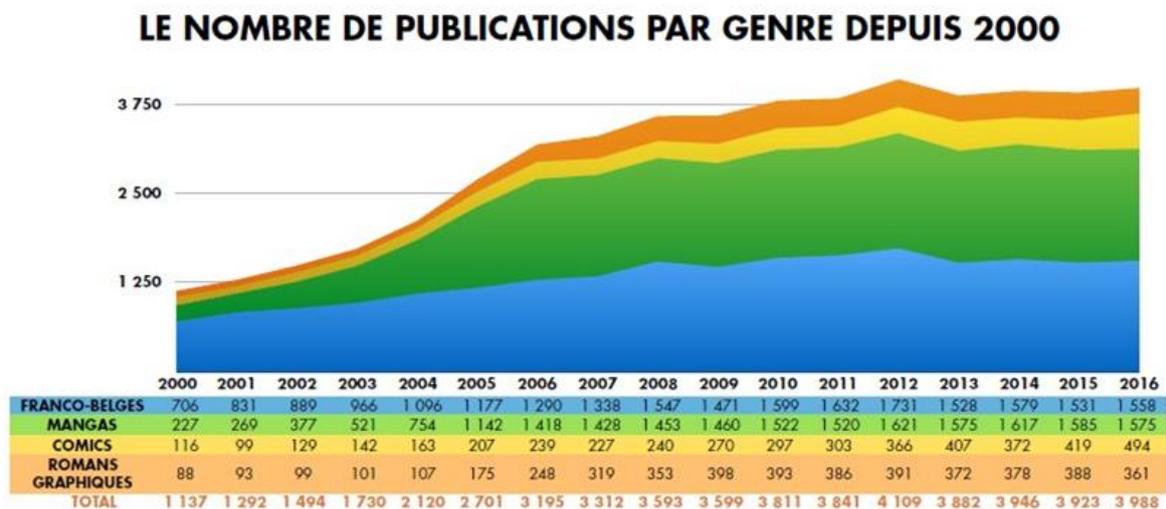
Pourtant, bien que dans ce cas précis, la passion soit perçue comme un trait positif, elle est en réalité parfois vue négativement. C'est notamment le cas dans le domaine professionnel. Un salarié passionné par son travail s'investira autant qu'il le peut, toutefois la passion étant cet état d'affection intense pour quelque chose, elle peut résulter en des réactions violentes et irraisonnées. En cela, la passion de certains fans (et pas seulement des membres de groupe de scantrad), peut parfois les inciter à de fortes réactions. Ainsi, il n'est pas rare de trouver des remarques violentes envers les éditeurs ou même envers les teams de scantrad. Car les fans et lecteurs de scans sur Internet peuvent aussi se retourner contre les teams qui suivent les règles et abandonnent une série licenciée, comme le montre un membre fondateur de la Miam Miam Team qui fut interrogée pour cette étude : « Quand je vois le nombre de personnes qui nous crachait dessus dès qu'on arrêtait une série pour licence. Je pense que le scantrad n'a donc pas réellement de bénéfice pour le marché. »⁷⁸ Ses propos rejoignent ceux récoltés dans le podcast de Mangacast lorsqu'un membre d'une des teams présentes mettait en avant le fait qu'à chaque annonce d'un arrêt de série pour licence, certains lecteurs étaient mécontents, bien que d'autres soient ravis de l'annonce. Ainsi, même si la majorité des groupes amateurs ne sont pas dans ce côté négatif de la passion, et semblent être au courant des problèmes que leurs groupes suscitent sur le marché du manga, ce sont les fans passionnés qui ont les réactions les plus violentes, fait qui peut s'expliquer par une méconnaissance du marché du manga.

2. Faire découvrir des titres inconnus ou non disponibles en France

Le but du scantrad, à son commencement, était de faire découvrir aux fans des œuvres introuvables en France ou la suite de séries en cours de parution. En effet, bien qu'aujourd'hui le rythme de parution varie entre 2 et 3 mois – ou plus, cela dépend des titres et de leur rythme de parution au Japon –, au début, les lecteurs devaient s'armer de patience pour lire la suite de leurs séries préférées. Les teams de traductions venaient alors combler ce vide, en attendant la sortie officielle française. Les éditeurs faisant leur possible pour publier au plus vite les tomes de leurs séries, les groupes de scantrad existent donc pour deux raisons.

⁷⁸ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

Dans un premier temps, le rôle des teams est de proposer aux passionnés de mangas et de culture japonaise des séries non licenciées en France, alors cette dernière est tout de même le deuxième pays consommateur de mangas après le Japon.



79

Le graphique ci-dessus permet bien de constater que le nombre de publications de mangas a considérablement augmenté ces quinze dernières années. Ainsi, le manque de titres qui caractérisait le marché à ces débuts n'est plus d'actualité. Et pourtant, malgré cette forte augmentation de l'offre éditoriale, les teams de scantrad existent toujours, alors que cela devrait plutôt produire l'effet inverse. En réalité, même si l'offre française est énorme, elle reste loin de la quantité que produisent les maisons d'édition japonaises. De ce fait, il est logique de penser que toute cette production ne sera jamais disponible en France dans sa totalité. Et les éditeurs en sont bien conscients, à l'image du directeur éditorial interrogé : « On a une offre assez énorme, mais y en aura toujours une infime partie de fan, fan fan, qui vont vouloir des titres qui paraîtront jamais. »⁸⁰ Les éditeurs français ne pourront jamais publier tous les mangas disponibles au Japon, et entre le nombre de séries en cours de parutions, et les plus anciennes, il y aura toujours des passionnés qui voudront lire un titre en particulier qui aura très peu de chance d'être un jour publié. Car éditer un manga est un risque pour les maisons d'édition, leurs choix doivent être murement réfléchis, même s'il peut arriver qu'un éditeur ait un coup de cœur tout en sachant que les ventes ne seront pas forcément au rendez-vous. Ainsi, le scantrad permet à ces fans de lire les œuvres qu'ils

⁷⁹ RATIER Gilles, *Rapport sur la production d'une année de bande dessinée dans l'espace francophone européen : 2016 l'année de la stabilisation*, ACBD, 2016. [en ligne], (consulté le 18/02/17) http://www.acbd.fr/wp-content/uploads/2016/12/Rapport-ACBD_2016.pdf

⁸⁰ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

recherchent, ou bien d'en découvrir d'autres. C'est d'ailleurs de cette manière qu'un des membres de la Miam Miam Team interrogé conçoit le scantrad. Pour lui, c'est ce qui permet de faire découvrir aux lecteurs des titres qui n'ont presque aucune chance d'arriver en France.

D'un autre côté, le scantrad, c'est aussi ce qui permet aux fans les plus impatients de lire la suite de leurs séries préférées.

Comme cela a déjà été évoqué, le système de publication au Japon diffère du système français. En effet, avant de paraître en volume relié, les séries sont dans un premier temps publiées en chapitre dans des magazines de prépublication à l'image du *Weekly Shōnen Jump*, magazine de prépublication hebdomadaire de l'éditeur Shueisha. Ce dernier est sans aucun doute le plus célèbre, puisqu'il contient les séries les plus populaires du moment : *One Piece* (édité en France par Glénat Manga), *Boruto* (Kana) ou encore *My Hero Academia* (Ki-oon), tous des best-sellers. Étant un magazine hebdomadaire, les lecteurs japonais peuvent y lire un chapitre de ces séries par semaine. Et c'est en cela que vient le problème. En effet, alors que les lecteurs japonais lisent chaque semaine leurs nouveaux chapitres, les lecteurs français doivent, quant à eux, attendre la parution du volume relié. De ce fait, l'attente est beaucoup trop longue pour les fans les plus extrêmes. Ils peuvent même y voir une forme d'injustice, pourquoi ne pourrait-il pas lire ces chapitres en même temps que les Japonais ? C'est pour cela qu'une partie des teams de scantrad traduisent des titres pourtant licenciés en France. Ces chapitres sont traduits de manière temporaire, en attendant la sortie officielle en volume relié. Là encore, les éditeurs sont conscients de ce problème :

Y a des titres aussi comme *Berserk* euh, qui sortent tellement au compte goutte, qu'en fait, euh, les gens peuvent pas attendre. Moi j'ai énormément d'amis qui peuvent pas attendre, c'est trop long quoi, donc il leur faut leur dose, il leur faut leur grosse dose et puis le moment où le livre sera disponible, ils seront là.⁸¹

Ici, le directeur éditorial interrogé prend l'exemple de la série *Berserk* de Kentaro Miura, qui a pour caractéristique d'avoir un rythme de parution très aléatoire, ce qui fait qu'un tome relié en France peut mettre plusieurs années à sortir. Le cas de la série *Berserk* est particulier, mais c'est exactement le même principe pour les autres séries célèbres. Ainsi, le lecteur français lira, grâce aux teams de scantrad, les chapitres venant tout juste de paraître au Japon, et quand le volume sortira en France, certains iront se le procurer en librairie et d'autres se contenteront de la qualité du scan. Toutefois, bien que les membres des teams interrogées aillent pour la majorité acheter en librairie les séries qu'ils traduisent, ce n'est pas tout le temps le cas pour

⁸¹ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

les autres lecteurs, mais cela est cependant difficilement quantifiable. Il faudrait pour cela faire une enquête approfondie auprès des lecteurs, mais là encore, ça ne voudrait pas dire que les réponses soient tout à fait honnêtes.

B. Des méthodes de travail similaires

Éditeurs professionnels et team de traduction. Même si ces deux pôles travaillent à un niveau différent, l'un progressant dans le secteur professionnel et l'autre amateur, les deux organisations de travail sont en réalité très proches l'une de l'autre. Cependant, même si les méthodes sont similaires, le produit final n'est pas de même qualité.

1. Produire un manga : les différentes étapes

Produire un manga, de sa traduction à sa mise en page, demande de passer par plusieurs étapes, chacune étant prise en charge par une personne différente. Que ce soit avec les professionnels ou les amateurs, le résultat final doit être le même, dans le sens où il sera proposé un manga traduit et correctement mis en page, c'est-à-dire, avec le texte disposé dans les bonnes bulles. Mais alors qu'on pourrait croire que ces deux secteurs aient une organisation différente de par leur statut opposé, cela ne semble pas être tout à fait le cas. Pour des professionnels, produire un manga ne s'arrête pas simplement au travail éditorial, car il y a aussi toute une partie liée à la fabrication. De ce fait, pour comparer les deux segments, il ne sera pris en compte que le travail effectué sur le contenu et la mise en page du manga.

D'un côté, il y a les maisons d'édition. Sans compter les allers-retours entre chaque intervenant, produire un manga se divise en trois grandes étapes : la traduction, le lettrage et la correction. Chaque étape est prise en charge par le traducteur, le lettreur et enfin l'éditeur – parfois c'est un correcteur professionnel qui s'occupe de la correction, dans ce cas, l'éditeur se charge de superviser le tout et de faire le lien entre chacune de ces étapes. Cela dépend des titres, mais dans le cas de Pika Éditions, le volume sera corrigé par un membre de l'équipe éditoriale, qui le passera ensuite à un second membre de l'équipe afin d'avoir un autre point de vue sur le travail réalisé. Pour plus de précisions, le traducteur enverra sa traduction à l'éditeur, qui la validera après avoir fait, ou pas, des remarques. Ensuite la traduction sera envoyée au lettreur qui se chargera de mettre le tout en pages avec les bonnes polices et tailles de caractères. Enfin, l'éditeur relira le tout en y apportant des corrections (orthographe, syntaxe, etc.), pour ensuite envoyer ce qu'on appelle un PDF de relecture au traducteur qui peut, lui aussi, proposer des corrections. Pour que toutes ces étapes soient faites dans les

temps pour la remise à la fabrication, l'éditeur établit un planning, laissant pour chaque étape un certain nombre de jours ou semaines. Par exemple, le lettrage étant l'étape la plus longue, la marge est de trois semaines, voire quatre pour les mangas les plus lourds. Ainsi, il peut se passer plus d'un mois entre le moment où le traducteur fait son travail et celui où on lui envoie le PDF de relecture ; cela dépend de la vitesse du lettré, mais aussi de la prise en charge du dossier par l'éditeur qui prendra plus ou moins de temps, selon sa dose de travail.

De l'autre côté, il y a les groupes amateurs, et à l'image des éditeurs professionnels, on retrouve aussi un travail éditorial segmenté en plusieurs étapes qui, bien que parfois nommés sous des noms différents, sont point pour point les étapes citées plus haut. Chaque chapitre traduit passe par la traduction, le lettrage et la correction, et chacune de ces étapes est aussi prise en charge par un intervenant différent – même s'il arrive qu'une seule personne se charge de tout. Plus concrètement, pour produire un chapitre, le travail se divise en quatre grandes étapes :

Il faut dans un premier temps récupérer les RAW (pages du livre en version numérique). Ensuite il y a la traduction et le clean (le clean consiste à réajuster les balances de noir et blanc, en général les RAW sont grises, il faut donc les mettre en noir et blanc). Ensuite il y a le Check, la personne vérifie la traduction, voire si il n'y a pas de fautes (syntaxe + orthographe et si la traduction est pas trop éloignée du texte original). Il y a ensuite l'éditeur qui met la traduction dans les bulles, met la police et ajuste la taille.⁸²

Il y a donc la traduction, le check, le clean et l'edit (mettre le texte dans les bulles), ce qui correspond à chaque étape du travail des professionnels, à l'exception que le travail sur les images et l'intégration du texte dans les bulles sont faites séparément. Toutefois, le membre ici interrogé a ensuite précisé que dans son groupe, le travail se prolonge :

Chez la plupart des teams, l'arrêt se fait ici. Chez nous, il y a encore 3 étapes. La première est le QC, une personne relit le chapitre avec le texte dans les bulles pour vérifier si il ne manque rien, qu'il n'y a pas d'erreurs. Ensuite il y a le QEdit, une personne vérifie que l'édition soit correcte pour permettre la publication du chapitre. Et pour finir, il y a la reconstruction. Une personne travaille, refait les pages du chapitre abimées, car en général les textes japonais sont enlevés et il y a un « vide » il faut donc le combler.⁸³

Un seul chapitre, quel que soit son nombre de pages, va passer en plus par le quality check, qui est une vérification globale du chapitre, à savoir si le texte est lisible, sans faute, intégrer dans les bonnes cases, etc., et éventuellement la reconstruction, si cela est nécessaire. Comme

⁸² Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

⁸³ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

il le précise ci-dessus, cela dépend des groupes ; ce qui voudrait dire que ceux s'arrêtant à l'étape de la mise en bulle du texte perdraient en qualité, puisqu'il y a toute la partie qui assure la qualité de l'ensemble qui est laissée de côté, probablement pour sortir le chapitre plus vite. Pourtant, sur la plupart des teams de scantrad dont on trouve des informations sur leur méthode de travail, on trouve les mêmes étapes. Cela tend donc à prouver que le fonctionnement ici cité est ce qui est le plus courant dans le milieu. Les teams qui se contenteraient d'un travail rapide seraient celles traduisant chaque semaine le nouveau chapitre des titres les plus célèbres (à l'image de *One Piece*). Leur but étant de lire le chapitre le plus vite possible après les Japonais, il est logique que le travail se fasse en vitesse, contrairement aux teams s'occupant de titres moins populaires ; choisissant donc de travailler au rythme qu'ils souhaitent.

Enfin, les questions posées aux membres de la team ont aussi permis de constater, qu'en moyenne, un membre du groupe est en charge d'un poste, mais qu'il arrive que pour certaines séries, un membre cumule deux ou trois postes.

Le travail amateur est professionnel est donc sensiblement le même. Toutefois, cette comparaison a pu montrer que bien que les méthodes ne soient pas si différentes, le travail fait par un groupe amateur passera par plus d'étapes contrairement à un professionnel qui ne réunira qu'un traducteur, un lettreur et un éditeur. On pourrait d'ailleurs se demander pourquoi les amateurs passent par ces multitudes d'étapes alors qu'un seul est même intervenant s'en occupe chez les professionnels. En effet, pour les étapes du clean, de l'edit et de la reconstruction d'image, seul le lettreur s'en occupera. Mais en prenant du recul, on peut logiquement répondre qu'étant l'étape qui prend le plus de temps, il est plus simple pour des amateurs de la diviser, car il ne faut pas oublier qu'ils travaillent dessus sur leur temps libre, contrairement à un lettreur qui passe des journées entières sur ce même travail étant donné que c'est son métier. Enfin, il faut préciser que contrairement à l'organisation des professionnels, la communication dans une team est plus facile et rapide. L'une des traductrices interrogées, ayant traduit pour un groupe de scantrad quand elle apprenait le japonais, tend à confirmer cette idée puisque selon elle, dans une maison d'édition « le processus est beaucoup plus lent que celui d'une team de scantrad, ya les validations à demander au Japon donc c'est, tout ça, ça prend énormément de temps »⁸⁴. De plus, leur système de communication interne, sur réseaux sociaux ou plus particulièrement sur des plateformes permettant de communiquer à l'oral ou à l'écrit, à l'image du logiciel Discord,

⁸⁴ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.

majoritairement utilisé par les communautés d'Internet.

Cependant, si cette organisation de travail est la même, on peut se poser la question du rendu final.

2. La qualité du produit final

Si les méthodes de travail se ressemblent beaucoup, comparer les deux montre toutefois que le produit final n'est pas de la même qualité. Traduction, lettrage, qualité du scan, même si le travail de certains groupes est honorable, si on prend en compte qu'ils sont loin d'être spécialisés dans ce qu'ils font, d'autres sont très en dessous sur ces points.

Dans un premier temps, le travail de traduction n'atteint pas et n'atteindra jamais celui d'un professionnel, ce qui est logique puisque ce dernier a, en plus de plusieurs années d'étude de la langue, des années d'expérience dans la traduction. En effet, encore plus que dans d'autres branches de métiers, le savoir-faire d'un traducteur se bonifie avec le temps :

On apprend vachement au fur et à mesure, tu sens que t'évolues j'trouve, dans ton style euh, dans ta... que évidemment dans la, dans le savoir-faire au final, j'me trouve plus efficace maintenant, je butais sur des trucs sur lesquels je bute plus du tout maintenant.⁸⁵

En effet, et les exemples analysés dans les deux premières parties le prouvent, des cas comme la traduction d'onomatopées deviennent automatique au fil du temps, alors qu'à leurs débuts, c'est typiquement le genre de problème sur lequel ils pouvaient passer du temps. De fait, si un traducteur amateur fait face à ce genre de problème, ou même ceux relatifs à l'humour et aux jeux de mots qui sont très présents dans les mangas, il sera plus facilement bloqué et n'hésitera pas à user de note de bas de page ; ces dernières étant d'ailleurs plus fréquentes, les teams ayant plus tendance à garder certains termes typiques de la culture japonaise, humour, références culturelles (comme le montre Matteo Fabretti dans *The Use of Translation Notes in Manga Scanlation*). Cependant, cela part du principe que le traducteur traduise sa version à partir du japonais, mais ce n'est que rarement le cas dans les groupes français. En effet, sur les groupes analysés pour ce travail et dont il a été possible d'apprendre les langues sources, seuls quatre ont un membre traduisant les scans à partir de la langue japonaise. Dans la majorité des cas, dans le scantrad français, les chapitres sont traduits de l'anglais, en seconde position l'espagnol, puis l'italien et éventuellement du chinois. La qualité de la traduction est donc tronquée, car il s'agit de traduction de traduction. Même si l'idée générale est là, il y a forcément une perte entre le texte d'origine et celui obtenu.

⁸⁵ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

Pour ce qui est du travail de traduction, les professionnels se servent de plusieurs outils pour les aider, dictionnaire français-japonais, dictionnaire des synonymes, d'onomatopée, et il y a un vrai travail d'adaptation pour rendre le texte le plus fluide possible. En revanche, ce sera moins le cas, voire pas du tout, pour les traductions sur Internet où même si, pour les teams les plus sérieuses, il y a une étape de vérification des fautes d'orthographe ou de syntaxe, le texte est plus littéral que celui d'un professionnel, comme illustré ci-dessous sur la version scantradée du manga *Close to Heaven*, publié chez Pika Éditions.



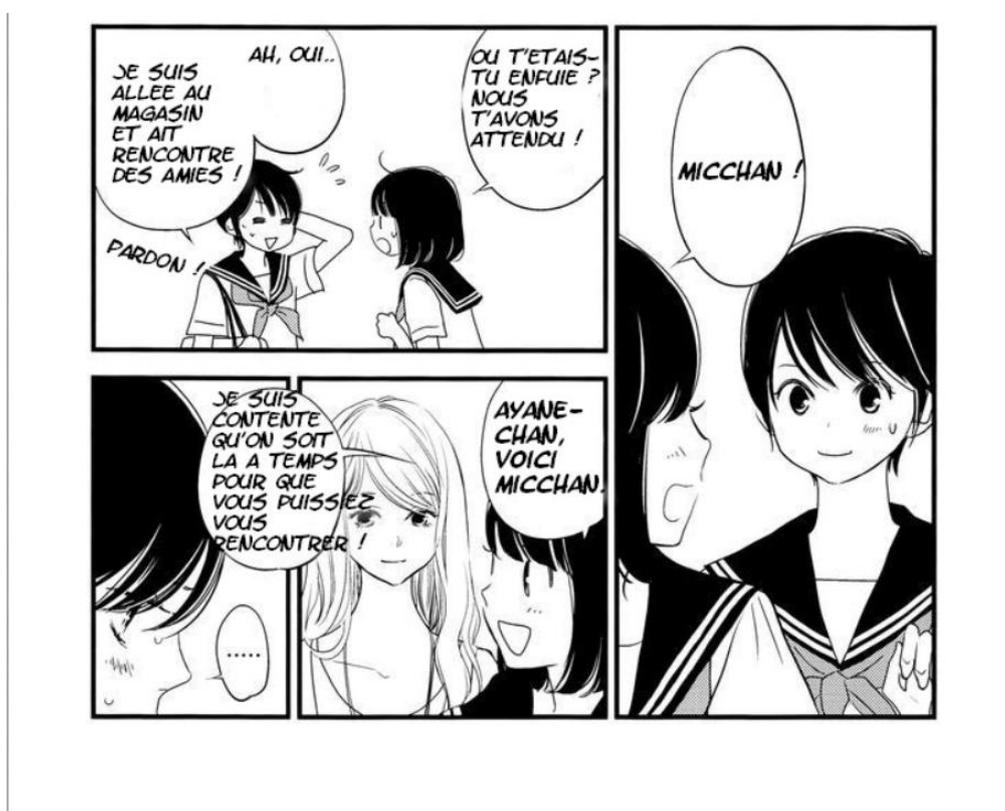
À gauche, le travail du groupe amateur quand le manga était encore disponible sur leur site, à droite celui du manga paru en librairie. Si dans les deux cas, l'idée qui se dégage des bulles est la même, il y a toutefois une grande différence dans la manière dont cela est dit. En effet, sans avoir la version sur laquelle s'est basé le groupe de scantrad, on peut sans aucun doute affirmer que la traduction est très littérale, contrairement à la version proposée dans le manga officiel. Le texte à gauche n'est pas naturel, et est même difficile à lire, alors que celui de droite est fluide, la phrase se lit d'une traite sans aucune difficulté. On peut par ailleurs noter une légère différence d'interlignage, les lignes sont plus espacées dans les bulles de gauche, comme s'il fallait absolument combler le vide de la page ; le lettrage, quant à lui, est correct, le texte épousant bien la forme des bulles

D'autre part, si la traduction est le point le plus important, le manga est une combinaison entre du texte et des images, et comme il a été vu, les onomatopées et le lettrage sont tout aussi importants. Cependant, il est rare que des groupes de scantrad traduisent et retouchent les onomatopées, éventuellement ils les traduisent en ajoutant une note, mais cela s'arrête là. Fait

⁸⁶ MIKIMOTO Rin, *Close to Heaven*, Tome 3, p.16, version scantradée.

⁸⁷ MIKIMOTO Rin, *Close to Heaven*, Tome 3, Pika Éditions, 2018, p.16.

logique en soi, car si simplement traduire de l'anglais n'est pas si compliqué, notamment grâce aux traducteurs sur Internet de plus en plus performants, le domaine de la retouche ne s'apprend pas aussi facilement, tout le monde ne peut pas recréer une onomatopée (et qu'elle ressemble à celle d'origine). Mais cela dépend encore une fois des groupes, certains seront beaucoup plus appliqués. Et il en va de même pour le lettrage, si certaines teams font attention à la police de caractères (étant parfois les mêmes que celles utilisées par les professionnels), à l'interlignage ou à la disposition du texte dans la bulle, c'est n'est pas toujours le cas, surtout pour les jeunes teams qui n'y connaissent souvent pas grand-chose, à l'image de l'exemple ci-dessous (en effet, les teams existant depuis plus longtemps sont plus rigoureux sur cette partie du travail).



88

Cet exemple extrême a été volontairement choisi pour montrer que bien que la qualité graphique de la majorité des teams soit correcte, voire proche de la qualité des professionnels pour certains, ce n'est pas le cas pour certains groupes, souvent les plus jeunes dans le domaine. Texte aligné à gauche, taille de la police non harmonisée pour les bulles, capitales non accentuées, même pour un travail d'amateur, il y a bien trop de problèmes, la rapidité de publication a sans doute été privilégiée à la qualité en général, d'autant plus que la version

⁸⁸ KIDA Miyuki, *Kanojo no Kuchidzuke Kansensuru*, Chapitre 3, p.21, version scantradée.

anglaise (qui semble être la version de référence) propose un travail très juste, avec un lettrage parfait et des onomatopées traduites et retouchées.

Pour conclure, il n'est pas étonnant que la qualité soit différente, les amateurs ne sont qualifiés ni pour la traduction ni pour le lettrage, et ce, même si certains groupes se débrouillent bien. Car il ne faut pas oublier que ce sont des amateurs, et même si la majorité veut proposer la meilleure qualité possible, les membres sont conscients qu'ils ne sont pas là pour remplacer un éditeur, comme le note un membre de la Shamballa Alchemist Team dans un de ses posts :

Ne soyons pas dupes, quoi que l'on fasse, nous n'atteindrons jamais la qualité graphique que peut proposer Kurokawa dans ses tomes, ni l'exactitude de ses traductions, et j'en passe. Ce n'est de toute façon pas le but. La finalité étant que, si vous souhaitez avoir la seule et unique traduction de qualité valable, vous achetez les tomes de la série une fois sortis en librairie.⁸⁹

Comme précisé ici, l'activité propose avant tout une solution intermédiaire à l'impatience des fans, il est donc évident que la qualité ne soit pas la même.

C. Tremplin vers le professionnalisme ?

Si travailler bénévolement dans une équipe de scantrad est le résultat de la passion des membres, il arrive que cette activité devienne une première expérience avant de se lancer dans le domaine professionnellement. Le scantrad n'est-il qu'une activité s'apparentant à un hobby ou un tremplin afin de devenir par la suite professionnel ?

1. De la traduction amatrice au métier de traducteur

S'investir dans un groupe de scantrad, c'est volontairement mettre de côté une partie de son temps libre. Cela dépend bien évidemment des groupes, du nombre de projets que chacun a en cours ainsi que du nombre de membres. Et c'est parmi les teams qui comptent le plus de membres, qu'en toute logique, on a le plus de chance de trouver un ou des traducteurs qui traduisent à partir du japonais. Fait rare, surtout dans le paysage du scantrad français, mais qui arrive. Qu'il soit autodidacte ou qu'il suive des études spécialisées dans le domaine, certaines teams ont des traducteurs de langue japonaise. On peut alors se demander si la traduction au

⁸⁹ Shamballa Alchemist Team, nouveauté « La Légende Héroïque d'Arslân #29 » postée le 20/03/16 [en ligne] http://satuniverse.free.fr/index.php?id=la_l--gende_h--ro--que_darsl--n_-29

sein d'une équipe de scantrad est un hobby, pour s'entraîner à pratiquer le japonais ou bien est-ce dans l'optique de pratiquer la traduction pour ensuite en faire son métier.

Avant toute chose, il semblerait que le scantrad reste dans la grande majorité des cas un hobby, que ce soit tout simplement l'envie de travailler sur des œuvres appréciées et désir de partager ces œuvres au reste de la communauté. En effet, c'est ce que les réponses des membres de la Miam Miam Team tendent à montrer : « Globalement pour 99% des gens le scantrad reste un hobby, car ils apprécient les séries sur lesquelles ils bossent. »⁹⁰ Cette même équipe comprend un membre traduisant du japonais vers le français. Ce dernier faisant en parallèle des études de traduction, il est tout à fait possible qu'il choisisse de travailler par la suite dans ce domaine ; mais n'ayant pas eu de réponse de sa part, il est impossible de savoir si le scantrad est pour lui un premier pas dans la traduction de japonais ou juste un hobby.

Pour rester sur la question des traducteurs, les entretiens réalisés auprès de trois traductrices ont montré que deux d'entre elles avaient intégré un groupe de scantrad. La première, et celle qui a le plus d'années d'expérience, a commencé le scantrad lorsqu'elle était en étude de japonais à l'Inalco, parce qu'elle était passionnée de mangas et de culture japonaise. Le cas de la seconde est plus intéressant ; en effet, elle explique que c'est sa passion pour le manga et le Japon qui l'a poussée, dans un premier temps, à apprendre en autodidacte le japonais puis d'intégrer une équipe de scantrad. Et c'est le fait de traduire dans ce domaine amateur qui l'a décidé à poursuivre sur cette voie :

J'ai commencé toute seule à apprendre le japonais en autodidacte et, euh, et avant de rentrer à l'Inalco, j'ai fait un peu de scantrad, et puis c'est là où voilà, j'me suis dit, voilà j'adore faire ça, traduire et tout, et c'est à ce moment-là que j'me suis dit je vais apprendre vraiment, j'vais avoir un diplôme de japonais.⁹¹

Faire des études de japonais ne veut pas forcément dire que la personne deviendra traductrice, mais cet exemple tend à prouver qu'il est possible que cela arrive et que le scantrad peut avoir un rôle dans ce phénomène de passage d'amateur à professionnel, qu'il donne le goût de métiers liés à cette pratique (traducteur, correcteur, lettré ou maquettiste).

Enfin, une équipe de scantrad n'est pas constituée que de traducteurs. Comme pour une maison d'édition traditionnelle, certains s'occupent de l'aspect graphique du manga tandis que d'autres se contentent de la correction et de la cohérence globale du texte. La professionnalisation dans ce secteur d'activité est donc tout à fait possible. C'est d'ailleurs le

⁹⁰ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

⁹¹ Entretien avec une traductrice de japonais de Black Studio, mené le 29/03/18.

cas de certains anciens membres de la Miam Miam Team, et même si après analyse, cela semble plutôt relever d'un cas isolé, il n'est pas impossible que ce soit le cas pour des membres de groupes différents. Ces cinq membres travaillent en freelance pour Delitoon, un éditeur de webtoon, c'est-à-dire des webcomics coréen ou manhwa publiés en ligne :

Personnellement j'ai fait du scantrad pendant 9ans par passion avant de limiter mon activité à une présence humaine dans la team. J'ai eu la chance d'avoir un contact avec un éditeur qui a décidé de lancer sa plateforme de webtoon en France et qui m'a offert la possibilité de bosser en auto entreprise avec lui. Ainsi je fais maintenant sur mon temps libre du lettrage pour une plateforme légale qui se nomme Delitoon. Elle fait principalement du webtoon coréen, mais nous avons maintenant quelques séries chinoises également.

Nous avons par ailleurs monté une équipe de 5 anciens scantraders qui bossent tous en auto entreprise avec eux, en lettrage, mais également en correction.⁹²

Là encore, le fait de travailler pour cet éditeur numérique reste une activité annexe de sa véritable activité professionnelle, le membre ayant ici répondu étant développeur informatique à temps plein. Son activité secondaire reste, comme pour sa période de scantrad, ce qu'il fait sur son temps libre ; la passion est toujours là, excepté qu'il est cette fois-ci rémunéré et qu'il pratique dans un cadre légal et professionnel. De plus, ce qui est d'autant plus intéressant dans cet exemple, c'est que l'éditeur qui a lancé cette plateforme de webtoon, est celui qui a contacté la team ; en effet, le groupe faisant du webcomic, l'éditeur souhaitait savoir comment il fonctionnait. Et de fil en aiguille, il a finalement proposé à ce membre de travailler en tant que lettreur et correcteur.

Dans les exemples ici cités, le scantrad a permis, d'une manière ou d'une autre, de rentrer dans le monde professionnel de la production de bande dessinée, toutefois, le scantrad peut aussi être un frein dans la route vers la professionnalisation.

2. L'exemple de Despair Paradise : se professionnaliser pour être reconnu

Si certains ne cherchent pas, dans un premier temps, à se professionnaliser dans le domaine de la traduction ou même du graphisme, ce n'est pas le cas pour tout le monde. Les exemples évoqués plus haut sont le cas d'un individu se spécialisant ; il met de côté son activité de scantrad, ou la limite, pour se consacrer à son activité principale, mais lorsque c'est

⁹² Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

tout un groupe qui désire se professionnaliser, le chemin est plus difficile, à l'image du groupe Despair Paradise.

Despair Paradise était jusqu'à début juillet 2018, un groupe pratiquant majoritairement le fansub ; du scantrad en petite quantité. Depuis 2012, les fans de mangas et de janimation pouvaient se procurer sur leur site Internet les animes et mangas que l'équipe traduisait. Après six ans d'existence et pas moins de 140 séries traduites⁹³, le groupe désire se professionnaliser :

Notre objectif dans le temps avec la team était donc d'espérer se professionnaliser. Seulement voilà le monde de la traduction étant assez bouché et très difficile d'accès (salaire très bas, débouché dans l'animation assez faible). On a vite compris après plusieurs tentatives que ce chemin n'était pour le moment pas faisable pour nous. De plus, il fallait rentrer dans les normes, un groupe comme nous qui fait du fansub est très mal vu au Japon et en France... Et ce n'est pas faute d'avoir essayé.⁹⁴

Effectivement, sur un marché où les groupes de fansub et scantrad sont « tolérés » par les éditeurs (car ils n'ont pas vraiment d'autres choix), ce groupe avait beau respecter et être proche des éditeurs d'animations, relayés les sorties officielles de leurs simulcasts, etc., ils restaient illégaux aux yeux de ces derniers, car groupe de fansub/scantrad. N'étant pas considéré par les professionnels du milieu, que ce soit en termes de traduction, de transmission d'informations, la professionnalisation est impossible. Fait tout à fait logique, car même si l'envie est présente, il paraît évident qu'un tel groupe ne serait pas pris au sérieux s'il n'arrête pas son activité illégale, cela va de soi.

C'est pour ces raisons que le groupe a décidé de passer au « 100 % légal » en stoppant leur activité de fansub et scantrad, en adaptant leur site à leur nouveau contenu, et bien sûr, en supprimant toute trace de leur ancienne activité⁹⁵. Depuis début juillet, le groupe est devenu un site d'actualité sur la janimation, mangas et jeux vidéo, les membres des chroniqueurs, et enfin, leur but est aussi d'être un relais pour accéder au simulcast des plateformes tel que Wakanim ou encore ADN :

⁹³ Despair Paradise, « Nouveau départ », postée le 11/05/18 (consultée le 13/05/18) [en ligne] <https://despair-paradise.com/nouveau-depart/>

⁹⁴ Despair Paradise, « Nouveau départ », postée le 11/05/18 (consultée le 13/05/18) [en ligne] <https://despair-paradise.com/nouveau-depart/>

⁹⁵ Despair Paradise, « Lancement du nouveau site », posté le 09/07/18 (consulté le 14/07/18) [en ligne] <https://despair-paradise.com/lancement-du-nouveau-site/>

Pour vous lecteur qui matez vos animes sur les plates-formes légales, vous aurez tout le concentré ici, il vous suffira juste d'être sur le site pour voir toutes vos séries, à la fois celle de Wakanim, ADN, Crunchyroll, Netflix ou même Amazon Prime !⁹⁶

On peut conclure que bien que leur souhait de se professionnaliser soit louable, ces derniers n'ont toutefois pas pris en compte l'environnement dans lequel ils évoluaient, et cela montre par ailleurs qu'une cohabitation entre ces deux acteurs est impossible.

⁹⁶ Despair Paradise, « Nouveau départ », postée le 11/05/18 (consultée le 13/05/18) [en ligne] <https://despair-paradise.com/nouveau-depart/>

V. Scantrad et éditeurs : une cohabitation impossible ?

Le sujet du scantrad et plus particulièrement de la relation entre les teams amatrices et les maisons d'édition entraîne, des deux côtés, de vives réactions. Pourtant, il a pu être constaté que le scantrad pouvait devenir un premier stade avant le professionnalisme, et que la pratique révèle un changement dans les pratiques de lectures des lecteurs, auxquels les éditeurs doivent prendre en compte leurs demandes et faire au mieux pour y répondre. Ainsi, malgré les pros éditeurs, ou au contraire les pros scantrad, qu'en est-il vraiment du rapport entre ces deux pôles ? La cohabitation est-elle si impossible ?

A. Scantrad : domaine de passionnés non exempté de limites

Les parties précédentes l'ont bien montré, la communauté est constituée avant tout de passionnés qui veulent faire découvrir des œuvres inaccessibles, ou en tout cas proposer aux lecteurs impatientes une solution en attendant la sortie officielle des mangas. Pourtant, bien que la majorité des groupes suivent des règles strictes afin de respecter le travail des éditeurs, la pratique entraîne inexorablement des problèmes dont se plaignent les professionnels. Car bien que la majorité des teams de scantrad supprime les titres une fois licenciés, il reste facile de les retrouver sur des sites de lecture en ligne (des sites agrégateurs).

1. Des passionnés aux règles strictes

En étudiant un minimum le sujet, en lisant des articles sur des sites professionnels et amateurs ou bien sur des forums, on peut constater qu'il y a une sorte de règle tacite entre éditeurs et amateurs. Cette règle serait que les teams de scantrad seraient « tolérées » si et seulement si elles suppriment elles-mêmes les titres une fois qu'ils sont licenciés par une maison d'édition. Bien sûr, cela dépend aussi beaucoup des éditeurs et de leur avis personnel sur la question, certains seront intransigeants tandis que d'autres seront plus nuancés. Dans tous les cas, du fait de cette règle, à l'heure actuelle, la grande majorité des groupes amateurs ne traduisent que des titres indisponibles en France. Malgré ça, on trouve toutefois deux catégories de teams.

Dans un premier temps, on trouve des teams qui traduisent des titres indisponibles France, mais aussi des titres licenciés (mais qui ne sont pas encore sortis). Ce dernier point est lié à ce qui a été dit précédemment mentionné avec le système japonais de magazines de

prépublication. Même si la publication simultanée est doucement mise en place par quelques maisons d'édition, elle se limite à de rares titres. De ce fait, beaucoup de séries très populaires, qui paraissent au Japon une fois par semaine ou par mois, sont attendues par de nombreux fans qui se plaignent de devoir attendre des mois avant la parution officielle en France. Prenons l'exemple d'une série ayant gagné une forte popularité ces dernières années, *Boku no Hero Academia* de Kohei Hirokoshi (*My Hero Academia* pour le titre français). Série popularisée en France par sa version animée, elle est publiée par la maison d'édition Ki-oon depuis début 2016 et compte actuellement 14 tomes en français (soit 128 chapitres) pour un rythme de parution d'un tome tous les trois mois. Cependant, au Japon, la série compte actuellement 19 tomes reliés ainsi que les chapitres publiés chaque semaine dans le *Weekly Shonen Jump*, soit actuellement 193 chapitres. Bien que les éditions Ki-oon aient publié 14 tomes en un peu plus de deux ans, ils ont toutefois un retard inévitable avec la parution japonaise, car même si ce n'est pas toujours à la même échelle, les éditeurs français auront constamment un voire deux tomes de retard. En effet, même une série très célèbre comme *One piece* de Eiichiro Oda, ne sera pas parfaitement à jour en France. Ce retard peut alors être très frustrant pour les fans français, sachant que les lecteurs japonais peuvent déjà lire la suite. C'est donc dans cet environnement que les groupes de scantrad travaillent. Pour les fans dont l'attente est impossible, ils traduiront les chapitres parus chaque semaine ou chaque mois ; ces chapitres seront supprimés par les teams et leurs sites de lecture en ligne partenaires quand le tome relié sera légalement disponible. Mais encore une fois, cela dépend aussi des groupes et des sites de lecture en ligne (appelés sites agrégateurs). Par exemple, le groupe s'occupant des chapitres de la série *One Piece* ne les mettra à disposition qu'un mois en lecture en ligne et téléchargement, même s'ils ne sont pas encore disponibles en France. Toutefois, les chapitres seront trouvables sur d'autres sites jusqu'à parution française ou pour une durée limitée, comme on peut le voir ci-dessous, où l'on peut constater que l'administrateur a fait le choix de ne rendre disponible le chapitre seulement quelques heures avant de le supprimer.

最後の章 - Les derniers chapitres

Entrez votre email [S'INSCRIRE](#)

SHONEN SEINEN SHOJO JOSEI ONE SHOT

TERMINÉ EN COURS ABANDONNÉ POPULAIRE RÉCENT

2018-05-27

ANNULER

| | | | |
|--|---|-------------------------|-----------------------------|
| | Spirit Circle , Chapitre 33 par Ryoanpaku <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 25.05.2018 à 18:05 | Lire | Télécharger |
| | One Piece , Chapitre 905 par SFR <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 25.05.2018 à 16:26 | Acheter | Lire |
| | Arifureta , Chapitre 17 par Mno5 - P-S <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 25.05.2018 à 16:18 | Lire | Télécharger |
| | Ane Naru Mono , Chapitre 11 par Mno5 - P-S <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 25.05.2018 à 16:17 | Lire | Télécharger |
| | Baby Steps , Chapitre 32 par MMT - P-S <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 25.05.2018 à 16:17 | Lire | Télécharger |
| | Clover , Chapitre 234 par Furyo Squad <small>NOUVEAU</small> uploadé le Sun 20.05.2018 à 17:00 | Lire | Télécharger |
| | BOSS , Chapitre 49 par Furyo Squad <small>NOUVEAU</small> uploadé le Sat 19.05.2018 à 12:00 | Lire | Télécharger |
| | Skeleton Knight, in Another World , Chapitre 09 par Mno5 <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 18.05.2018 à 17:06 | Lire | Télécharger |
| | Panlong , Chapitre 42 par Mno5 <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 18.05.2018 à 17:05 | Lire | Télécharger |
| | Karate Shoukoushi Kohinata Minoru , Chapitre 442 par Ryoanpaku <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 18.05.2018 à 17:04 | Lire | Télécharger |
| | Shen Yin Wang Zuo , Chapitre 121 par Aja <small>NOUVEAU</small> uploadé le Fri 18.05.2018 à 17:03 | Lire | Télécharger |

97

De plus, on remarque que ce dernier est impossible à télécharger, sans doute pour éviter au mieux qu'il ne soit ensuite diffusé par d'autres sites qui ne respecteront pas les règles. Alors qu'au contraire, d'autres sites proposent tous les tomes non parus en France.

Volume 88 (Termine) Prévu le Mercredi 17 Octobre 2018

- Chapitre 889 : Une mama inconnue [Lire en ligne](#)
- Chapitre 888 : Lion [Lire en ligne](#)
- Chapitre 887 : Il y a quelque part, quelqu'un qui aspire à ton bonheur [Lire en ligne](#)
- Chapitre 886 : C'est comme ça que je vis [Lire en ligne](#)
- Chapitre 885 : C'est brûlée ! [Lire en ligne](#)
- Chapitre 884 : Qui [Lire en ligne](#)
- Chapitre 883 : Merienda [Lire en ligne](#)
- Chapitre 882 : Au-delà des attentes d'un Yonkou [Lire en ligne](#)
- Chapitre 881 : Un espace dans la vague [Lire en ligne](#)
- Chapitre 880 : Sans issue [Lire en ligne](#)

Volume 87 - paru en français : Acheter ce Tome

- Chapitre 879 : Katakuri, le commandant de Big Mom
- Chapitre 878 : Tribu Mink, le capitaine des gardiens Pedro
- Chapitre 877 : Je ne suis pas si doux
- Chapitre 876 : Apparition hasardeuse de Pudding
- Chapitre 875 : L'honneur d'une femme
- Chapitre 874 : Roi Baum
- Chapitre 873 : Piégés comme des bonbons dans une cage
- Chapitre 872 : Doux et moelleux
- Chapitre 871 : Fonce, Caesar !
- Chapitre 870 : Rupture

98

Dans cet exemple, l'administrateur rend la lecture en ligne des tomes n'étant pas encore disponibles (sans possibilité de téléchargement), et que pour chaque tome sorti, propose une

⁹⁷ Mymanga.io, Page des derniers chapitres parus, capture d'écran du 25/05/18.

⁹⁸ Scan-manga.com, Page de la série *One Piece*, capture d'écran du 08/07/18.

redirection vers le site Amazon pour ceux désirant l'acheter. Enfin, on constate qu'est indiquée la date de parution française pour les tomes à venir. Cela se rapproche de ce qui sera vu plus tard, avec l'exemple de deux sites de scantrad prévenant de la date de sortie des œuvres sur lesquelles ils avaient travaillé.

Face à ça, on trouve aussi des teams ne proposant que des séries complètement inconnues. Leur but est donc de faire découvrir des séries jusqu'à ce qu'elles paraissent, ou non, en France. D'ailleurs, sur les vingt teams analysées pour cette enquête, des plus petites à celles ayant beaucoup de projets, la majorité stoppe toute traduction lorsqu'une licence est annoncée (quinze d'entre elles suppriment les titres concernés, pour les cinq autres, elles n'ont soit pas encore de projets licenciés, soit elles ne donnent pas d'informations sur leur politique). De cette analyse, on peut donc conclure que les groupes continuant de traduire des chapitres non disponibles de mangas licenciés sont surtout celles traduisant des séries très populaires, à l'image de celles prises en exemples précédemment.

Enfin, il y a aussi une grande différence entre ces deux types de groupes, et ce dans leur vision de ce qu'est le scantrad. En effet, la Miam Miam Team, interrogée lors des recherches, a mis en avant des règles bien précises au sein de la team :

Quand j'ai repris la MMT nous avons mis en place la règle du « 0 licencié ». Le jour de l'annonce d'une licence d'un projet, tous les chapitres de celui-ci sont retirés du site, on demande aux sites de LEL (lecture en ligne) de la retirer également et enfin sur le site nous prévenons de la licence et mettons en avant les tomes des séries que nous avons faites.⁹⁹

Quelle que soit la série, elle sera donc entièrement supprimée du site et des sites agrégateurs partenaires de la team. De plus, le membre a aussi émis un avis très précis de sa vision du scantrad : « Le problème est que beaucoup de scans se font sur des séries licenciées en France, alors que pour moi le scantrad « sain » est celui qui permet de faire découvrir aux lecteurs des séries qui n'auraient quasiment aucune chance d'arriver en France. »¹⁰⁰ Ici, le membre interrogé, qui prit en charge la team pendant quelques années avant de ne se limiter qu'à une présence humaine, montre un point très intéressant qui marque une vision bien différente de le scantrad alors que concrètement, il fait partie de la même communauté. Cela met en évidence que même au sein de la même communauté, la question est sujette à divergence d'opinions. En prenant en compte cette remarque, cela voudrait dire que si tous les groupes pratiquaient du scantrad « sain », la pratique poserait peut-être moins de problèmes

⁹⁹ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

¹⁰⁰ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

dans le sens où seules des séries non licenciées seraient trouvables sur Internet.

Toutefois, cette hypothèse relève de l'utopie, car à moins que soit mise en place une alternative légale, il y aurait toujours des fans qui voudraient leur lire leurs chapitres chaque semaine, de ce fait, il y aurait évidemment des groupes pour traduire ces chapitres.

2. Des problèmes inévitables

Dans les deux cas cités, les groupes sont d'accord sur le fait que le scantrad reste une solution à court terme et que c'est bien vers la version produite par une maison d'édition que le fan devra se tourner. C'est ce que fait la Miam Miam team en mettant en avant la disponibilité des volumes, mais c'est aussi le cas des groupes traduisant des séries licenciées, à l'image de la Shamballa Alchemist Team. En effet, dans une de leur news, la team met en avant le fait que les chapitres traduits ne sont là que pour faire la transition entre la parution japonaise et la parution française légale, et qu'en aucun cas, leur travail est à privilégier à celui des maisons d'édition :

La finalité étant que, si vous souhaitez avoir la seule et unique traduction de qualité valable, vous achetez les tomes de la série une fois sortis en librairie. En attendant qu'ils sortent, nous vous proposons simplement une solution intermédiaire, limitée dans le temps, péremptoire.¹⁰¹

Cela tend à montrer, que certains membres de la communauté sont au fait de la réalité de leur situation, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas légaux, mais aussi au fait de la réalité du marché du manga en France.

Et pourtant, malgré ces règles, et bien que leur travail part d'une bonne intention, la pratique porte en elle-même ses limites.

Dans un premier temps, on peut se poser des questions concernant cette pratique de traduire les chapitres d'une série licenciée en France. En effet, quand une maison d'édition acquiert les droits d'une série, même si certains chapitres ne sont pas encore officiellement parus, la maison a acheté les droits de l'entièreté de la série, donc même si les chapitres ne sont pas encore disponibles en français, l'éditeur a quand même le monopole dessus. Alors le fait de traduire des chapitres pour combler l'impatience des fans fait quand même du tort à l'éditeur.

De plus, on peut relier à ça le fait que même si lesdits chapitres sont supprimés au fur et à mesure, certains fans les auront téléchargés et n'auront peut-être pas envie d'acheter le tome

¹⁰¹ Shamballa Alchemist Team, nouveauté « La Légende Héroïque d'Arslân #29 » postée le 20/03/16 [en ligne] http://satuniverse.free.fr/index.php?id=la_l--gende_h--ro--que_darsl--n_-29

une fois sorti. Et même si certaines teams stoppent toute traduction lors de l'annonce d'une licence par un éditeur, c'est exactement la même chose, même s'ils sont dans du scantrad « sain ». Bien sûr, on ne remet ici pas en cause la bonne volonté et le plaisir qu'ont les groupes à partager des séries qu'ils aiment. Même si certains lecteurs n'achèteront jamais les séries en tomes reliés, d'autres le feront, et il est impossible de quantifier la perte du chiffre d'affaires des éditeurs, si perte il y a.

Mais malgré cela, un chapitre scanné sera difficilement supprimé d'Internet définitivement, et même si certains sites agrégateurs respectent les éditeurs et le souhait des teams de supprimer le contenu licencié, il reste des sites partageant massivement tout le contenu que ces groupes peuvent produire. Donc même si à la base, ce n'est pas le souhait de ces groupes, qui respectent les règles tacites entre amateurs et éditeurs, les scans seront toujours disponibles sur Internet. Le cas de ces sites répertoriant les chapitres scannés, dont ceux licenciés, est ce qui pose le plus problème, toutefois c'est bien comme cela que fonctionne Internet, car ce n'est pas différent des sites de téléchargement et streaming de films et séries télévisées. Ces sites font partie du paysage de l'internet, ce qui est devenu « normal », mais malgré ça, cela part tout de même des teams de scantrad. En effet, sans compter les cas où les mangas français sont scannés pour être diffusés sur un site agrégateur (ce qui n'a donc plus rien à voir avec le scantrad), ces sites diffusent en grande partie des traductions provenant de groupes amateurs ; et même si la diffusion de leur travail après que la licence soit annoncée n'est pas de leur fait, ils sont bien au début de la chaîne.

C'est donc en ça que l'on peut affirmer que malgré tout, les groupes de scantrad portent en eux-mêmes leurs limites.

B. Groupes de scantrad, des prescripteurs devenus indispensables ?

Ce qui vient d'être énoncé tend à montrer que le scantrad, bien qu'il parte d'une bonne intention, et que les groupes suivent des règles afin d'éviter au mieux les conflits avec les maisons d'édition françaises, il comporte des problèmes inéluctables qui ont un impact sur le marché du manga.

Malgré ça, il y a une affirmation qui se retrouve beaucoup sur Internet, et ce depuis l'existence des teams de scantrad. Cette dernière est que le travail de ces groupes, qui traduisent des séries inconnues, créées parfois le succès d'une série, et de fil en aiguille, le

succès connu sur Internet va avoir un effet sur les ventes de mangas si ladite série est publiée plus tard par une maison d'édition.

1. Des prescripteurs incontestables

Encore aujourd'hui, on entend beaucoup de fans dire que c'est le scantrad qui a popularisé le manga en France, notamment dans les commentaires de fans durant les périodes où le sujet revenait régulièrement. Même s'il est vrai que l'explosion du marché du manga en France coïncide avec l'explosion du nombre de groupe de scantrad, on ne peut pas affirmer que ce soit réellement le cas. Par contre, il est plus probable que l'intérêt croissant des Français pour le Japon et la culture asiatique véhiculée par la télévision, et notamment le succès de certaines séries à l'image de *Dragon Ball*, est ce qui a marqué le tournant majeur vers un marché de plus en plus grand.

Avec cette augmentation de l'offre, et du nombre de séries traduites sur Internet, il va de soi que les fans connaissent plus bien de séries indisponibles en France qu'il y a quinze ans. Pourtant peut-on affirmer que les éditeurs profitent de cette visibilité créée par le scantrad ?

Certains éditeurs, notamment ceux s'opposant tout particulièrement à la pratique, sont catégoriques, à l'image du directeur éditorial interrogé sur le sujet lors d'un podcast organisé en 2016 par Mangacast. Selon lui, les groupes de scantrad comme de fansub, ne sont pas des prescripteurs et ne contribuent en aucun cas à la promotion d'une œuvre en France. Au contraire, ces pratiques provoqueraient plutôt une fuite du lecteur, qui se contentera de la version qu'il aura lue ou téléchargée en ligne. Il faut toutefois prendre ses propos avec précaution, car même s'il est possible que des lecteurs qui lisent des scans n'achètent pas le manga par la suite, aucune étude ne permet de montrer et ainsi valider ces affirmations. Donc il est impossible de quantifier exactement combien perdent les maisons d'édition à cause des groupes de scantrad, comme il est impossible de savoir combien en revanche vont acheter les mangas qu'ils auront lus en scan une fois ces derniers disponibles en librairie.

Pourtant, il y a bien une chose que l'on peut affirmer, c'est qu'il y a bien des lecteurs qui achèteront une série scantradée. Dans un premier temps, il y a tout simplement les membres des groupes de scantrad. En effet, dans ce même podcast cité plus haut, mais côté amateurs, les membres présents faisaient remarquer qu'ils étaient contents quand une série était publiée. Pour être plus précis, les propos récoltés auprès de membres interrogés pour cette enquête ont

montré que l'achat en librairie sera fait, même si en amont, les chapitres ont été lus en scans sur Internet. Ainsi, on peut trouver un jeune membre lycéen privilégié le format papier au numérique (même si ce dernier est moins cher) : « Personnellement, je préfère le format physique, je préfère toucher et sentir l'odeur du livre que de me piquer les yeux. Par moments les prix sont un peu chers mais restent largement abordables. »¹⁰² Le livre papier reste donc une des raisons qui poussent à l'achat, prouvant que même pour les générations les plus jeunes, le papier reste en quelque sorte quelque chose de sacré. Dans cette même team, l'ancien administrateur ajoute quant à lui qu'il lit régulièrement les séries qu'il suit en anglais, mais qu'il achète automatiquement le volume à sa sortie. De ce fait, et même si toutes les teams n'ont pas été interrogées, cela tend à montrer que l'objectif n'est pas de nuire aux éditeurs français ; et même si ce n'est peut-être pas le cas pour tous les membres d'un groupe, on trouve dans chaque site de scantrad analysé une catégorie avec les titres stoppés et licenciés, avec la mention de l'éditeur pour que le lecteur sache vers qui se tourner s'il veut découvrir la série.

Mais si les membres des groupes achètent, pour la majorité, les titres une fois sortis, cela n'est peut-être pas le cas des autres lecteurs. En effet, tout passionné ne se lance pas dans le scantrad, il faut que cette passion soit assez grande pour accepter de passer son temps libre sur un travail non rémunéré ; cela semble donc plutôt logique qu'ils achètent ensuite le volume relié. Mais ce n'est peut-être pas le cas des lecteurs. Si les témoignages de membres ont pu dégager l'idée que certains avaient tendance à l'achat, rien ne dit que ce soit la même chose pour les lecteurs. En effet, les scans pourraient très bien leur suffire, n'étant qu'un moyen comme un autre de consommer, de ce fait, les teams de traduction n'auraient alors aucune influence sur le succès d'une série. C'est d'ailleurs ce que tend à penser l'ancien administrateur de la MMT :

On a pas forcément un rôle dans le choix, ni dans les ventes d'ailleurs. Les acheteurs de mangas et les lecteurs de scans sont assez différents. Quand je vois le nombre de personnes qui nous crachaient dessus dès qu'on arrêtait une série pour licence. Je pense que le scantrad n'a donc pas réellement de bénéfice pour le marché.¹⁰³

Les membres d'une team sont en effet bien placés pour constater ce que provoque l'annonce d'une licence. Au vu de ce commentaire, à la question concernant le rôle de prescription ou non, on pourrait conclure que les lecteurs de scans seraient des individus se contentant de lire gratuitement puis de passer à autre chose ; ce serait une sorte de consommation immédiate et

¹⁰² Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

¹⁰³ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

jetable. Il a y donc bien une partie des lecteurs de scans qui n'achèteront pas les mangas à leur sortie, mais en achèteraient-ils s'il n'y avait que l'offre légale ? Cet avis tend à montrer qu'une partie des lecteurs de scans sont attirés par la quantité et la gratuité de la pratique, alors peut-être que dans tous les cas, ils ne pourraient pas être qualifiés comme ceux faisant partie de la fuite de lecteur, car ils n'auraient de toute manière pas acheté le produit. Car l'offre des éditeurs ne s'adresse tout simplement pas à eux.

D'un autre côté, si certains se plaignent quand une licence est acquise par une maison d'édition, d'autres font savoir qu'ils achèteront la série, la connaissant déjà par le biais des scans. En effet, il n'est pas rare de trouver des fans vantant la qualité d'une série lorsqu'un éditeur annonce avoir obtenu les droits de publication. Ce n'est pas toujours dit explicitement, donc ils pourraient tout aussi bien avoir acheté une édition anglaise, mais certains lecteurs commentent avoir lu les scans de ladite série (scans anglais ou français), précisant donc sa qualité ainsi que le fait qu'ils seront présents lors de sa sortie en librairie, comme le montrent ces commentaires recueillis sous diverses annonces Facebook de maisons d'édition :

The image shows three screenshots of Facebook public comments. The first comment is from a user with a blonde avatar, expressing excitement about the acquisition of a series and the release schedule. The second comment is from a user with a grey bear avatar, mentioning they've read the first volume and are eager for the next. The third comment is from a user with a colorful avatar, stating they've read the series online and want to know more.

Publics Les plus pertinents ▾

 **[Redacted Name]** OH OUI!!! vous avez les droit de cette série que j'adore ❤️ o ❤️ et avec un volume tout les deux mois à partir d'octobre, mais que demander de plus ? X'3 (je me jette dessus à sa sortit en tout cas !)
J'aime · Répondre · 6 sem  1

 **[Redacted Name]** Owi j'ai pu lire le premier volume volume, c'est un bon petit shōjō ! Hâte de me procurer la suite !
J'aime · Répondre · 22 sem  1

 **[Redacted Name]** Sa fait un moment que j'ai commencé à le lire sur internet, j'ai hâte de pouvoir connaître la suite !
J'aime · Répondre · 39 sem · Modifié  1

104

Encore une fois, ce n'est qu'une partie de la communauté qui s'exprime, il est donc possible qu'une autre partie des lecteurs de scans ne se prononcent pas, mais achèteront tout de même

¹⁰⁴ Commentaires tirés de post Facebook de publications de différents éditeurs français.

le volume à sa sortie. Ainsi, même s'il est vrai que des lecteurs de scans se contenteront de la lecture gratuite en ligne, on constate tout de même que des lectures ayant découvert une série sur Internet iront vers les produits proposés par les éditeurs professionnels. Enfin, même s'il est impossible d'affirmer à 100 % qu'une team de scantrad participe au succès d'une série, on peut toutefois assurer qu'elle peut être en partie responsable de ce dernier. Enfin, même si certains éditeurs sont contre l'idée, d'autres sont conscients que cela peut participer à la notoriété d'une série, à l'image du directeur éditoriale interrogé :

J'ai envie de dire voilà, c'est une réalité, je pense que le scantrad aide certaines de nos séries. Souvent une série, quand elle est populaire au Japon, bah elle finit scantraddé, c'est inévitable, ya quand même certaines séries qu'on sort et qui ne sont pas scantraddé, ça c'est toujours une petite victoire de les faire connaître aussi, mais quand on annonce une série et qu'on voit dans un commentaire « oh super j'ai lu les scans ça déchire, j'achèterai le tome dès que ça sort », bah là comment ne pas penser que finalement le scantrad est un levier pour, pour promouvoir les séries.¹⁰⁵

Ainsi, même si en tant que professionnels, représentant les auteurs japonais, les éditeurs ne peuvent être que contre ces groupes ; même si certains savent que parfois, des séries font déjà le buzz sur Internet alors même qu'elles ne sont pas officiellement traduites. Donc si par la suite, ils en obtiennent les droits, ils savent qu'une série dont on parle déjà beaucoup sur Internet aura de grandes chances de se vendre, ou de mieux se vendre ; et ce, même si certains lecteurs se suffiront de la version gratuite.

Ainsi, cela montre que les groupes de scantrad, peuvent en effet jouer un rôle dans le succès d'une série, ce n'est pas que de leur fait, mais ça peut être le cas dans une certaine mesure. Mais plus que ça, cette question a permis de mettre en avant le fait qu'il n'y a pas qu'un seul type de lecteurs de scans. De fait, même s'il est impossible de savoir combien de lecteurs perdent les éditeurs avec le scantrad, il y a dans ces lecteurs, une partie qui n'est clairement pas leur cible, car dans tous les cas, ils n'achèteront pas, mais aussi une autre partie plus encline à acheter une série découverte sur Internet.

2. De la traduction à la promotion de série

Si les groupes teams de scantrad peuvent jouer un rôle à leur niveau dans le succès d'une série, on peut aussi se demander si en tant que traducteurs amateurs d'une série qu'ils apprécient, c'est aussi de leur devoir de la promouvoir à sa sortie.

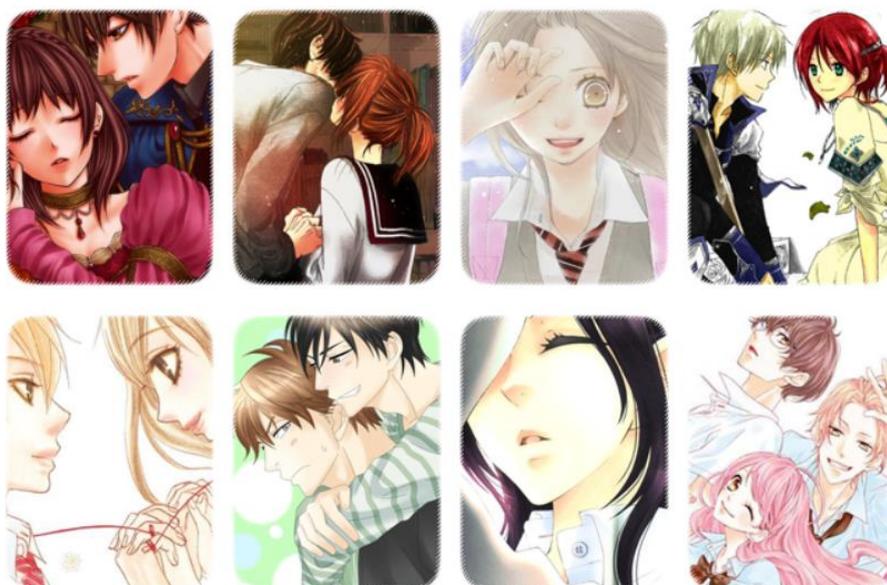
¹⁰⁵ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

En analysant et en interrogeant des teams de scantrad, on constate que la vingtaine analysée annonce, excepté deux, quand une série est licenciée et qu'ils possèdent une page référençant les titres licenciés qu'ils ont traduits pendant un temps. Toutefois, on note deux types de groupe différents.

Dans un premier temps, on trouve les groupes se contentant d'annoncer une licence, tout en précisant l'éditeur en question. Dans leurs pages de projets se trouve une partie consacrée aux projets stoppés pour licence.

Projets licenciés

Les séries ci-dessous ont été licenciées par un éditeur français.
Merci de ne pas les chercher sur le net et de vous les procurer en magasin si vous souhaitez les lire.



106

Ici, les membres du groupe ont répertorié les 51 séries arrêtées après l'annonce de la licence par un éditeur. En plus de prévenir les lecteurs, les fans trouveront sur la fiche de la série un résumé et le nom de l'éditeur chez qui la série est disponible. La plupart des teams s'arrêtent là, mais pour d'autres, leur rôle continue.

En effet, au sein de quelques groupes, le rôle de « promotion » ne s'arrête pas là ; ils représentent le second type. En minorité par rapport à la première catégorie illustrée, certains

¹⁰⁶ Sumire no Team. Page des projets licenciés et arrêtés. (consultée le 07/05/18) [en ligne] <http://sumire-no-team.eklablog.com/projets-licencies-arretes-p1045562>

groupes ont à cœur de promouvoir comme ils le peuvent les séries qu'ils avaient pris l'habitude de traduire. En plus d'annoncer l'obtention des droits, ils feront en sorte que le lecteur soit régulièrement au courant des dates de sorties de ces séries. Ainsi, alors même qu'ils ont stoppé tout travail de traduction sur les séries et qu'ils ne les diffusent plus, ils laissent toutefois une place sur leur page d'accueil pour notifier les prochaines sorties, à l'image de la School Rumble Fantrad :



107

On pourrait par la même occasion soulever un fait retrouvé dans cette team seule : le terme de fantrad à la place de scantrad qui met l'accent sur la traduction faite par des fans.

Pour revenir sur leur initiative d'avertir des prochaines sorties librairie, c'est aussi le cas de la MMT interrogée pour cette enquête, l'ancien administrateur étant de l'avis que les teams « devraient avoir un rôle dans la communication des sorties de tomes des séries qu'elles ont fait ou font »¹⁰⁸. Et en effet, en déroulant la page d'accueil de ce groupe, le lecteur trouve sur le côté droit la liste des prochaines sorties en librairie. Pourtant, bien que cela soit un devoir pour certains, ils ne sont que deux groupes sur les vingt analysés.

Enfin, pour finir sur ce point, le directeur éditorial a aussi eu l'occasion de constater que certains fans étaient particulièrement investis dans la promotion d'une série. Ainsi pour la sortie d'une série chez Kazé Manga, un certain groupe avait habillé son site pour l'occasion, comme il l'explique ici :

¹⁰⁷ Partie « Bientôt en librairie » présent sur la page d'accueil de la School Rumble Fantrad.

¹⁰⁸ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

J'ai même vu des habillages euh, je me souviens pour Toriko, euh, y avait un habillage avec un logo Kazé super beau et tout, ça parlait du manga et du DVD sur un site de scantrad « bam maintenant disponible » et tout, et c'est pas un habillage web commandé par Kazé, c'était juste l'envie de l'administrateur de, de, de pousser Toriko quoi. Donc quand on voit ça, on se dit « bah c'est cool »¹⁰⁹

Comme lorsqu'ils lisent dans des commentaires que des lecteurs ont lus en ligne, mais qu'ils seront les premiers à se procurer le manga à sa sortie, les éditeurs constatent eux-mêmes que la démarche des scantrad peut en quelque sorte leur être bénéfique. En ce sens, ils avouent que le scantrad a aussi des bons côtés.

C. Des professionnels à l'avis nuancé

Bien qu'en abordant la surface, le sujet de la traduction de mangas sur Internet soit très mal vu par les éditeurs professionnels, l'entretien avec certains a tendance à montrer que ces derniers sont plus ouverts à la question qu'on pourrait le croire. En réalité, leur rapport au scantrad semble beaucoup plus nuancé, et il faut donc faire la différence entre la posture d'éditeur professionnel et celle de passionné.

1. Des professionnels qui ne peuvent être que contre

On a pu voir précédemment, *via* l'intervention de professionnel lors d'un podcast consacré au sujet, les raisons prouvant en quoi le scantrad était mauvais pour le marché français. Baisse du chiffre d'affaires et fuite de lecteurs, les professionnels interrogés se montrent particulièrement sévères dans leur propos. Pourtant, bien que parfois, des propos se rapprochent de la mauvaise foi, il est cependant certain que des idées sont tout à fait justes.

En effet, si le professionnel ne peut pas accepter les groupes de scantrad, c'est tout simplement parce que l'activité n'est pas légale. C'est d'ailleurs ce qu'a précisé le directeur éditorial interrogé, dans le sens où « d'un point de vue juridique, on peut pas tolérer leur existence »¹¹⁰. En tant qu'éditeurs, ils représentent la maison d'édition japonaise, mais surtout l'auteur original, donc malgré le fait que la plupart des teams de traduction suppriment leur travail une fois la licence acquise, les éditeurs resteront de cet avis. La pratique reste illégale, peut en effet nuire aux ventes (sans qu'on sache exactement à quel point), mais surtout,

¹⁰⁹ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

¹¹⁰ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

l'éditeur doit faire passer les intérêts des auteurs avant tout, et ainsi garder une bonne relation avec les maisons d'édition japonaise ; si les éditeurs japonais ne leur font plus confiance, c'est le marché français qui sera impacté.

En continuant sur cette idée, il faut aussi prendre en compte que les maisons d'édition françaises investissent beaucoup d'argent dans l'obtention des droits d'un titre. On peut alors comprendre que l'idée d'avoir une perte de lecteurs avant même la sortie peut être frustrante ; pourtant on ne peut pas non plus mettre tout sur le dos des groupes de scantrad. Interrogée sur cette question, la responsable éditoriale interrogée émet une réserve quant à ceux qui pensent que le scantrad peut freiner voire nuire aux ventes. Selon elle, si une série est bonne et correspond à l'air du temps elle se vendra, mais d'un autre côté, et comme pour tout, il y aura toujours certaines qui ne se vendront pas : « Comme le choix des lecteurs est différent, y a des séries qui marcheront pas, c'est comme ça, et puis les éditeurs prendront des risques sur des séries, mais j pense que ça n'a rien à voir avec le scantrad. »¹¹¹ Au final, comme pour toute autre forme de littérature, certains titres seront des best-sellers et d'autres auront beaucoup plus de mal à se faire une place. Le marché du manga ne déroge pas à la règle : chaque année, le nombre de volumes sortant par mois augmente, parmi cette offre pléthorique, il est normal qu'une nouvelle série ne se vende pas, car perdue dans la masse de publications. On ne peut tout de même pas affirmer à 100% que cela est représentatif du marché, bien sûr que des lecteurs préféreront lire gratuitement sur Internet, mais il faut aussi prendre en compte le fait que dans n'importe quelle bande dessinée ou roman, certains se démarqueront tandis que d'autres non.

Cependant, parmi les entretiens et les propos récoltés *via* d'autres sources, on peut conclure que bien que les groupes de scantrad soient tolérés par les maisons d'édition, les professionnels, par principe, du fait de leur statut restent contre : « De toute façon, c'est illégal, je pars du principe que on a pas le droit de piquer, y a des auteurs, euh, alors excuse-moi, mais ils ont du mal déjà à se faire payer correctement, donc par principe, je suis contre. »¹¹² Quant au directeur éditorial, il met particulièrement le point sur la bonne relation qu'il est nécessaire d'entretenir avec les ayants droit japonais :

L'essentiel pour continuer à publier du manga, il faut que nos relations avec les Japonais soit au top, euh, c'est l'intérêt de l'auteur avant tout. À partir du moment où cette démarche-là peut nuire à l'intérêt de l'auteur, on ne peut être que contre. C'est aussi bête

¹¹¹ Entretien avec une responsable éditoriale de mangas, mené le 27/12/17.

¹¹² Entretien avec une responsable éditoriale de mangas, mené le 27/12/17.

et méchant que ça, euh, parce que même si ya, euh, même si on saura jamais vraiment, ça reste du piratage j'veux dire, et à partir du moment où ça peut nuire à des ventes, eh ben, ça nuit de fait de toute façon au, à l'auteur qui ne touche rien sur cette exploitation qui est faite contre son avis, bon bah là on peut être que contre.¹¹³

De ce fait, le métier d'éditeur, de par sa nature même, ne peut, en toute logique, pas accepter l'activité de traduction sur Internet.

2. Des passionnés qui comprennent la passion des amateurs

Les éditeurs sont donc contre le scantrad pour les raisons citées ci-dessus. Pourtant les entretiens effectués ont permis de mettre en lumière un fait plus intéressant. En effet, même si, à première vue, les professionnels se montrent fermes dans leur propos, quitte à être vus comme les méchants par certains internautes, certains se montrent en réalité, beaucoup plus tempérés dans leurs propos.

Dans un premier temps, et comme cela a été expliqué antérieurement, les éditeurs interrogés pour l'enquête, même s'ils sont contre la démarche de traduire illégalement des mangas sur Internet, sont toutefois conscients qu'une série traduite peut créer la notoriété d'un titre. Ainsi, il est vrai qu'un manga traduit par un groupe et connaissant déjà un succès parmi la communauté sera déjà connu des lecteurs à l'annonce de sa licence. On peut citer par exemple la récente série *The Promised Neverland* (Kazé Manga) du duo Kaiu Shirai et Posuka Demizu. Cette série a fait beaucoup de bruit, notamment par tout le travail marketing fait autour du titre. Pourtant, ce manga était déjà attendu par de nombreux lecteurs, et ce, bien avant l'annonce officielle de Kazé Manga. Donc bien que le travail de promotion autour de la série ait eu un impact certain, elle bénéficiait toutefois d'un buzz de par sa traduction sur Internet, puisqu'à l'annonce de Kazé (en juin 2017), le manga comptabilisait déjà quatre tomes. Donc le scantrad peut avoir un effet positif, certains éditeurs en sont conscients et c'est en cela qu'ils ne veulent pas non plus accabler les groupes :

Il faut quand même dire que ça peut participer à, euh, au buzz autour d'une série, voilà... donc c'est pour ça que j'ai pas envie de condamner à 100 % ce, ce mouvement, à partir du moment c'est, qui ya quand même une once de passion derrière, c'est juste, euh, c'est juste fait maladroitement.¹¹⁴

Le second point que met en évidence cet extrait d'entretien est le terme de passion. Car si l'éditeur, en tant que professionnel, s'oppose à la pratique, il n'en reste pas moins, lui aussi, un passionné de manga et de culture japonaise. En effet, si on compare amateur et

¹¹³ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

¹¹⁴ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

professionnel, l'un est poussé par sa passion à traduire des mangas sur son temps libre, tandis que l'autre, tout autant passionné, à passer du temps à se former en effectuant des études spécialisées, pour pouvoir publier un jour les mangas qu'il aime. Ainsi, ce sont deux individus poussés par la même passion, et ayant le même objectif, sauf que l'un est effectué dans un cadre professionnel et légal. De ce fait, parce qu'il comprend la passion derrière cette pratique, le directeur éditorial interrogé ne se montre pas aussi violent dans ses propos que celui présent dans le podcast traitant du sujet : « Malgré tout, étant passionné moi-même, je sens quand même, j'ai envie de croire en tout cas en la passion de certains. »¹¹⁵ Ou en tout cas l'idée de vouloir partager aux autres des séries que l'amateur aime et n'étant pas disponibles en France, et peut-être jamais, et qu'il veut faire découvrir au reste de la communauté.

De ce fait, on peut constater que même si tous les éditeurs sont à 100% contre cette activité, d'autres sont d'avis que dans ce cas précis, ce n'est ni tout blanc ni tout noir :

Maintenant je reste nuancé parce que ya des passionnés qui veulent lire des mangas, et surtout qui veulent partager, parce qu'en fait, ya des mangas qu'ils adorent, euh, et du coup c'est pas édité en France, c'est pas disponible, ça le sera sûrement jamais [...], si à partir du moment où ils font ça dans un cadre où c'est purement de la passion, c'est-à-dire qu'ils se servent pas de leur site pour héberger des annonces, des pubs d'annonceurs etc. et se faire du blé, et qu'ils enlèvent la série à partir du moment où elle est annoncée, mais y a quand même une démarche de passionné que moi, je, j'ai pas envie de saluer forcément, mais que je comprends, je comprends la démarche qui est maladroite.¹¹⁶

La passion dont il parle est cette fois-ci vue de manière positive, c'est parce qu'ils sont passionnés qu'il tempère ses propos. L'avis nuancé et les avis contraires prouvent que le sujet n'est pas à mettre de côté, qu'il est sujet à discussion.

¹¹⁵ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

¹¹⁶ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

VI. Contrer le scantrad : des méthodes inefficaces ?

Face à une activité qui cause des fuites de lecteurs pour les maisons d'édition, il est évident que ces dernières cherchent des moyens pour contrer le phénomène ou du tout moins le réduire au maximum. En effet, même si les professionnels mettaient en place un système de consommation de mangas qui soit économiquement viable pour eux, ils ne pourront toutefois pas empêcher les personnes qui scan entièrement les versions françaises des tomes, comme c'est le cas avec les films et séries télévisées. Des solutions tentent d'être trouvées, mais sont-elles viables en tant que méthode de consommation, et surtout économiquement parlant.

A. Vers de nouvelles méthodes de consommation ?

Depuis que la pratique du scantrad est un sujet récurrent dans le bon développement du marché du manga en France, certains éditeurs n'ont cessé d'essayer de trouver une solution pour contrer cette activité. Bien qu'on ne puisse pas dater précisément l'apparition du scantrad, on peut toutefois affirmer que son immersion a coïncidé avec la hausse de l'intérêt des lecteurs pour le manga et la culture japonaise, ainsi que la démocratisation d'Internet. Ainsi, pour essayer de répondre aux demandes des fans, les maisons d'édition françaises ont tenté de se rapprocher comme elles le pouvaient de la méthode japonaise, c'est-à-dire les magazines de prépublication.

1. Les magazines de prépublication

Au Japon, le magazine de prépublication est le mode économique lié au manga, la grande majorité des mangas y sont dans un premier temps publiés en chapitre sur un rythme régulier, hebdomadaire, mensuel, etc. (cependant avec le numérique et l'évolution des habitudes de consommation, des magazines de prépublications en ligne ont aussi vu le jour). Le magazine de prépublication, contrairement à l'usage que les Français ont d'un livre, n'est pas fait dans une optique de collection ; produit sur du papier journal, le produit s'apparente plus à un objet jetable.

En France, ce genre de publication fait dans un premier temps penser au mode de publication des romans feuilletons, qui avait un certain succès à l'époque, à l'image de l'œuvre d'Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*. Aussi connu dans le monde de la bande dessinée, ce genre de

magazines n'est pourtant plus aussi courant à l'heure actuelle ; on retrouve surtout des cas comme *Le Journal de Spirou* ou *Le Journal de Mickey*. Contrairement au Japon, ce système de publication n'est donc pas du tout la norme en ce qui concerne le marché du livre, et plus précisément de la bande dessinée ; et cela l'est d'autant moins en ce qui concerne le domaine de la bande dessinée japonaise.

Si les magazines orientés bande dessinée existent encore, ce n'est pas le cas pour ceux orientés manga (ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé). Bien que certains titres furent publiés à la fin des années soixante, le manga a véritablement fait sa percée en France dans les années quatre-vingt-dix avec l'œuvre de Katsuhiro Otomo, *Akira* en 1991 chez Glénat. Mais alors que le marché était encore balbutiant, c'est dès 1994 que les éditeurs ont tenté d'intégrer sur le marché français le système de magazines de prépublication. Ainsi Glénat propose dès 1994 le premier magazine de prépublication dédié entièrement aux mangas, *Kaméha*, suivi un an plus tard par *Manga Player* (ancêtre de Pika Éditions). Ces magazines bimestriel et mensuel proposaient des chapitres de certaines séries, mais s'arrêteront après quatre ans d'existence. Pourtant, l'idée du magazine de prépublication n'est pas tout à fait abandonnée et d'autres éditeurs ont tenté leur chance, sans succès. Le *Shōnen Magazine*, mensuel publié par Pika Éditions n'a pas fait exception ; en effet, après presque trois ans de publication et 30 numéros, le magazine est stoppé pour non-rentabilité (ce magazine avait pourtant la particularité de publier aussi des auteurs français). D'autres éditeurs ont aussi essayé dans les années 2000, mais chaque magazine ne dépassait pas les deux ou trois ans d'existence.



117



118

¹¹⁷ *Kaméha 1*, Glénat Manga, 1994, 160p.

La mécanique du magazine de prépublication n'a pas été concluante, malgré les efforts des maisons d'édition, on peut alors se demander pourquoi. La raison qui peut s'en dégager vient peut-être justement dans ce que recherchaient les fans, car même si ces magazines publiaient des chapitres de séries encore indisponibles en France, ils n'étaient cependant pas à jour quant à la parution japonaise. De ce fait, le scantrad pouvait être la solution privilégiée. Pourtant, les maisons d'édition n'ont pas abandonné l'idée de se rapprocher le plus possible du système japonais pour proposer une offre similaire au scantrad, mais légale. C'est le cas de la publication simultanée.

2. La publication simultanée

La lecture au format numérique se démocratisant de plus en plus, et étant le mode de consommation des lecteurs de scantrad, la publication simultanée, aussi appelée simulpub ou simultrad a été mise en place il y a quelques années par certaines maisons d'édition pour permettre aux lecteurs français de lire le dernier chapitre de leur manga favori en même temps que les lecteurs japonais.

Avant l'apparition du simulpub, il faut toutefois noter que les éditeurs de manga ont peu à peu adapté leur offre pour une lecture sur écran. Ainsi, les consommateurs pouvaient lire au format numérique, notamment sur des plateformes comme Izeno, disponible sur ordinateur, tablette ou encore smartphone. Le simulpub, quant à lui, a d'abord été de l'initiative, en 2014, des éditions Kana pour leur série *Naruto* : « Les éditions Kana se devaient de proposer à son lectorat hyper connecté, une offre digitale légale en adéquation avec les habitudes de consommation des biens culturels d'aujourd'hui »¹¹⁹. En effet, la série, best-seller international, était à l'époque de sa parution l'un des titres les plus scantradés avec d'autres tout aussi connus tels que *One Piece* ou *Fairy Tail*. Ainsi, les lecteurs les plus impatientes pouvaient lire, en même temps que les lecteurs japonais, le dernier chapitre sorti pour 0.89€. Par la suite, d'autres maisons d'édition se sont lancées dans cette aventure, avec Pika Éditions en 2015 (qui compte actuellement le plus de séries en simulpub), Kazé Manga en 2016, et les éditions Akata en 2018. Au vu du nombre d'éditeurs de manga en France, la pratique n'est pas du tout répandue, se met doucement mais sûrement en place, et ne compte que quelques titres ; soit les plus gros succès de la maison (à l'image de *L'Attaque des Titans* chez Pika

¹¹⁸ Shonen Collection 1, Pika Éditions, 2003, 290 p.

¹¹⁹ MALLIÉ Louis, *Lire (légalement) Naruto en même temps que le Japon est maintenant possible*, ActuaLitté, 2014, (consulté le 19/02/18) [en ligne] <https://www.actualitte.com/article/lecture-numerique/lire-legalement-naruto-en-meme-temps-que-le-japon-est-maintenant-possible/50952>

Éditions), ou de titres très attendus par les fans ou à fort potentiel (par exemple la suite de *Naruto* chez Kana ou le nouveau manga de l'auteur de *Fairy Tail* chez Pika).

Pourtant, bien qu'assez peu installé au sein des maisons d'édition, le simulpub a été pensé comme une réponse au scantrad : « C'était une réponse. Ça l'est clairement. Après, le choix est donné, c'est-à-dire que, on peut pas taper sur le scantrad, euh, indéfiniment sans proposer de solution, et nous notre solution c'est la meilleure qu'on puisse apporter... »¹²⁰ Cette remarque, en plus de confirmer que cette jeune méthode de consommation est une solution pour contrer le scantrad, met en avant un point intéressant : le fait que ce soit aux éditeurs de proposer et créer une offre qui permette de répondre à la demande des lecteurs et de les attirer vers une offre légale. Comme il le dit, blâmer les groupes de scantrad ne sert à rien si de leur côté, ils ne tentent pas de proposer quelque chose de nouveau. C'est d'ailleurs ce qui se retrouve dans les propos des professionnels interrogés lors du podcast organisé sur le sujet du fansub/scantrad ; même si les professionnels tenaient des propos plus fermes et moins nuancés que le directeur éditorial interrogé pour l'enquête, ils étaient tout de même d'avis que l'éditeur doit créer le besoin chez le consommateur et l'inciter à acheter. L'apparition de cette offre légale a d'ailleurs été bien reçue par les groupes de scantrad, ainsi le groupe qui s'occupait de la traduction de *L'Attaque des Titans* avant sa publication en simulpub a arrêté leur travail après l'annonce de la publication simultanée :

Notre scantrad étant désormais inutile et obsolète nous nous retirons donc de ce projet qui fut l'une des séries phares de ces dernières années. Cette opération permet de mettre en place la première pierre d'une offre légale pour le manga qui faisait défaut jusqu'à présent. En tant que lecteurs, il s'agit d'une initiative bienvenue dont nous ne pouvons que nous réjouir, en effet après le simulcast pour les animes voilà qu'un éditeur nous propose de lire notre chapitre fraîchement débarqué du pays du soleil levant.¹²¹

Les groupes de scantrad, respectueux du travail des maisons d'édition se retirent au profit de l'offre légale, cependant, malgré les efforts des professionnels, mettre en place une publication simultanée n'est pas de tout repos.

Car pour que les fans puissent lire le jour de sa sortie japonaise le chapitre de sa série préférée, c'est un gros travail qui doit être fait en amont par l'équipe éditoriale. En effet, le travail sur un seul chapitre, qu'il sorte une fois par mois ou une fois par semaine demande une

¹²⁰ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

¹²¹ CHOUVELON Clémence, *Manga : la publication simultanée avec le Japon, réponse au scantrad*, ActuaLitté, 2015, (consulté le 19/02/18 [en ligne] <https://www.actualitte.com/article/bd-manga-comics/pika-lance-une-offre-de-simulpub-pour-l-attaque-des-titans/54400>)

organisation stricte entre l'équipe éditoriale, le traducteur, le maquettiste et lettreur ainsi que toute la partie logistique. Un seul problème dans la chaîne et le chapitre ne paraîtra pas le jour prévu. Si cela arrive, l'avantage des professionnels qui est d'agir avant les groupes de scantrad n'est plus. L'équipe en charge du chapitre n'ayant qu'une petite semaine pour faire le travail, cela peut vite devenir un travail sous tension, comme l'explique l'éditrice responsable du simulpub du manga *UQ Holder* : « une publication simultanée avec le Japon, forcément ça stresse un peu tout le monde parce que c'est fait au dernier moment. »¹²² Cette course contre la montre demande donc de l'investissement de la part de l'éditeur et des prestataires en charge, les obligeant en plus à mettre de côté pour une journée ou plus, leurs autres projets. Il est aussi possible d'affirmer que de ce fait, la charge de travail demandée pour un éditeur, qui a en plus d'autres séries en cours, ne permet pas aux maisons d'édition de proposer, pour l'instant, une grosse quantité de titres. En effet, si Pika Éditions est actuellement la maison proposant le plus de titres en simultrad (soit quatre), l'offre est plutôt restreinte.

Enfin, les désagréments liés au simulpub restent la viabilité de l'offre, car bien qu'elle propose des séries aimées par les fans, il y a toutefois peu de lecteurs. Sans avoir le chiffre de vente, les éditeurs interrogés avouent travailler pour une communauté de lecteurs de niche :

Je sais pas si c'est viable, je sais pas si on a le même esprit que les Japonais, à savoir lire 40 pages par semaine. Vu les chiffres, non... franchement non, euh, le simulpub est pas quelque chose qui rapporte... On travaille pour la série mais c'est pas, j'veux dire ça rapporte rien, c'est, c'est juste que je pense que ça peut empêcher le scantrad, fin ça peut le, le limiter, pas l'empêcher.¹²³

Et malgré tout, on constate que les éditeurs poursuivent dans cette voie, puisque pour l'instant, c'est la réponse qu'ils ont trouvée contre le scantrad :

Y en a peu, yen a peu. Mais, encore une fois c'est important de proposer des offres, il faut que, les gens aussi continuent de s'équiper, développent des habitudes liées de plus en plus au numérique [...] il faut qu'on soit prêt nous, en tant qu'éditeur, à avoir du contenu dispo au moment où la technologie va évoluer, où les habitudes de consommation vont évoluer, bah on sera là avec l'offre. On a tout le catalogue ou presque de digitalisé. On est capable de faire du simulpub, donc si tu veux, après, euh, on a l'offre, y a plus que, y a plus qu'à la demande de s'adapter, j'ai envie de dire... c'est un pari.¹²⁴

Continuer à proposer cette offre est important malgré les lecteurs qui ne sont pas au rendez-vous, on peut alors se demander pourquoi. La réponse de la responsable éditoriale est simple :

¹²² Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

¹²³ Entretien avec une responsable éditoriale de mangas, mené le 27/12/17.

¹²⁴ Entretien avec un directeur éditorial de mangas, mené le 27/12/17.

le prix : « Le problème c'est que, euh, bah nous il est payant. »¹²⁵ Cela peut paraître surprenant pour un chapitre à 0.99€, mais logique dans le sens où Internet permet l'accès facilement et gratuitement à ces contenus (sachant en plus que les chapitres parus en simulpub sont achetés par certains et mis à disposition gratuitement sur des sites agrégateurs). C'est pour l'instant la seule raison qui explique l'absence de lecteur.

En prenant tout cela en compte, on peut se demander si plutôt que de « faire la guerre » aux groupes de scantrad, dans la mesure où la majorité est respectueuse du travail des éditeurs, il serait plus viable pour les maisons d'édition de prendre en compte l'état actuel du marché, c'est-à-dire le marché du manga où le scantrad existe, et d'investir en conséquence pour proposer aux lecteurs ce qu'ils cherchent. Car, supprimer des sites, notamment les agrégateurs diffusant des titres licenciés ou ceux scannant purement et simplement les mangas français est une perte de temps. La suppression d'un site entraînant inévitablement la création de copies, à l'image côté films et séries du site pirate Zone Téléchargement, qui après avoir été fermé en 2017 a revu le jour quelque temps après, toujours aussi bien portant. De ce fait, c'est bien vers les consommateurs que doivent se tourner les professionnels.

B. Quelle place pour la pédagogie ?

Lutter contre le scantrad en proposant une offre similaire mais légale prend difficilement sa place sur le marché français, mais il n'en reste pas moins des actions faites par les maisons d'édition, telles que le recours à la justice ou la communication et la pédagogie.

1. Des recours à la justice

Face aux équipes de scantrad et sites agrégateurs, notamment celles et ceux ne respectant pas la règle tacitement admise qui est de supprimer toute série licenciée par une maison d'édition française, ces dernières peuvent avoir recours à la justice.

Dans un premier temps, il faut préciser que cette démarche a surtout été observée dans le domaine de l'animation et du simulcast d'animation japonaise (soit « simultaneous broadcast », c'est-à-dire le fait de diffuser simultanément un contenu audiovisuel). En effet, lorsque le marché du simulcast d'animation a été mis en place en France sur Internet, notamment avec des éditeurs tels que Wakanim ou ADN (Anime Digital Network), le fansub, la traduction de série d'animation fait par des amateurs, était déjà très courant (ainsi, presque

¹²⁵ Entretien avec une responsable éditoriale de mangas, mené le 27/12/17.

tous les animes diffusés chaque saison était traduit et diffusé gratuitement). L'arrivée de ces nouveaux acteurs a donc été vivement critiquée par une partie de la communauté de fans puisque cela n'empêchait pas certains groupes de fansub de traduire des séries licenciées. De ce fait, les éditeurs avaient parfois recours à des démarches pénales pour faire retirer la série en question ou parfois faire fermer le site internet. Forcément, pour une communauté qui n'a toujours consommé des séries d'animation que *via* le streaming ou le téléchargement, l'arrivée d'une offre légale et payante n'a pas été une bonne nouvelle pour tous ; de plus certains se plaignaient d'un délai beaucoup trop long pour la plateforme ADN, soit quatorze jours après la diffusion japonaise (mais ce n'est plus le cas depuis 2017). Pourtant, force est de constater qu'après plusieurs années d'existence et beaucoup de changement dans les offres de chacun, les éditeurs de japanimation proposant du simulcast ne dispose plus, ou en tout cas beaucoup moins, de cette image de grand méchant auprès des internautes et des groupes de fansub. Les sites de simulcast ont eu besoin de temps pour s'imposer auprès de la communauté et à présent, même s'il est possible de trouver des séries licenciées sur Internet (comme c'est le cas pour les films et séries télévisées), les groupes de fansub ne traduisent plus les séries d'animation diffusées par les plateformes légales. ADN, Crunchyroll et Wakanim restent les acteurs majeurs de ce marché, puisque les premiers à s'y être lancés, mais de nouveaux acteurs ont fait leur apparition, à l'image des géants américains Netflix et Amazon. Enfin, avec toutes ces plateformes, le fansub n'était plus le plus simultané, car pour traduire un épisode, le groupe devait attendre sa diffusion japonaise, hors les plateformes légales travaillent en amont pour une diffusion similaire. Au fil des années, il y a donc eu un changement en termes de discours mais aussi en termes de pratique concernant le sujet du simulcast ; c'est d'ailleurs ce que tend à montrer l'enquête sur l'influence de l'arrivée du simulcast en France sur le fansub dans la japanime réalisée par Léonard Fougère, Eudeline Gape et Adrien Lefebvre¹²⁶.

Du côté de l'édition de manga, le tout semble plus compliqué, car même si la majorité des teams de scantrad arrêtent les mangas une fois ceux-ci licenciés (le problème étant principalement les sites agrégateurs), les maisons d'édition ne font pas du simulpub sur toutes leurs séries. Et de ce fait, il existera toujours des groupes traduisant le dernier chapitre d'un manga, même si les droits de celui-ci ont été obtenus par un éditeur français. Malgré tout, il y a aussi de possibles recours à la justice. En effet, l'entretien avec le directeur éditorial a

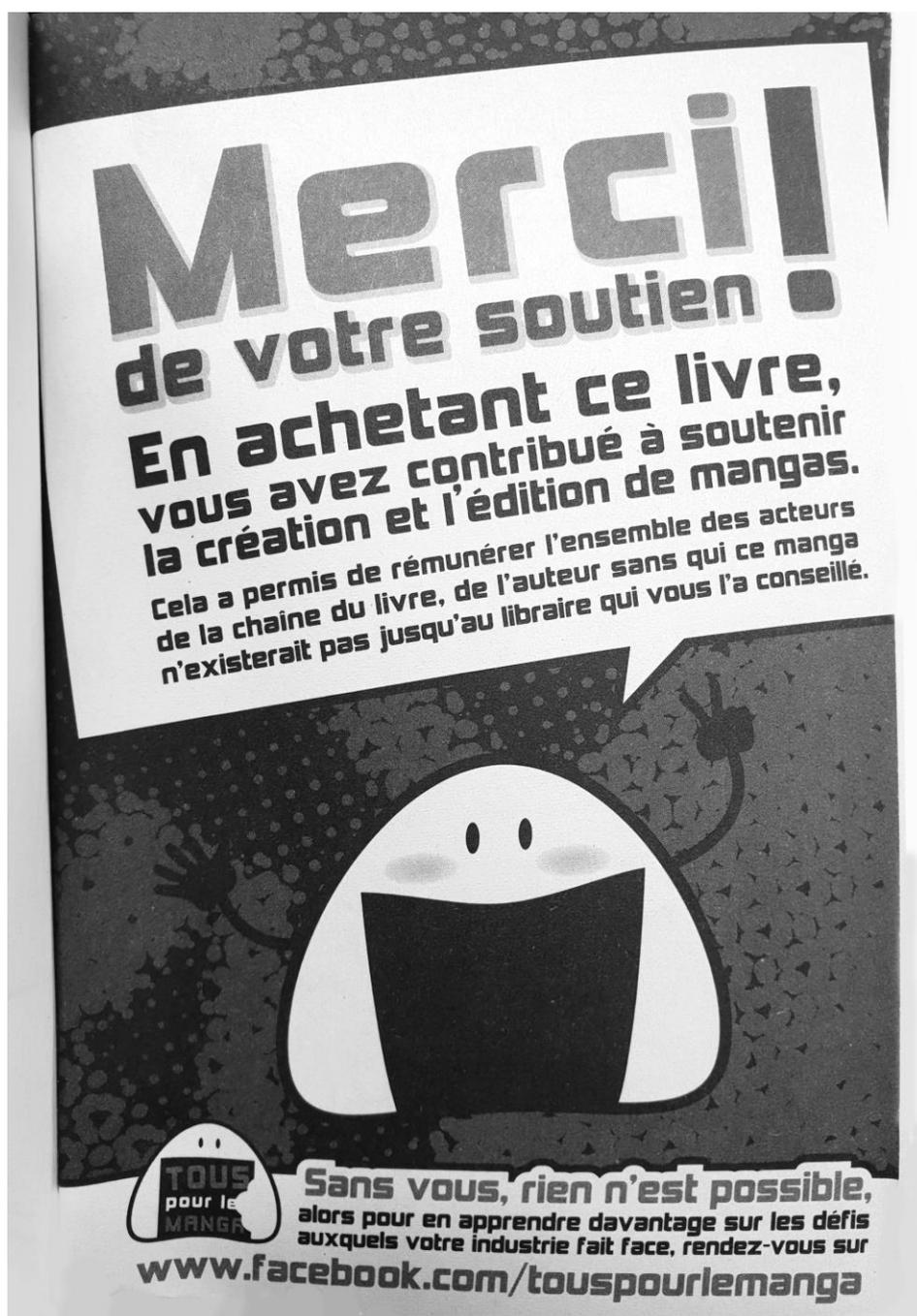
¹²⁶ FOUGERE Léonard GAPE Eudeline et Lefebvre Adrien, *L'évolution en France du fansub de japanime avec l'arrivée du simulcast*, 2017, (consultée le 27/10/17) [en ligne] <https://fr.slideshare.net/ICASL3/fansub-et-simulcast-en-france>

permis de constater qu'ils ont des dispositifs mis en place qui peuvent permettre de faire fermer des sites. Toutefois, il avoue que cela reste assez compliqué. Cependant, comme pour les éditeurs de japanimation, avant un recours à la justice, et de possibles mises en demeure, les éditeurs prônent la communication en demandant dans un premier temps de supprimer les contenus concernés.

2. Vers la pédagogie ?

Comme l'a montré le cas du simulcast et du fansub, la communication sur cette nouvelle forme de consommation de l'animation japonaise a permis d'empêcher les groupes de fansub de traduire des séries dont les droits sont acquis par les plateformes légales, même si pour ça, ces dernières ont dû faire en sorte de fermer certains sites. Pourtant on peut se demander pourquoi le problème persiste dans le domaine de la publication de manga.

Dans un premier temps, il y a donc une forme de communication que l'on pourrait appeler « pacifiste » dans le sens où une maison d'édition peut simplement envoyer un mail à l'administrateur d'un site de scantrad pour le prévenir d'une future licence ou de son annonce pour que ce dernier retire les chapitres disponibles. Toutefois, ça n'est pas la seule action que peut envisager une maison d'édition. Ce fut le cas de Kazé Manga qui, début 2012, annonça son projet de lancer une campagne visant à remercier les lecteurs de leur achat, tout en les sensibilisant aux questions concernant les licences et le droit d'auteur. Le but de l'éditeur était de prôner la pédagogie, en insérant à la fin de chaque volume une page de remerciement, renvoyant en plus à une page Facebook nommée « Tous pour le manga », dédié au sujet :



127

En le faisant, l'éditeur n'était pas dans une optique d'accusation du lecteur, mais bel et bien de pédagogie. La page permet d'informer le lecteur que produire un manga représente un coût et que de nombreuses personnes travaillent dessus pour que les lecteurs puissent se le procurer dans une bonne qualité : plus que de la pédagogie, cette démarche permet d'inclure le lecteur dans cette chaîne, son achat étant nécessaire au bien-être du marché. De plus, le renvoi à une

¹²⁷ Page de remerciements présente à la fin de chaque manga parus chez Kazé Manga entre début 2012 et fin 2013.

page Facebook parlant du sujet et des problématiques que connaît le secteur permet d'une part au lecteur d'en apprendre plus, mais lui permet aussi de participer lui-même aux débats dans l'espace commentaires. Kazé Manga a été le seul éditeur à prendre cette initiative :

Il est impératif pour nous de recadrer la situation actuelle. Or, peu de personnes ont tenté de lutter contre le piratage de ces œuvres actuellement. De même, les internautes qui mettent en ligne, de même que ceux qui consomment le font aujourd'hui sans ne même plus savoir si c'est bien ou mal. Dans cette optique, nous allons lancer une campagne de communication.¹²⁸

Dans cet extrait, le passage sur le bien et le mal est très important, car cela tend à montrer que la question de la pédagogie des lecteurs est liée à un problème de génération. En effet, alors que les lecteurs qui ont connu l'émergence du manga en France des scantrad, ou en tout cas sa grande évolution, ont conscience de l'illégalité de cette activité, mais pour les plus jeunes, qui sont nés avec ça, ne se rendent pas compte, car ils sont habitués à avoir tout à disposition gratuitement sur Internet. Donc leur apprendre que l'œuvre est le fruit de travail d'un auteur et que ce dernier doit être rémunéré est important. En adoptant cette idée de pédagogie, les jeunes lecteurs apprennent que le travail professionnel est d'une autre qualité, que ce soit au niveau de la traduction, du lettrage, mais aussi de l'objet final.

Questionnée sur la question du scantrad, une traductrice avait aussi un point de vue similaire :

J'aimerais bien que ça soit là-dessus qu'on communique, « si vous achetez le manga, bah ça permet de, de faire vivre l'auteur ». Mettre vraiment l'accent sur l'auteur, parce que quand je lis, et même pour le fansub, y avait euh, le Wakanim bashing à un moment donné, et quand on lisait les commentaires de gens qui disaient : « oui euh, vous vous faites payer alors que d'autres ils font ça par passion ! », mais les autres ils rémunèrent pas les auteurs originaux, et on se rend compte que c'est pas forcément de la méchanceté de leur part, c'est juste de l'ignorance, ils sont, ils savent pas comment ça fonctionne, ils savent pas que les, les studios d'animation au Japon sont tous en train de crever de faim (rit), et c'est, et c'est vraiment ça qui faudrait expliquer.¹²⁹

Ici, elle prend notamment l'exemple des plateformes de simulcast très critiqués à l'époque de leur création, notamment la plateforme Wakanim, largement critiqué sur les réseaux sociaux, et en particulier Twitter :

¹²⁸ Propos de Raphaël Pennes dans, *Scantrad : plutôt qu'une Hadopi, Kazé prône la pédagogie*, SOLYM Clément, 2011, (consultée le 22/09/17) [en ligne]

<https://www.actualitte.com/article/bd-manga-comics/scantrad-plutot-qu-une-hadopi-kaze-prone-la-pedagogie/25165>

¹²⁹ Entretien avec une traductrice de japonais, mené le 21/02/18.



130

Ce tweet représente assez bien les réactions de certains internautes de l'époque, vantant le travail désintéressé des groupes de fansub. Cette réaction est d'ailleurs représentative de la méconnaissance de ces fans quant au fonctionnement de l'industrie de la janimation. On pourrait d'ailleurs rapprocher ces propos à ce que l'on retrouve avec les scans de mangas. À une époque où les nouveaux lecteurs de mangas et amateurs de janimation ont toujours connu Internet et sa gratuité, il semble d'autant plus important de les informer sur le fonctionnement de ce qui entoure la production de l'objet dont ils sont fans. Pourtant, on remarque que l'initiative de Kazé Manga, qui a débuté en 2012, fut arrêtée à peine deux ans plus tard, fin 2013. De plus, la page Facebook, bien qu'inactive depuis plusieurs années, existait encore début 2018, mais a été récemment supprimée. Ces derniers n'ont pas communiqué sur la suppression de la page de remerciement ; peut-être ont-ils jugé que c'était nécessaire ou au contraire qu'elle était inefficace. Pourtant l'axe ici adopté par Kazé Manga, en se tournant directement vers les lecteurs peut être vu comme une bonne initiative, mais d'un autre côté, comme il a été vu précédemment, il faut compter qu'une partie des lecteurs de scantrad n'achète et n'achèteront jamais ; ce qui voudrait dire que ceux qui achètent les mangas qu'ils lisent sur Internet sont conscients de ces problématiques.

On pourrait évidemment se demander pourquoi la méthode de Kazé Manga a été arrêtée après seulement quelques années, mais ce qui est d'autant plus intrigant, c'est qu'aucune autre maison d'édition n'ait suivi le pas. Car ce qui a pu être constaté avec les acteurs présents dans le secteur de la janimation, c'est que c'est l'action de ces éditeurs qui a fait la différence.

¹³⁰ Exemple constituant un blog Tumblr regroupant des tweets à l'attention de Wakanim. (consulté le 12/01/18) [en ligne] <https://wakabash.tumblr.com/>

Ainsi, les maisons d'édition, notamment celles proposant du simulpub pourraient communiquer davantage sur leurs nouvelles méthodes de consommation.

C. S'inspirer d'autres modes de consommation

Face à du simulpub qui ne trouve malheureusement pas son public et la pédagogie qui semble être mise de côté, que reste-t-il aux maisons d'édition ? Car en résumant les propos émis par les lecteurs sur Internet, sur les sites, pages Facebook de fansub, scantrad, etc., les lecteurs de mangas et de scans souhaitent une offre qui soit adaptée à leur besoin. Ce qui est assez paradoxal puisque leurs arguments reposent sur le fait que les éditeurs français ne proposent pas, ou pas assez, de publications simultanées, et pourtant les professionnels ne sont pas encouragés dans leur démarche au vu du peu de lecteurs que le simulpub attire. Alors que la France peine à mettre en place des services qui limiteraient le scantrad et peut-être le piratage, d'autres pays ont des systèmes sur lesquels elle pourrait s'inspirer.

1. L'offre française, en deçà des attentes des lecteurs

Malgré la démarche de certaines maisons d'édition qui proposent chaque semaine ou chaque mois les derniers chapitres de quelques-unes de leurs séries phares, les lecteurs ne sont pas au rendez-vous, ou en tout cas pas assez, notamment pour des séries attendues et au très fort succès à l'image de *L'Attaque des Titans*, d'Hajime Isayama, dont chaque nouveau chapitre est disponible *via* les e-libraires en début de mois. Ce qui pourrait être un élément de réponse est que les lecteurs qui se tournent vers la lecture en ligne gratuite souhaiteraient un système se rapprochant de ce que proposent des entreprises comme Netflix, à savoir une offre qui permettrait de lire en illimité les titres d'un catalogue contre un abonnement par mois :

Le scantrad comblait ce manque qu'il y avait entre la France et le Japon. Maintenant personnellement je ne consomme pas de publication simultanée, j'ai une bonne grosse bibliothèque à la maison. Si un jour une plateforme à la ADN, Wakanim ouvre pour le manga par contre je signe direct.¹³¹

En effet, à l'heure où les individus ont pris l'habitude de consommer en illimité et en flux continu leurs films, séries télévisées et séries d'animation *via* des plateformes comme Netflix ou Amazon Video, il est logique qu'ils souhaitent garder ses habitudes de consommations pour le reste. Il prend ici l'exemple des plateformes de VOD proposant des séries d'animation

¹³¹ Entretien avec la MMT (Miam Miam Team), groupe de scantrad, mené le 19/05/18.

japonaises en simulcast ou non et où le consommateur peut ou non s'abonner. Wakanim en est un bon exemple avec son offre gratuite et son offre payante : si l'individu ne désire pas payer, il pourra tout de même regarder toutes les séries disponibles au catalogue, soit une centaine de séries d'animation, mais en contrepartie, devra accepter que chaque épisode contienne 4 à 8 pubs et qu'il soit en basse qualité ; de plus, il n'aura pas accès aux films d'animation et n'aura pas accès au simulcast (il pourra regarder l'épisode 7 jours après la diffusion japonaise). Tandis que l'offre payante (à 5€ par mois), permet de regarder les séries diffusées en simulcast, ainsi que tout le catalogue de l'éditeur en qualité optimale (HD ou Full HD) sur ordinateur, mais aussi sur l'application smartphone et autres supports, et ce, sans pubs intempestives. Toutefois, il faut noter que chacune de ces plateformes est passée par différentes offres pour être en accord avec les fans, mais aussi pour que leur activité soit rentable. C'est donc dans ce genre de concept que les fans seraient prêts à investir, car c'est leur habitude de consommation, développée grâce à ses plateformes de streaming, mais aussi, pour revenir au manga, par la lecture en ligne. Car si certains lecteurs vont se procurer les chapitres sur le site d'un groupe de scantrad, la grande majorité se tournera vers des sites agrégateurs, ces énormes bibliothèques où ils trouvent tout en un clic.

Cependant, rare sont les plateformes spécialisées dans le livre proposant le même genre de système avec abonnement. Les maisons d'édition ont bien, pour la majorité, un catalogue numérique, cependant, les tomes, certes moins chers, sont à se procurer chez les e-libraires. Ce qui se rapproche actuellement le plus des plateformes de vidéo à la demande est le service d'Izneo. Ce site Internet, qui a aussi une application mobile et tablette, est une plateforme de lecture de bandes dessinées, mangas, comics et roman graphiques, et sur lequel les lecteurs de simulpub peuvent trouver les derniers chapitres parus. Izneo propose aussi une offre d'abonnement par mois donnant accès en illimité à une sélection de leur catalogue, à savoir les œuvres du groupe Media-Participation, soit Dargaud, Dupuis, Urban Comics, etc., et ce pour la raison que la loi interdit les offres multi-éditeurs¹³². Ce qui explique pourquoi ce système d'offre d'abonnement est rare, parce qu'il est très difficile à mettre en place et que cela pose aussi des questions quant à la rémunération des créateurs. Bien sûr, ça ne veut pas

¹³² BEUVE-MÉRY Alain, *L'offre illimitée de livres illégale en France, les éditeurs divisés*, Le Monde.fr, 2015 (consulté le 23/04/18) [en ligne] https://www.lemonde.fr/economie/article/2015/02/19/l-offre-illimitee-de-livres-illegale-en-france-les-editeurs-divises_4579751_3234.html

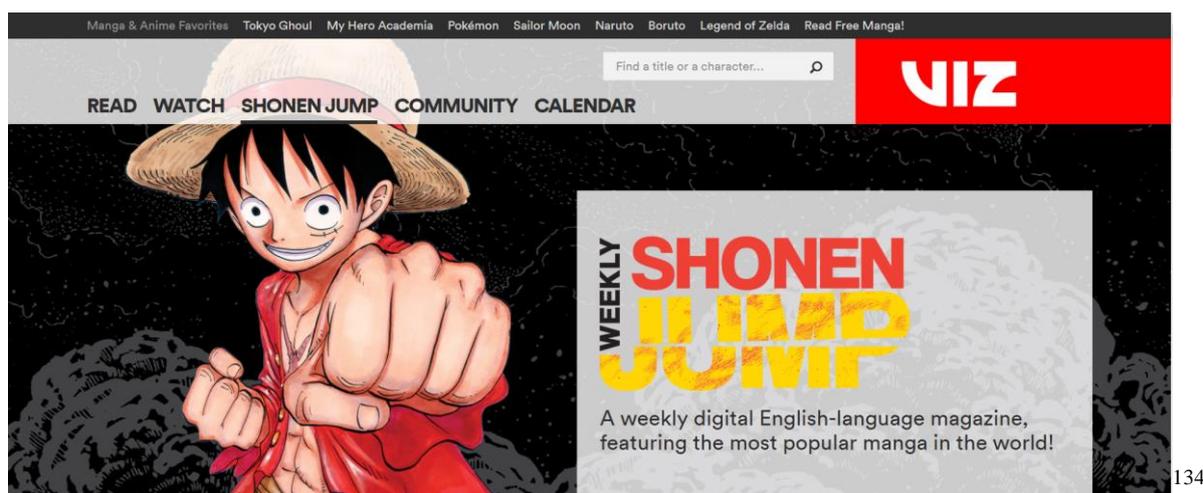
dire qu'il est interdit, mais pour qu'une entreprise qui propose ce genre de service existe, elle doit se conformer à la réglementation française, comme l'a fait Izneo¹³³.

En ce sens, même si cela paraît facile pour les lecteurs qui ont comme références des organisations qui fonctionnent, il est beaucoup plus difficile de mettre la même chose en place avec le livre. Encore une fois, le livre est un objet particulier et pas comme les autres en France, rien que pour son prix unique, qu'il s'agisse du format papier ou numérique. Le principe d'abonnement n'est pas complètement impossible, mais toutefois limité.

2. Des offres étrangères proches des envies des lecteurs

Si en France, le marché du manga en version numérique n'est pas privilégié par les fans, ce qui explique pourquoi les maisons d'édition restent prudentes sur leur investissement, notamment dans le simulpub, il existe des offres étrangères proposant du simulpub à plus grande échelle. C'est le cas de la société Viz Media et Crunchyroll.

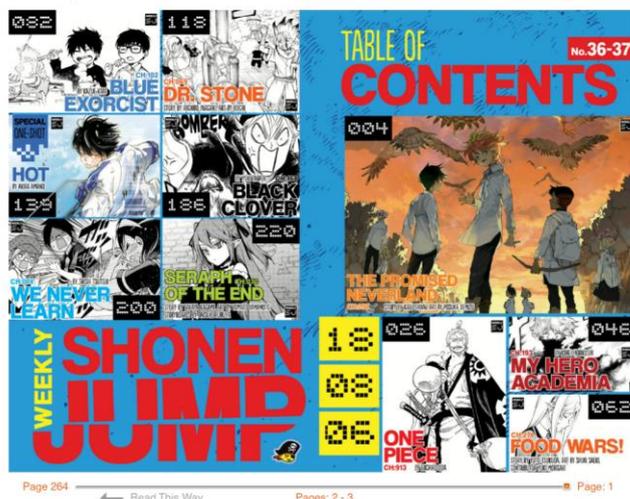
Viz Media, filiale internationale de Shueisha et Shogakukan (faisant partie des plus grands acteurs de l'édition japonaise), a mis en place depuis 2012 une version numérique de son célèbre magazine de prépublication, le *Weekly Shonen Jump*. Il faut toutefois préciser qu'avant cette offre numérique, ce magazine était proposé en version papier (qui n'a a priori pas fonctionné).



¹³³ BEUVE-MÉRY Alain, *Les services de lecture par abonnement d'Izneo, Youscribe et Youboox jugés légaux en France*, Le Monde.fr, 2015, (consulté 23/04/18) [en ligne] https://www.lemonde.fr/economie/article/2015/06/18/les-services-de-lecture-par-abonnement-d-izneo-youscribe-et-youboox-juges-legaux-en-france_4656679_3234.html

Le but du magazine est bien évidemment la simultanéité avec le Japon pour les titres les plus célèbres, et donc les plus lus. Car, ce *Weekly Shonen Jump* anglophone ne reproduit pas exactement le même contenu que sa version japonaise, mais seulement les titres phares du magazine, et donc ceux les plus scantradés.

WEEKLY SHONEN JUMP AUG 6, 2018



135

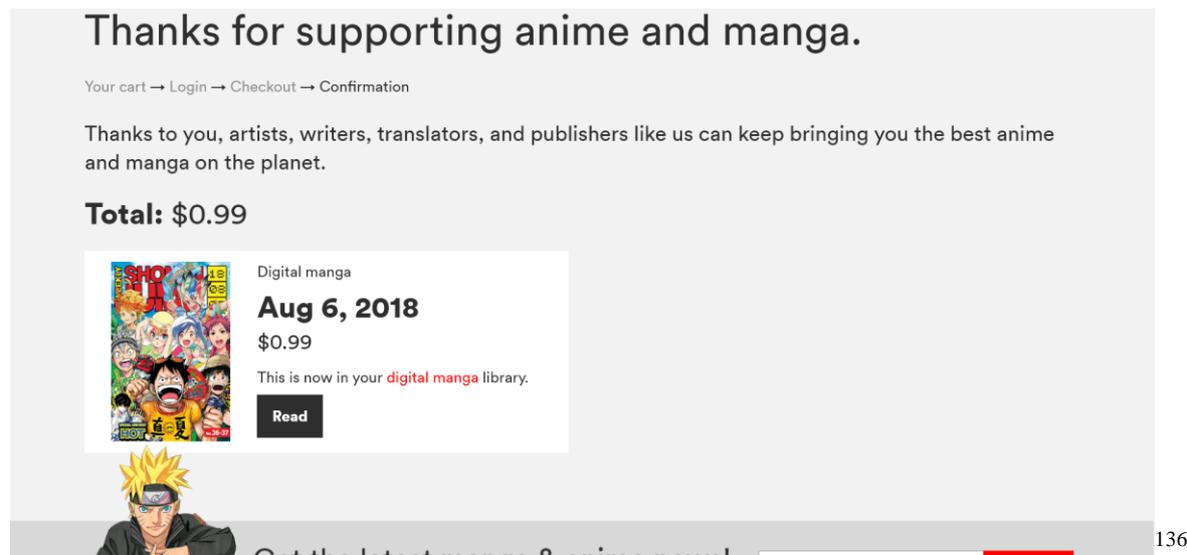
En effet, ce même numéro au Japon comporte en réalité le nouveau chapitre de 21 séries ou One-Shot. Ici, le numéro du 6 août, acheté pour le bien de l'analyse, ne comporte « que » neuf titres plus un One-Shot. Cela s'explique tout simplement par le fait que l'offre est avant tout proposée pour les séries les plus lues et nécessitant donc une offre par chapitre en simultanéité avec le Japon. De ce fait, on retrouve des séries populaires des pays anglophones (et tout aussi populaire en France) telles que *The Promised Neverland*, *My Hero Academia*, *Food Wars*, *One Piece*, *Dr Stone*, *Black Clover*, *Seraph of the End*, *Blue Exorcist* et *We Never Learn* (dont la parution en France débute septembre 2018).

Pour ce magazine, les lecteurs ont le choix entre l'achat d'un numéro seul à 0.99\$ (soit 0.90€) ou à l'année pour 25.99\$, qu'ils peuvent lire sur ordinateur, application mobile et autres supports numériques. De plus, une fois l'achat effectué, l'acheteur tombe sur la page ci-dessous :

¹³⁴ Page d'accueil de l'onglet « Shonen Jump » du site de Viz Media, [en ligne]

<https://www.viz.com/shonenjump>

¹³⁵ *Weekly Shonen Jump* 36-37 du 06/08/18, pages 2-3.



Ce message de remerciements s’accompagne en plus de la liste des différents intervenants dans la création du produit, ce qui montre que derrière cette offre, il y a bel et bien l’envie des professionnels de contrer le piratage.

Enfin, il faut cependant préciser que ce *Weekly Shonen Jump*, n’est disponible qu’aux lecteurs résidant dans certains pays anglophones tels que les États-Unis, Royaume-Uni, Australie, Afrique du Sud, etc. Les lecteurs français, bien qu’ils aient accès au site, ne peuvent pas accéder à l’onglet de lecture en ligne permettant d’acheter le magazine ou de lire en ligne les chapitres disponibles gratuitement. Malgré tout, même si cette offre peut permettre de limiter le scantrad, ce n’est pas le cas pour certaines séries, et notamment *One Piece*. En effet, si ce magazine paraît chaque lundi, les chapitres de *One Piece* sont disponibles sur Internet quelques jours avant du fait que certains lecteurs réussissent à se procurer le magazine japonais avant la sortie officielle. De ce fait, même en s’adaptant à la demande, cela ne peut pas contrer ce phénomène. Dans ce cas bien précis, il faudrait probablement agir directement à la racine pour faire en sorte que les magazines ne soient pas récupérés chez l’imprimeur ou distributeur pour être scannés par la suite. Action, somme toute, compliquée à contrôler.

Cependant, les lecteurs français ont accès aux simulpub de la plateforme Crunchyroll, proposant avant tout un service de VOD, il est l’un des principaux acteurs en ce qui concerne le simulcast de séries d’animation japonaise (avec Wakanim et ADN), Crunchyroll propose aussi des titres en publication simultanée. Ce catalogue compte actuellement 34 séries en

¹³⁶ Page de confirmation d’achat du site Viz Media.

simulpub¹³⁷, dont des séries aussi traduites en simultanément en France à l'image de *L'Attaque des Titans*, *To Your Eternity* et *Edens Zero*. Ce catalogue est beaucoup plus fourni en simulpub que ce que propose le marché français, mais pour y accéder, le lecteur, en plus d'un abonnement mensuel, devra aussi pouvoir lire en anglais, les chapitres étant traduits dans cette langue.

Bien que ces exemples soient une solution pour les lecteurs anglophones, serait-il possible de l'installer en France ? Cela semble compliqué. Car si l'offre du magazine de prépublication mise en place par Viz Media pourrait éventuellement se faire, le magazine ne pourrait sans doute pas prépublier certains des titres. En effet, en prenant les titres disponibles dans le numéro présenté plus haut, il serait compliqué, voire impossible de proposer une prépublication française étant donné qu'ils n'appartiennent pas tous au même éditeur. Ainsi, si Viz Media met en place ce magazine en France, il ne pourrait y inclure que les séries appartenant à Kazé Manga, l'éditeur faisant partie du groupe Viz Media Europe. En effet, si *The Promised Neverland*, *Black Clover*, *Blue Exorcist* et *We Never Learn* sont édités en France par Kazé Manga, ce n'est pas le cas des autres qui se partagent entre les éditions Ki-oon, Kurokawa, Kana et Glénat. Le seul moyen qu'il semble rester pour les maisons d'édition française est de prépublier elles-mêmes leur titre en simulpub. Cependant, comme il a été montré précédemment, cela demande un investissement humain et financier pour que plus de séries soient publiées en simultanément avec le Japon. Toutefois, même s'il a y peu de lecteurs de simulpub, les éditeurs faisant du simulpub ne veulent pas pour autant arrêter, car il est important pour eux de proposer cette offre légale.

¹³⁷ Page du site Internet de Crunchyroll dédiée aux mangas paraissant en publication simultanée : <http://www.crunchyroll.com/comics/manga/simulpub>

VII. Conclusion

Le scantrad, sujet vaste, sujet à débat est montré dans bien des cas comme la cause des maux, de l'édition de mangas, c'est-à-dire la baisse des ventes et du chiffre d'affaires. Il serait exagéré d'affirmer que tous les professionnels de ce secteur sont de cet avis, mais cela reste toutefois l'idée générale qui se dégage lorsque le sujet est abordé. Car si certains affirment que la pratique est mauvaise pour le bon fonctionnement du marché, il faut pour cela réussir à le démontrer. Le but de ce travail n'était pas de dire si le scantrad est bien ou mal ou de trouver des solutions pour le stopper, cela aurait de toute façon été à l'encontre d'un travail de recherche. L'objectif donc, a été de faire le point, de la manière la plus objective possible, sur cette activité, de comprendre son fonctionnement, pourquoi elle existe et si ce qui lui est reproché est pertinent ou pas.

De manière générale, on peut affirmer que ce qui est à dégager de ce sujet est beaucoup plus nuancé que ce qui pourrait être pensé dans un premier temps, même si certaines hypothèses sont tout de même confirmées.

En tant qu'activité faite par des amateurs, la qualité optimale n'est effectivement pas atteinte, ce n'est de toute façon pas le but recherché. Ça ne veut pas dire que les groupes n'ont pas le souci de bien faire, mais même si certains groupes se débrouillent lorsqu'il s'agit de la mise en page ou du lettrage, ce n'est pas la même chose quand vient la partie traduction. Outre le fait que la plupart des scans ne sont pas traduits du japonais, ce qui occasionne inévitablement une perte, il est un fait sur lequel ils ne pourront pas rattraper les professionnels. Puisque même dans le cas où le texte serait en effet traduit de la version original, ce qui a pu être démontré par ce travail est la difficulté dans l'exercice de traduction de japonais, mais aussi de la traduction de l'objet manga qui apporte d'autant plus de difficultés. Mais plus que la difficulté, cela a permis de démontrer que le métier de traducteur de mangas, en plus d'être une profession qui demande rigueur et expérience, ne s'arrête pas à ça. Interprétation, adaptation est prise de décision, c'est en réalité toute une palette de compétences qui lui est demandée. Et il donc tout à fait logique qu'un traducteur amateur, même de japonais, ne peut pas atteindre un niveau garantissant une traduction optimale. Cette première hypothèse allait évidemment de soi, mais il fallait tout de même montrer par des exemples et en analysant les deux acteurs en quoi ils sont différents et surtout pourquoi.

Cette enquête a aussi permis de constater que bien qu'à première vue, les professionnels de l'édition ont un avis très tranché sur la question, ce n'est en réalité pas tout à fait le cas,

certaines proposant un discours plus tempéré. Si le scantrad présente en effet des points négatifs quant à sa réception par les professionnels, il peut tout aussi avoir des effets positifs, même si tout le monde n'est pas de cet avis. On ne restera pas sur le seul motif de l'illégalité, la pratique est certes discutable, mais l'objectif ici était de comprendre et d'analyser la pratique. Ce qui en ressort se divise en plusieurs axes. Dans un premier temps, les groupes de scantrad sont avant tout une communauté de passionnés, mais qui restent conscients qu'ils ne sont pas bien vus par les professionnels et que ce qu'ils proposent n'est que temporaire, puisque ce qui a été traduit disparaîtra de leur site. Pourtant ce dernier point amène au point qui nuance le tout, si les équipes amatrices respectent en grande partie les éditeurs en supprimant les projets licenciés (en effet, les groupes trouvés sur Internet et analysés suivaient tous cette règle), ce que l'on peut dégager de ça est que parce que justement, ces groupes sont actifs sur Internet, qu'ils perdent le contrôle de leur travail. La majorité des groupes ne partagent leur travail qu'avec certains sites de lectures en ligne, mais ce que l'on comprend, c'est que, justement, en permettant l'accès de ces scans en téléchargement, le groupe de scantrad n'a pas le contrôle sur ce qu'advientra leurs mangas. Bien sûr, les projets licenciés sont supprimés, et les sites de lecture en lignes partenaires en feront autant, mais on en conclut cependant qu'ils n'ont pas conscience (ou est-ce volontaire ?), qu'ils ne pourront pas empêcher, pas plus que les professionnels, la distribution de ces scans sur des sites agrégateurs. Ce qui est tout à fait logique, surtout à l'époque d'Internet, où tout ce qui s'y retrouve y restera, et c'est en cela que les teams ne pourront pas être acceptés par les professionnels, qui ne semblent pas faire la différence entre ces dernières et les sites agrégateurs ; ce qui est aussi compréhensible puisque ces sites existent indirectement grâce aux groupes de scantrad.

Enfin, ce qui est aussi à nuancer, et ce qui est notamment l'observation la plus surprenante est que les professionnels, bien que les premières sources prouvaient le contraire, ne sont pas aussi fermés sur la question. En réalité, il faut faire la distinction entre l'individu professionnel et l'individu passionné. Si l'un, en tant qu'éditeur ne peut évidemment pas accepter cette activité, le passionné, qui lui aussi aime le manga (preuve qu'il en a fait son métier) est plus tempéré dans ses propos. Il ne pourra, en principe, pas l'accepter ni louer la pratique, mais il comprendra la démarche de cette communauté, étant lui-même passionné. De plus que le professionnel ne peut réfuter, contrairement encore une fois aux premières sources sur le sujet, c'est que le scantrad peut en effet avoir un effet bénéfique sur le succès de la série, ou en tout cas créer une sorte de buzz à l'annonce de sa licence, puisque certains

lecteurs la connaîtront déjà. Il faut toutefois rester objectif, tous les lecteurs de scantrad n'achèteront pas les mangas à leur sortie, mais ce qui est intéressant de noter est que le lecteur de scan est différent d'un lecteur de manga lambda, et si une partie se procurera bien les séries qu'ils ont aimé lire sur Internet, l'autre (sans pour autant connaître la quantité), n'en achète et n'en achètera peut-être jamais.

Au final, bien que le manga, comme le livre en général, est vu pour beaucoup comme un objet à part et pas comme les autres, il reste un bien culturel qui peut être piraté, massivement diffusé, de façon 100 % gratuite. Bien sûr, on ne peut pas dire que les groupes de scantrad n'y sont pour rien. Même si les sites agrégateurs ne respectant pas les licences et proposant une immense banque de données vont parfois scanner les mangas sortis en librairie, le travail fait par les équipes de scantrad reste une source non négligeable de leurs données. Mais ça ne change rien au fait que le secteur du manga, aussi sacré soit-il, ne fait pas exception et peut tout aussi bien être piraté, comme l'a connu le secteur de la musique et de l'audiovisuel. On a longtemps pensé que le secteur de la musique était terminé, mais pourtant cela s'est avéré en partie faux, ce n'est pas la musique qui a pris un coup, mais plutôt le mode de consommation. Avec le manga, c'est effectivement la même chose que l'on observe, des envies et modes de consommation qui évoluent et auxquels les professionnels doivent répondre et s'adapter. Des investissements sont faits pour proposer aux lecteurs les plus impatientes des solutions légales pour lire leurs séries préférées en même temps que les lecteurs japonais, pourtant l'enquête tend à montrer que cette solution n'est pour l'instant pas concluante. On pourrait en conclure qu'effectivement les professionnels pourraient toujours faire mieux et investir plus, mais il ne faut pas non plus oublier l'état du marché. Si d'autres solutions sont mises en place dans d'autres pays ou d'autres secteurs d'activité, le secteur du livre est bien différent dans un premier temps en tant que secteur propre, mais aussi en tant que secteur se développant en France. La France n'a pas le même rapport au livre et les lois qui le régissent sont bien différentes des autres pays (il suffit de penser à la loi sur le prix du livre de 1981 mise en place par Jack Lang). Les lecteurs réclament cette simultanéité avec le Japon, mais en prenant en compte ce qui est fait et ce qui peut être fait, on se rend compte que ces lecteurs ont une méconnaissance sur le fonctionnement du secteur du livre, tout comme les professionnels ont une méconnaissance sur le domaine du scantrad.

Le sujet du scantrad n'est pas une matière évidente à traiter, mais il a toutefois été possible de conclure que ce n'est pas qu'une activité illégale et de mauvaise qualité. La cohabitation entre amateur et professionnel est impossible du fait même de leur statut

respectif, mais on peut tout de même constater que c'est cette pratique qui pousse en quelque sorte les professionnels à innover.

Bibliographie

A. Travaux

1. Bande dessinée

BELLEFROID Thierry, *Les éditeurs de bande dessinée*, Bruxelles, Niffle, 2005, 165 p.

BERTHOU Benoît (dir.), *La Bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, coll. « Études et recherche », 2015,

BERTHOU Benoît, *Éditer de la bande dessinée*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 123 p.

BOUISSOU Jean-Marie, Pourquoi aimons-nous le manga ? Une approche économique du nouveau soft power japonais, *Cités*, 2006, 27/3, p. 71-84

DETREZ Christine, VANHEE Olivier, *Les Mangados : lire des mangas à l'adolescence*, Paris : Bibliothèque publique d'information / Centre Georges Pompidou, 2012, 315 p.

GRAVETT Paul, *Manga : Soixante ans de bande dessinée japonaise*. Monaco, Ed. du Rocher, 2005, 176 p.

GROENSTEEN Thierry, *Un objet culturel non identifié : la bande dessinée*, Angoulême, Éditions de l'An 2, 2006, 206 p.

FERRAND Stéphane, LANGEVIN Sébastien, *Le Manga*, Toulouse, Ed. Milan, 2006, 36 p.

PAQUIENSEGUY, Françoise, « Manga et Pratiques de lecture numérique », conférence invitée au Colloque *Les Métamorphoses des lettres : les métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique*, Bibliothèque Nationale de France, Paris, 25-27 Novembre 2013. Disponible en ligne :

[https://www.canalu.tv/video/eduscol/manga et pratiques de lecture numerique aujourd'hui .37641](https://www.canalu.tv/video/eduscol/manga_et_pratiques_de_lecture_numerique_aujourd'hui_37641)

PEETERS Benoît, *Lire la bande dessinée*, Paris, Flammarion, 2005, 194p.

RATIER Gilles, *Rapport sur la production d'une année de bande dessinée dans l'espace francophone européen : 2016 l'année de la stabilisation*, ACBD, 2016. Disponible en ligne : http://www.acbd.fr/wp-content/uploads/2016/12/Rapport-ACBD_2016.pdf

2. Traduction

BOUTHAVY Suvilay, Traduire les best-sellers du manga : entre « domestication » et « exotisation », *Revue Critique de Fixxion Française Contemporaine*, 2017.

CASANOVA Pascale, Consécration et accumulation de capital littéraire, la traduction comme échange inégal, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, n°144, p. 7-20.

ECO Umberto, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*, Paris, Librairie générale française, 2006, 506 p.

GOUANVIC Jean-Marc, *Sociologie de l'adaptation et de la traduction : le roman d'aventures anglo-américain dans l'espace littéraire français pour les jeunes 1826-1960*, Paris, H. Champion, 2014, 265 p.

HEINICH Nathalie, Les traducteurs littéraires : l'art et la profession, *Revue française de sociologie*, 1984, 25/2, p. 264-280.

KALINOWSKI Isabelle, La vocation au travail de traduction, *Actes de la recherche en science sociale*, 2002, n°144, p. 47-54.

LAVAUUR Jean-Marc, SERBAN Adriana, *La Traduction audiovisuelle : approche interdisciplinaire du sous-titrage*, Bruxelles, De Boeck, 2008, 162 p.

3. Amateur et traduction

ALLARD Laurence, L'amateur : une figure de la modernité esthétique, *Communications*, n°68, 1999, pp. 9-31.

BREAN Samuel, Amateurisme et sous-titrage : la fortune critique du « fansubbing », *Traduire*, 2014, 230, p. 22-36.

DAGIRAL Éric, TESSIER Laurent, « 24 heures ! Le sous-titrage des nouvelles séries télévisées », in Florent GAUDEZ, *Les arts moyens aujourd'hui. Tome II*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 107-123.

FABBRETTI Matteo, The Use of Translation Notes in Manga Scanlation, *TranscUlturAl: A Journal of Translation and Cultural Studies*, 2016, p. 86-104.

FLICHY Patrice, *Le sacre de l'amateur: sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil, 2010, 96 p.

INOSE Hiroko, Scanlation – What Fan Translators of Manga Learn in the Informal Learning Environment, *The Proceedings Book of ISLC 2012*, 2012, pp. 73-84.

JIMENEZ-CRESPO Miguel A., Mobile apps and translation crowdsourcing: The next frontier in the evolution of translation, *Revista*, 2016, n°14, p. 75-84.

LIMARE Sophie, GIRARD Annick, GUILLET Anaïs, *Tous artistes ! Les pratiques (ré)créative du Web*, Presse Universitaire Montréal, 2017, 186 p.

NORMES Abé Mark, For an Abusive Subtitling, *Film Quarterly*, 1999, 52/3, p. 17-34.

ORREGO-CARMONA David, *The Reception of (Non)Professional Subtitling*, 2015, 315 p.

PAQUIENSEGUY Françoise, *Pratiques d'écran brouillées : le fansub d'anime en France*, Paris, L'Harmattan, 2016

WEISSBERG, Jean-Louis, Émergence d'une figure politique en milieu numérique, *Multitudes*, n°2, 2001, pp. 221-233.

4. Culture médiatique, culture fan

ALLARD Laurence, BLONDEAU Olivier, 2.0 ? : culture numérique, cultures expressives, *Médiamorphoses*, 2009, n°24, 143 p.

ALLARD Laurence, « Express yourself 2.0 ! Blog, podcasts, fansubbing, mashup... : de quelques agrégats technoculturels à l'âge de l'expressivisme généralisé », in Éric MAIGRET & Éric MACÉ (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin, 2005, pp. 145-172.

DAGIRAL Éric, TESSIER Laurent, « Téléchargement et culture potentielle : du changement des modes d'accès au changement des pratiques », in Florent GAUDEZ, *Sociologie des arts, sociologie des sciences*, Paris, L'Hamattan, 2007, pp. 213-223.

FARCHY Joëlle, *Internet et le droit d'auteur. La culture Napster*, Paris, CNRS Éd., 2003, 208 p.

FOUGÈRE Léonard, Gape Eudeline, LEFEBVRE Adrien, L'évolution du fansub de japanime avec l'arrivée du simulcast, 2017. Disponible en ligne : <https://fr.slideshare.net/ICASL3/fansub-et-simulcast-en-france>

HENNION Antoine, *La passion musicale : une sociologie de la médiation*, Paris, Métailié, 1993, 406 p.

JENKINS Henry, *La culture de la convergence : des médias au transmédia*, Paris, Armand Colin, 2013, 331 p.

LEE Hye-Kyung, Between fan culture and copyright infringement: manga scanlation, *Media, Culture and Society*, 2009, pp. 1011-1022.

LEE Hye-Kyung, Participatory media fandom working on the disjuncture of global mediascape: a case study of anime fandom, *Media, Culture and Society*, 2011, pp. 1131-1147.

LE GUERN Philippe, *Les cultes médiatiques : culture fan et œuvres cultes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 378 p.

B. Sources

Podcast :

Jonetsu, *La traduction : anime, manga, jeu vidéo... quelles différences ?*, 2017, 52'40

Jonetsu, Wakanim/Crunchyroll – Table ronde Simulcast, 2015, 52'58.

MANGACAST N°08, *Débat : Fansub/Scantrad, quelle place pour la traduction de fans ? Partie 1 : Côté Amateurs*, 2013, 113'32.

MANGACAST N°09, *Débat : Fansub/Scantrad, quelle place pour la traduction de fans ? Partie 2 : Côté Éditeurs*, 2013, 143'17.

MANGACAST N°16, *Dossier : traduction/adaptation, traduire est-ce trahir ?*, 2014, 116'14

Radiokawa, LOLJAPON #40, *Nature & traduction*, 2017.

Articles :

Actuabd, PIGEAT Aurélien, *Interview de Stéphane Ferrand, directeur éditorial chez Glénat*, 2013. Disponible en ligne : <http://www.actuabd.com/Stephane-Ferrand-1-2-Gerer>

Actualitté, GARY Nicolas *Manga : Contre le scantrad, une solution de prépublication numérique*, 2013. Disponible en ligne : <https://www.actualitte.com/article/bd-manga-comics/manga-contre-le-scantrad-une-solution-de-prepublication-numerique/40895>

Actualitté, SOLYM Clément, *Scantrad : plutôt qu'une Hadopi, Kazé prône la pédagogie*, 2011. Disponible en ligne : <https://www.actualitte.com/article/bd-manga-comics/scantrad-plutot-qu-une-hadopi-kaze-prone-la-pedagogie/25165>

Actualitté, SOLYM Clément, *Scantrad : les teams répondent à la politique de Kazé*, 2001. Disponible en ligne : <https://www.actualitte.com/article/reportages/scantrad-les-teams-repondent-a-la-politique-de-kaze/57864>

Actualitté, SOLYM Clément, *Un magazine manga numérique en sortie quasi simultanée Japon/US*, 2011. Disponible en ligne : <https://www.actualitte.com/article/bd-manga-comics/un-magazine-manga-numerique-en-sortie-quasi-simultanee-japon-us/28482>

Actualitté, MALLIÉ Louis, *Lire (légalement) Naruto en même temps que le Japon, c'est maintenant possible*, 2014. Disponible en ligne : <https://www.actualitte.com/article/lecture-numerique/lire-legalement-naruto-en-meme-temps-que-le-japon-est-maintenant-possible/50952>

Actualitté, CHOUVELON Clémence, *Manga : la publication simultanée avec le Japon, réponse au scantrad*, 2015. Disponible en ligne : <https://www.actualitte.com/article/bd-manga-comics/pika-lance-une-offre-de-simulpub-pour-l-attaque-des-titans/54400>

DU9, Jessie Bi, *La « scantrad », une chance pour l'édition*, 2015. Disponible en ligne : <http://www.du9.org/dossier/la-scantrad-une-chance-pour-ledition/>

Chronique d'un Newbie, Mackie, *Les interviews du newbie :Vincent Zouzoukovsky, traducteur de mangas*, 2013. Disponible en ligne :

<http://chroniques-d-un-newbie.fr/?p=5228>

Inaglobal, BOURDAA Mélanie, *Les nouvelles pratiques de production et de réception télévisuelles*, 2011. Disponible en ligne :

<https://www.inaglobal.fr/television/article/les-nouvelles-pratiques-de-production-et-de-reception-televisuelles>

Inaglobal, BOURDAA Mélanie, *Le fansubbing, une pratique de médiation culturelle*, 2013.

Disponible en ligne : <https://www.inaglobal.fr/numerique/article/le-fansubbing-une-pratique-de-mediation-culturelle>

Journal du Japon, BENOIT Benjamin, *[Interview] Comment traduire un manga ? Entretien avec Fabien Vautrin*, 2013. Disponible en ligne :

https://www.journaldujapon.com/2013/08/21/traduire_un_manga_linterview/

Le Comptoir de la bd, *Scantrad : retour sur quelques idées reçues*, 2011. Disponible en ligne : <http://lecomptoirdelabd.blog.lemonde.fr/2011/05/27/scantrad-retour-sur-quelques-idees-recues/>

Le Comptoir de la bd, *Scantrad : les vraies raisons des lecteurs*, 2011. Disponible en ligne :

<http://lecomptoirdelabd.blog.lemonde.fr/2011/05/30/scantrad-les-vraies-raisons-des-lecteurs/>

Le Monde, BEUVE-MÉRY Alain, *L'offre illimitée de livres illégale en France, les éditeurs divisés*, 2015. Disponible en ligne :

https://www.lemonde.fr/economie/article/2015/02/19/l-offre-illimitee-de-livres-illegale-en-france-les-editeurs-divises_4579751_3234.html

Le Monde, BEUVE-MÉRY Alain, *Les services de lecture par abonnement d'Izneo, Youscribe et Youboox jugés légaux en France*, 2015

Monde du Livre, ROCCHIA Simon, *Le Marché du manga en France*, 2015. Disponible en ligne : <http://mondedulivre.hypotheses.org/1929>

NUMERAMA, BELKAAB Omar, *Les mangas numériques en diffusion traduite simultanée : la solution contre le piratage ?*, 2016. Disponible en ligne :

<http://www.numerama.com/pop-culture/171685-mangas-numeriques-diffusion-traduite-simultanee-solution-contre-piratage.html>

NOSTROBLOGS, *Le Scantrad, une solution ou un problème ?*, 2015. Disponible en ligne : <https://nostroblogs.wordpress.com/2015/07/12/le-scantrad-une-solution-ou-un-probleme/>

OZOUF Paul, *Paroles de Trad' : Black Studio, la traduction en tous genres !*, 2017. Disponible en ligne : <https://www.journaldujapon.com/2016/12/08/paroles-de-trad-black-studio-la-traduction-en-tous-genres/>

SULLIMAN Omarjee, *Fansubbing et droit d'auteur : le sous-titrage par les fans d'œuvres protégées est-il légal ?*, 2004. Disponible en ligne : <http://www.droit-ntic.com/news/afficher.php?id=248>

TO LOVE SCAN, *Le Scantrad [comment ça marche]* (forum). Disponible en ligne : <http://to-love-scan.forumgratuit.org/t874-le-scantrad-comment-ca-marche>

Annexes : Tableau des groupes de scantrad analysés.

| Team | Année de création | nombre de membres | nombre de traducteurs | Langue source | Projets | Titres licenciés ? | accès contenu | Communauté | Site |
|-----------------------|-------------------|-----------------------------|-----------------------|-------------------------------------|---|--|------------------------------------|----------------------------|---|
| Shiro to Kuro | 2010 | 13 | 7 | Anglais, Chinois, Espagnol, Italien | En cours : 35 Terminés : 56 OS : 59 | licencié = arrêt trad et diff Séries licenciées : 36 | Téléchargement | Forum | http://shiro-to-kuro-stk.blogspot.fr/p/staff.htm |
| Kangaryu team licence | ? | 18 | 8 | Français, japonais | En cours : 14 | Suppression des chap à la sortie fr Séries licenciées : 5 | Téléchargement et lecture en ligne | Facebook, Twitter, Discord | http://kanagar-yu-team.fr/categ-ory/nos-projets/ |
| Miam Miam Team | 2009 | 26 actifs 7 occasionnels | 8 | Anglais, japonais, coréen | En cours : 20 Terminés : 25 OS : 14 | licencié = arrêt traduction et diffusion Séries licenciées : 23 | Téléchargement et lecture en ligne | Facebook, Discord | https://miam-miam-team.org/ |
| Ama no Gawa | 2012 | / | / | Anglais | En cours : 4 Terminés : 33 OS : 23 | Licencié = arrêt trad et diff Séries licenciées : 4 | Téléchargement | Forum | http://amano-gawa-scantrad.blogspot.fr/p/series-licenciées.html |
| Koujou no Scantrad | 2017 | 16 | 6 | ? | En cours : 2 Terminés : 3 OS : 4 | Licencié = arrêt trad et diff Séries licenciées : 1 | Téléchargement, lecture en ligne | Facebook, Twitter | https://koujo-unoscantrad.wordpress.com/ |
| School Rumble Fantrad | | 21 | 8 | ? | En cours : 12 Terminés : 13 OS : 16 | licencié = arrêt trad et diff Séries licenciées : 14 | Téléchargement, lecture en ligne | Forum, Facebook | http://www.schoolrumblefantrad.com/ |
| Sumire no Team | 2010 | 22 | 8 | ? | En cours : 25 Terminés : 86 OS : 84 | Licencié = arrêt trad & diff Séries licenciées : 44 | Téléchargement, lecture en ligne | Facebook, twitter | http://www.sumire-no-team.eklablog.com/ |
| Némésis Anime | 2008 | 13 | 4 | ? | En cours : 5 Terminés : 12 | Licencié = arrêt traduction & diffusion Séries licenciées : 3 | Téléchargement | Forum, Twitter | http://www.nemesis-anime.com/index.php |
| Scantrad.fr | ? | ? | ? | ? | Grosse séries : One piece, fairy tail, One punch Man, Shingei no Kyojin, Berserk etc. | Suppression des chap au fur et à mesure | Téléchargement, lecture en ligne | Twitter, Forum, Discord | http://mfteam.co/ |
| Suki Suki Team | / | 19 | 12 | Anglais, japonais | En cours : 10 Terminés : 11 | / | Lecture en ligne | Facebook, Discord | sukisukiteam.wixsite.com/scan |

| | | | | | | | | |
|----------------------------|------|----|----|----------------------------|---|---|------------------------------------|---|
| L'univers des mangas shojo | 2013 | 12 | 6 | Anglais, Espagnol | En cours : 11 Terminés : 12 | Licencié = arrêt trad & diff Séries licenciées : 1 | Téléchargement | https://luniv.ersdesmangashojos.wordpress.com/ |
| Monster no Scantrad | 2014 | 38 | 13 | Anglais, Chinois | En cours : 30 | Licencié = arrêt traduction & diffusion Séries licenciées : 13 | Téléchargement, lecture en ligne | http://monster-no-scantrad.fr/ |
| Manga Kira | / | 14 | 5 | ? | En cours : 8 Terminés : / | / | Téléchargement et lecture en ligne | https://mangaakirascan.wixsite.com/accueil |
| Furyos Squad | 2008 | 11 | 5 | Anglais, Japonais, coréen, | En cours : 8 Terminé : 8 | / | Lecture en ligne | http://www.furyosquad.com/ |
| Henka no Kaze | / | 24 | 12 | ? | En cours : 27 Terminés : 14 OS : 10 | / | Lecture en ligne | http://www.henka-no-kaze.fr/ |
| One Piece Scan licence | 2006 | 10 | / | ? | | One piece, Berserk: suppression des chap à la sortie fr | Téléchargement | http://site.onpiecescan.com/ |
| Koneko Scantrad | / | 56 | 23 | Anglais, chinois | En cours : 23 Terminés : 14 | Licencié = arrêt traduction & diffusion Séries licenciées : 1 | Téléchargement et lecture en ligne | http://www.koneko-scantrad.fr/ |
| J-Garden | 2012 | 5 | 2 | Anglais | En cours : 6 Terminés : 9 | / | Téléchargement, lecture en ligne | https://www.j-garden.fr/ |
| Penguin Scantrad | / | 26 | 13 | Anglais | En cours : 14 Terminés : 14 | Licencié = arrêt traduction & diffusion Séries licenciées : 9 | Téléchargement | http://penguin-scantrad.16mb.com/ |
| To Love Scan | 2012 | 11 | 4 | Anglais | En cours : 5 Terminés : 15 | Licencié = arrêt traduction & diffusion Séries licenciées : 9 | Téléchargement | https://to-love-scan.com/ |

La place du scantrad dans le paysage éditorial du manga en France.

Le manga existe en France depuis plus de vingt ans. Avec une explosion du marché dans les années 2000, se soldant par une augmentation des publications et du chiffre d'affaires des éditeurs, il est plus que jamais présent dans le paysage éditorial contemporain. Cette évolution croissante du marché coïncide avec la démocratisation d'Internet et de ses pratiques, et notamment l'une d'entre elle : le scantrad. Apparue pour pallier au manque de titres disponibles en France, cette pratique consiste à traduire des mangas à partir des mangas scannés et de les diffuser gratuitement sur Internet. Toutefois, sur un marché comptant de plus en plus de titres, son existence peut être remise en cause. À peine tolérés des professionnels qui l'accusent parfois d'être responsable de la baisse des ventes, le scantrad est au cœur des problématiques actuelles de l'édition de mangas et pousse les professionnels à innover. Face à des discours divergents sur la qualité du travail amateur sur la traduction et la mise en page, ou encore de son rôle dans le succès d'une série, sa place au sein du paysage éditorial du manga est à questionner.

Scanlation's place in the editorial landscape in France

Manga exists in France for more than twenty years. With an explosion of the market in the 2000', ending with an increase of the publications and the publishers' turnover, he's more than ever present in the contemporary editorial landscape. This increasing evolution of the market coincides with the democratization of the Internet; one in particular: the scanlation. Appeared to make up for the lack of series in France, this practice consists in translating mangas from the original scans, and to distribute them for free on the Internet. However, in a market with more and more titles, the scanlation's existence can be questioned. Barely tolerated by professionals who accuse them of being responsible for the decline of manga sales, scanlation is at the center of the current issues of manga publishing, and pushing professionals to innovate. Faced with divergent speeches on the quality of amateur work on translation and layout, or its part in a series' success, its place in the manga editorial landscape is questionable.